







BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des Romans anciens & modernes, François, ou traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes & des Notices historiques & critiques concernant les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les mœurs, les usages du tems, les circonstances particulières & relatives, & les personnages connus, déguisés ou emblématiques.

JUILLET 1780. PREMIER VOLUME

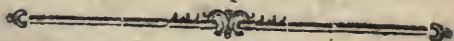


A PARIS,

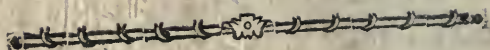
209707
4. 3. 27

AU BUREAU, rue Neuve Sainte-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE,
Imprimeur-Libraire de l'Académie Française,
rue Christine, pour la Province.



Avec Approbation, & Privilège du Roi.



A V I S

*MESSIEURS les Souscripteurs
sont priés de renouveler leur Abon-
nement, si leur intention est de
continuer.*



BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES ROMANS.

JUILLET 1780. PREMIER VOLUME.

PREMIERE CLASSE.

ROMANS ÉTRANGERS.

L'AMITIÉ

QUI TRIOMPHE DE L'AMOUR

ET DE L'AMOUR-PROPRE,

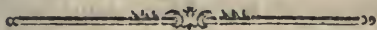
*Nouvelle Florentine, traduite de l'Italien
de Lorédano.*

LORÉDANO, Sénateur Vénitien, vivoit au
commencement du feizième fiècle. Sa maison

A ij

fut une Académie de Gens-de-Lettres, & c'est lui qui jeta les fondemens de celle des *gli Incongniti*. Il est l'Auteur des *Bizarrie Academiche*; des *Dubbii Amorosi*, de la *Vita del Marino*; & de celle d'*Alessandro Terzo*. Il a fait des Comédies estimées, des Histoires, des Nouvelles, &c.





ERGASTE, riche Financier de Florence, loin de sacrifier uniquement à Plutus, eut la manie de contraindre les Muses à recevoir son hommage. Il ramassa, à grands frais, une bibliothèque immense; sa table fut très-délicate, & sa maison devint le rendez-vous de tous les beaux-Esprits, qui venoient encenser son opulence. La pauvreté oblige trop souvent les Ecrivains à avilir leurs Productions, en les offrant bassement aux idoles de la fortune. On dédia à Ergaste une foule de Livres; & leurs insipides Auteurs ne manquoient pas de louer ses sublimes talens dans leurs insipides Dédicaces. Ergaste lisoit seulement les Dédicaces: il se persuada qu'il étoit homme d'esprit. Il devint zélé partisan des Belles-Lettres; mais la Poësie sur-tout fut sa passion dominante: être Poëte étoit un titre suffisant pour entrer chez lui. Ergaste s'avisa même de faire des vers; & malheur à ceux qui étoient assez de ses amis pour assister à la lecture de ses

Madrigaux & de ses Sonnets ! Il falloit s'ennuyer & applaudir , ou s'exposer à tout le ressentiment de ce nouveau Midas.

Son caractère cependant n'étoit pas celui de la méchanceté ; & sans sa ridicule folie , il eût fait le bonheur de ceux qui l'entouroient : mais les louanges que lui donnoient les adulateurs qui composoient sa cour , ne firent qu'augmenter sa métromanie. On ne parla plus chez lui qu'en vers. Il poussa si loin cette extravagance , que quoiqu'il se fût présenté des partis très-fortables pour sa fille unique , qui joignoit aux talens & à l'esprit les graces & la beauté , Ergaste ne s'étoit laissé éblouir ni par la dignité ni par les richesses. En vain Dolbano son frère s'intéressa vivement pour Laurenti , fils d'un des anciens amis de notre Métromane ; tout fut inutile. — Non , mon frère , lui dit un jour le Financier , je n'aurai point refusé ma Nérine à des Seigneurs de la plus haute distinction , pour la donner au Sieur Laurenti ; il y a ici quatre jeunes Poètes , qui , par leurs talens distingués , la méritent tous également : ils auront la préférence sur un être inconnu dans la République des Lettres.

— Mais , reprit Dolbano , il doit être connu de vous ; c'est le fils de votre meilleur ami : Nérine l'aime , & votre reconnoissance... — Ma reconnoissance ne s'étendra jamais jusqu'à donner ma fille à un homme qui de sa vie n'a fait des vers ; & d'ailleurs , Monsieur , on a tant composé d'Epithalames , qu'il n'est plus , en ce genre , de nouveaux sujets. Il faut que le mariage de ma fille soit tout-à-fait différent de ceux que , jusqu'ici , la fortune & l'amour ont assortis , pour fournir quelques idées-heureuses à nos Poètes. C'est aux Muses que je remets le soin de pourvoir ma Nérine. De ces quatre jeunes gens , celui qui , par ses talens , surpassera ses rivaux , obtiendra la main de ma fille. Tout ce que je puis faire en faveur d'un ancien ami , c'est d'admettre Laurenti à concourir avec eux. Avouez que ce projet est beau , & digne d'Apollon , qui me l'inspire. — Digne d'un fou tel que vous — , repartit Dolbano , en se retirant pour aller consoler sa nièce.

Ergaste , de son côté , fait assembler son Parnasse ; & prenant ses quatre Poëtes favoris en particulier , il leur déclare

ses intentions. De ce nombre étoit Elpin, que plusieurs succès mérités avoient fait connoître avantageusement dans la Littérature. Ce jeune homme joignoit les qualités de l'esprit à celles du cœur, bien plus estimables encore. Il avoit été recommandé très-particulièrement à Ergaste, qui l'aimoit beaucoup, & qui l'avoit mené plusieurs fois voir Nérine au Couvent. Elpin n'avoit pu la voir sans l'aimer : mais son peu de fortune l'empêchant de rechercher la main de cette charniente personne, il avoit tenu ses sentimens renfermés dans son cœur ; il ignoroit même la passion de Laurenti, avec qui cependant il étoit intimement lié. Qu'on juge de la joie qu'il ressentit, lorsqu'Ergaste leur eut appris que celui d'entr'eux qui remporteroit le premier prix de Poësie proposé par l'Académie seroit l'époux de Nérine. — C'est ainsi, leur dit Ergaste, qu'il faut encourager les Muses : ma fortune est considérable, ma fille a des appas ; je les accorde l'un & l'autre au Favori d'Apollon ; un tel sujet doit animer vos esprits : que de chef-d'œuvres vous allez produire ! Je veux aussi partager votre gloire ; je pro-

metts de chanter le vainqueur , & je remets à ses rivaux le soin généreux de faire son Epithalame --.

On étoit accoutumé d'applaudir à tout ce que disoit Ergaste. Ses adulateurs ne tarirent pas sur un tel sujet , & un bel-esprit rêva toute la soirée pour le placer au rang des Dieux dans un sublime Impromptu.

Qu'on se peigne cependant la douleur de Nérine. Sortie depuis quelques jours du Couvent où elle avoit été mise à la mort de sa mère , son oncle l'avoit menée à la Campagne ; elle y étoit encore , lorsqu'elle apprit la bizarre résolution de son père. Elle avoit connu Laurenti dès sa plus tendre enfance ; l'amour s'étoit accru avec eux ; & Dolbano , qui les chérissoit comme ses propres enfans , avoit cherché à favoriser cette passion naissante , qui pouvoit relever la famille de son ancien ami.

Quoique Nérine fût combien il étoit difficile de faire changer son père dès qu'il avoit pris un parti , elle ne désespéra pas d'être un jour unie à celui qu'elle aimoit. Laurenti étoit alors à Florence , où il venoit d'arriver depuis très-peu de

tenis; elle lui écrivit: « Vous savez sû-
rement le singulier projet que mon père
a formé pour mettre obstacle à notre
bonheur; toute la Capitale doit en être
instruite: mais je n'ai point encore
perdu l'espérance. Si vous m'aimez bien
sincèrement, comme vous me l'avez
dit mille fois, exprimez mes sentimens;
peignez votre cœur, & vous rempor-
terez le prix ». Laurenti, de sa vie,
n'avoit fait des vers; — mais, se dit-il à
lui-même, l'Amour a déjà été Peintre;
pourquoi ne seroit-il pas Poëte — ? &
plein de son Amante, il se mit à l'ou-
vrage.

Mécontent de ce qu'il venoit de pro-
duire, il alla trouver Elpin. Laurenti,
retenu loin de Florence par des affaires
intéressantes, & tout occupé de sa chère
Nérine, avoit peu vu Elpin depuis trois
ou quatre jours qu'il étoit de retour. Ce-
lui-ci fut effrayé de voir sur le visage de
son ami les marques de la plus vive
douleur; il le pria d'épancher dans son
sein les sujets de peine qu'il pouvoit avoir.
— Je les partagerai, ajouta-t-il, vous
ne devez pas en douter. Mon cher Lau-
renti, me pardonnerez-vous ce que je

vais vous avouer ? Depuis quelque tems , vous me traitez avec trop de réserve ; avez-vous pu un seul instant soupçonner ma tendresse ? mon ami , avez-vous quelque sujet inconnu qui vous éloigne de moi ? L'amour peut - être Mon cher Laurenti , seriez - vous Amant , & Amant malheureux ? Confiez-moi toutes vos peines. — Je suis aimé , repliqua Laurenti ; mais mille obstacles s'opposent à ma félicité. Vous allez quelquefois chez Ergaste , & vous savez à quel prix il a mis la main de sa fille. — Vous aimeriez Nérine ? s'écria Elpin Ah ! mon ami , pourquoi m'en avoir fait un secret ? je méritois plus de confiance À quoi m'avez-vous exposé ! mon ami , si je pouvois vous savoir mauvais gré de quelque chose , je blâmerois ce procédé. — J'ai dû cacher mon amour , reprit Laurenti ; Nérine & son oncle , connoissant les prétentions ridicules d'Ergaste , l'avoient exigé jusqu'à ce moment , que Dolbano a voulu me proposer à son frère. — Mais pour faire réussir cette démarche , quels sont les moyens que l'amour vous a suggérés ? lui demanda Elpin. — Nérine , répondit Laurenti , m'a conseillé

de me soumettre à la loi commune ; & Ergaste consent , si je remporte le prix , à m'accorder sa fille. J'ai essayé , mais mon esprit n'est point d'accord avec mon cœur ; j'ai voulu peindre le Dieu qui m'enflamme comme je le sens ; que je suis encore loin de la vérité ! Cependant il n'y a point de tems à perdre ; & dans deux jours , il faut que toutes les Pièces soient remises : la mienne ne pourra être achevée , je suis au désespoir —. En même tems , il tira son Ouvrage de sa poche , & pria son ami de vouloir bien y jeter les yeux lorsqu'il seroit sorti. Celui-ci le lui promit , & Laurenti se retira. Dès qu'il fut seul , Elpin s'abandonna à toute sa douleur . . . Il seroit difficile de rendre une telle situation. Aimer , se voir à la veille d'être le possesseur de l'objet qu'on aime , & se trouver , sans le savoir , le rival de son ami. « Faut-il » que ce soit Laurenti , s'écrie Elpin , » qui m'apprenne que Nérine est sensible ! Mais Nérine l'aime , ne » balançons plus ; si j'obtenois celle que » j'adore , ce seroit immoler , du même » coup , & mon Amante & mon ami : ah ! » soyons seul malheureux. La Pièce que

» je viens de composer, si j'en crois mon
» cœur, & les juges sévères à qui je l'ai
» soumise, doit enlever tous les suffrages;
» sacrifions mon amour & mon ouvrage à
» l'amitié».

Dès le soir même, il vole chez Laurenti : — Votre Pièce, lui dit-il, est excellente; j'en ai corrigé quelques légères imperfections; & comme il n'y a pas un instant à perdre, je n'ai pas tenu au plaisir de l'envoyer moi-même —. Laurenti le remercia mille fois, & voulut le mener chez Nérine; mais Elpin avoit trop à craindre la violence de son amour pour s'exposer à paroître devant elle: il le refusa.

L'Assemblée publique de la *Crusca* étoit fixée à huit jours: ce furent huit jours de supplice pour ces deux amis. Chaque instant sembloit à Laurenti un siècle; mais Nérine partageoit son impatience: au lieu qu'Elpin étoit tout en proie à ses inquiétudes; l'amitié grossissoit à ses yeux les défauts de sa Pièce. Quoique plusieurs succès l'eussent convaincu de sa supériorité, ses rivaux lui sembloient redoutables; rien ne le rassuroit. Plus le

moment qui doit décider du sort de Laurenti approche , plus Elpin est agité ; enfin il arrive , cet instant , si craint & si désiré. Ergaste , avec tous ses beaux-Esprits , s'étoit rendu à l'Assemblée ; les rivaux d'Elpin n'étoient pas plus tranquilles que lui : tous étoient dans un état qu'il seroit difficile de rendre ; mais il faut avoir aimé pour se peindre l'agitation de Laurenti.

Quelle fut la joie de nos deux amis , quand la salle retentit du nom de Laurenti ! Celui-ci ne se contient pas ; il se jette au cou d'Elpin , le serre étroitement dans ses bras , & sort de l'Assemblée pour voler chez Nérine (1). Elpin le suit. — Je suis vainqueur , nous serons unis , s'écrie cet Amant en entrant dans l'appartement de sa Maîtresse —. Il tombe à ses pieds , presque sans connoissance. Son ami & son Amante s'empres- sent à lui donner des secours ; il revient à lui , & ce n'est que pour répéter mille

(1) On a dit qu'elle étoit à la Campagne , chez son oncle.

fois à Nérine : — *Je serai votre époux* —. Que ce moment est doux pour Elpin ! Leur félicité est son ouvrage ; qu'il jouit bien à présent du prix de ses sacrifices ! Mais il ne pouvoit plus cacher la feinte innocente que son cœur lui avoit suggérée ; il se détermina à leur en faire l'aveu. — L'amitié m'a secondé , leur dit-il , après qu'il les eut laissé s'abandonner à leurs transports. La Pièce que l'on vient de couronner . . . — N'achevez pas , mon cher Elpin , s'écrie Laurenti ; c'est la vôtre ; que je reconnois bien - là votre cœur — ! A ces mots , Nérine & Laurenti se jettent dans ses bras ; les larmes des deux Amans coulent en abondance : en vain leur reconnoissance voudroit-elle emprunter le secours de leurs voix... Peut-on parler dans de semblables momens ! . . . Elpin , rompant enfin ce silence délicieux : — Mes amis , quel bonheur est le mien ! que vous me payez bien des sacrifices que je vous ai faits ! Ah ! Nérine ! chère Nérine ! au moins vous serai-je uni par quelque lien. Vous ferez mon amie. Ah ! Laurenti , que ta félicité ajoute à celle dont je vais jouir ! Couple fortuné ! vous me tenez lieu de

tout ; mais il faut achever ce que j'ai si heureusement commencé. Je vous demande encore une nouvelle marque de votre tendresse ; promettez-moi de cacher pour toujours que je suis l'Auteur de cette Pièce ; promettez - le moi , mes amis —. Laurenti veut en vain s'en défendre ; l'amour & l'amitié l'y contraignent.

Dolbano entre à l'issue de ce beau combat de générosité. — Les instans sont précieux , leur dit-il ; ma voiture est prête , retournons à Florence. Dès qu'Ergaste verra dans Laurenti un Poète couronné , il ne mettra plus d'obstacle aux vœux de toute sa famille —. En effet , dès qu'ils sont arrivés , Ergaste , transporté de joie , accourt au-devant d'eux ; il embrasse Laurenti , le nomme son gendre , fait venir le Notaire , & les contrats sont dressés.

Nérine & Laurenti étoient au comble de leurs vœux. Elpin jouissoit de leur ravissement. Ergaste ne se possédoit plus. — Ah ! ma fille , s'écrioit-il , les premiers essais de Laurenti nous annoncent le Restaurateur de la Poésie Italienne ; oui , tu seras la femme d'un des premiers hommes de notre siècle ; c'est Anacréon ,

c'est Pindare , que l'Hymenée unit à Sapho : car, fille & femme de Poëte , j'espère que tu vas joindre aux myrtes de l'Amour les lauriers du double Mont *Castalien*. — Oui , mon père , reprit Nérine , Laurenti m'inspirera — ; & se tournant vers son Amant : — Si je deviens une nouvelle Sapho , je n'aurai point à craindre l'infidélité de Phaon : Laurenti m'aimera toujours — . A ces mots , son Amant la serre étroitement sur son sein. — Qu'ils sont heureux , s'écrie Elpin — ! Sans les rares talens de ton ami , repartit Ergaste , ce bonheur devroit être le tien ; j'eusse juré que ce soir tu serois l'époux de ma fille : mais c'est un phénomène que ce Laurenti. Quoique l'Académie ait prononcé , je veux cependant voir ta Pièce ; nous y découvrirons de ces beautés , de ces traits heureux que tu as puisés dans notre Société , & que personne ne rend comme toi : pense à nous l'apporter demain—.

Le lendemain , jour du mariage , Ergaste exigea que son gendre lût la Pièce qui lui avoit mérité cet honneur : c'étoit celle de son ami ; elle fut applaudie ,

même par leurs rivaux communs. On lut ensuite les vers de Laurenti ; c'étoit tout au plus de la bonne prose. Ergaste , malgré sa prévention , ne put s'empêcher de voir la foiblesse de cet Ouvrage ; & , à son exemple , tous les Convives critiquèrent le pauvre Elpin. Il étoit placé auprès de Laurenti ; celui-ci ne put entendre les cruelles plaisanteries dont on accabloit son ami , sans brûler de rompre sa promesse. Elpin , prévoyant les suites de son indiscretion , le conjura , au nom de l'amitié , de se ressouvenir de quelle conséquence cette démarche pouvoit être pour le bonheur de Nérine , & pour le sien. — Ne suis-je pas bien consolé des froides railleries de ces cœurs glacés , par la tendresse que vous me témoignez , lui dit-il ! vous n'êtes point encore assuré de la confiance d'Ergaste , & vous ne savez pas à quel excès sa folie peut le porter , si vous lui découvrez que vous n'êtes pas Poète. Ah ! mon ami , sachez donc vous contraindre , je vous en conjure —.

Laurenti céda encore une fois. — Elpin , disoit-il à Nérine , perd l'estime de votre père & de tous ceux qui fréquen-

tent cette maison , parce qu'il a connu l'amitié. Cette idée me désespère; mon bonheur ne sera parfait que quand j'aurai pu désabuser Ergaste de sa Métromanie, & rendre à Elpin , avec la gloire de sa Pièce , un témoignage public de ma reconnaissance —. L'occasion s'en présenta plutôt qu'il n'auroit dû l'espérer. On lisoit souvent chez Ergaste les Ouvrages de chacun des Membres qui composoient sa Société. Laurenti avoit le goût sûr & éclairé. Ergaste , d'après lui , jugeoit avec beaucoup de sévérité toutes les Pièces qui paroissoient. Plusieurs de ses Courtisans , piqués que leurs Ouvrages ne fussent plus si bien accueillis , abandonnèrent la maison de notre Financier. Les autres étoient fort indisposés contre lui , & se moquoient assez ouvertement de ses décisions. Nérine lui fit observer leur conduite; Ergaste en fut mortifié , & commença insensiblement à se dégoûter du commerce de ces prétendus beaux-Esprits: mais ce qui acheva de le lui faire abandonner tout-à-fait , fut l'aventure suivante.

Un jour il fit assembler les Savans qui

lui étoient encore attachés , & leur lut une Comédie qu'il venoit de composer ; il n'est pas nécessaire de dire qu'elle fut applaudie. C'étoit , s'écrioient tous à l'envi ces lâches parasites , un chef - d'œuvre digne de Florence. Il n'y avoit plus de goût dans le monde , si cet Ouvrage ne conduisoit pas son Auteur à l'immortalité.

Ergaste , se croyant assuré du suffrage du Public , par celui que sa bonne table venoit de lui procurer , offre sa Pièce aux Comédiens. On prend jour pour la jouer ; ce jour arrive : un grand dîner précède l'heure du triomphe. De nouveaux complimens nourrissent la sécurité d'Ergaste ; transporté de joie , il se rend à la Comédie : la toile se lève , & il reconnoît alors , mais trop tard , son imprudence. Au lieu du murmure flatteur des applaudissemens , déjà il croit entendre le bruit aigu des sifflets impitoyables. Tout confirme ses craintes ; on bâille au premier acte , & au second , les Acteurs se trouvent presque seuls : enfin , la Pièce tombe. Qu'on juge de l'état de l'aveugle Financier. Laurenti saisit ce moment pour

lui montrer, dans un coin du Parterre, un gros de jeunes gens qui rioient en regardant de son côté; & au milieu d'eux, ils remarquèrent ensemble tous ceux qui étoient les plus assidus chez lui. C'en fut assez pour mettre le comble au désespoir du malheureux Financier. Il sort du Spectacle, & rentre chez lui accablé de chagrin. Il appelle son gendre & sa fille: — Je reconnois enfin, leur dit-il, tout le ridicule de ma conduite; j'abandonne les Muses & leurs subalternes adorateurs; vous seuls me tiendrez lieu de tout. Abjure, ainsi que moi, mon cher Laurenti, cette folle manie; tu vois à quels revers elle expose: mais quand tu mériterois les plus grands succès, que sont-ils en comparaison de la tranquillité & du vrai bonheur, qui rarement accompagnent les Gens-de-Lettres! — Ah! Monsieur, s'écria Laurenti, je n'ai point à craindre tous ces malheurs; c'est à l'amitié, non aux Muses, que je dois l'honneur d'être votre gendre. — Comment? explique-toi, reprit Ergaste. — Désespéré de la résolution que vous aviez prise, je voulus essayer de faire des vers

pour obtenir ma chère Nérine, que vous vous obstinieziez à me refuser : mais jamais je ne pus rien produire de passable. Elpin, à mon insu, a composé la Pièce qu'on a couronnée, & c'est la mienne qu'il vous a lue. — Qu'entends-je, répartit Ergaste; voilà bien l'héroïsme de l'amitié. Elpin seul pouvoit me réconcilier avec les Poètes Il t'aimoit, ma fille; il a sacrifié son amour à Laurenti! Ah! généreux ami, que puis-je faire pour reconnoître . . . C'est moi, continua-t-il, qui me charge de t'acquitter envers lui; je l'ai offensé en doutant de ses talens, & je dois réparer cette injustice. Que je suis heureux d'en trouver une aussi prompte occasion! Mes enfans, embrassez-moi . . . Laurenti, je suis revenu de tous mes préjugés; je te pardonne de n'être pas Poète : mais ne laissons pas dans l'oubli la générosité d'Elpin. Je veux la publier par-tout, & resserrer de plus en plus les nœuds qui doivent vous unir. Il n'est pas riche, il sera mon fils, il sera votre frère, mes enfans; il vivra avec nous. — Ah! mon père, s'écrièrent Nérine & Laurenti, c'est

mettre le comble à toutes vos bontés & vous avez prévenu nos désirs —.

Dans le même instant , on annonce Elpin. Pénétré de chagrin d'avoir vu la Pièce d'Ergaste tomber, il venoit lui témoigner la part qu'il prenoit à ce fâcheux événement , & en même tems consoler ses amis qu'une telle catastrophe devoit affliger. Dès qu'on eut appris à Ergaste qu'Elpin étoit chez lui , il courut à sa rencontre. — Viens, cher ami, lui dit-il en le prenant dans ses bras ; je fais tout ce que te doivent ma fille & Laurenti. — Ah ! cruels , s'écria Elpin , vous avez oublié vos promesses. — Ils le devoient, repartit Ergaste. Pardonne-leur cette indiscretion ; c'est un père qui t'en conjure : oui, mon cher Elpin , daigne être mon fils ; tes amis , & toi , seuls pouvez faire le bonheur de ma vieillesse défabusée ; embrassez-vous, mes enfans : vous aimer, être aimé de vous, voilà à présent mon unique ambition —.

Malgré toutes les instances d'Elpin , dès le lendemain , Laurenti se rendit chez le Secrétaire de la *Crusca* , & lui raconta la belle action que l'amitié avoit inspirés

à Elpin. Ce Savant, charmé de ce trait, en fit part à l'Académie ; & , dans une Assemblée publique, Laurenti remit lui-même à Elpin le prix que ses talens & ses vertus lui avoient si justement mérité.

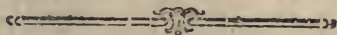


TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HISTORIQUES.

CONRADIN.

MANUSCRIT.



CONRADIN étoit un fils naturel de Robert, Comte de Provence, qui mourut en 1245, au retour du Concile de Lyon. Louis IX, qui régnoit alors en France, à la nouvelle de cette mort, avoit fait marcher des troupes du côté de la Provence, pour s'en saisir comme d'un bien appartenant à la Reine sa femme, fille aînée du Comte, & par conséquent son héritière naturelle. Conradin, alors assez âgé pour porter les armes, & qui avoit son Apanage à défendre, sous le prétexte

1780 Juillet. 1^{re}. Vol.

B

de soutenir les droits de Béatrix, fille cadette du Comte, que ce Prince avoit fait son héritière, se mit à la tête d'une armée. Louis IX avoit ignoré les dispositions secrètes du Comte, & préféra la voie de la négociation aux hasards d'une bataille. Le Comte de Toulouse avoit été désigné, dans le testament de Robert, pour époux à Béatrix. On n'attendoit qu'une dispense du Pape pour les marier, attendu leurs degrés de parenté. Louis IX fit suspendre à Rome l'expédition de la dispense, & traita en Provence avec Albert de Tarascon & Romée de Villeneuve (1). Ces deux tuteurs firent si bien

(1) Le Père Daniel appelle Albert *Albero*, & désigne le Seigneur de Villeneuve Connétable, Grand Sénéchal, Gouverneur de Provence, Tuteur de la Princesse Beatrix, sous le nom seul de *Romée*, homme fameux dans l'Histoire de cette Province par sa sagesse & son désintéressement dans la conduite des affaires de son Maître. Le Père Daniel est peu instruit sur ce fait, comme il l'est peu sur beaucoup d'autres. Voy. Dom Vaissette, Histoire du Languedoc; la réponse de Dom Vaissette dans le Mercure de Mars

& usèrent de tant de finesse, qu'ils exclurent le Comte de Toulouse de la succession de la Provence, & lui firent préférer Charles d'Anjou, auquel Louis IX maria la Princesse Béatrix. Romée travailla en même tems pour Conradin. Il obtint pour ce Bâtard illustre la confirmation de tous ses Apanages. Conradin, n'ayant plus rien à craindre pour ses intérêts, licencia ses troupes, ne conserva que sa Garde ordinaire, qui étoit très-nombreuse, & qu'il ne tenoit point sur pied par défiance, parce qu'il ne craignoit rien & qu'il savoit braver la mort; mais, par orgueil. Jamais Prince n'a poussé aussi loin que lui cet excès de vanité. Semblable à Vespasien, il se croyoit pétri d'un autre limon que les autres hommes; &, comme cet Empereur insensé, il disoit souvent : *Souverain pendant ma vie, à ma mort je sens que je vais devenir un Dieu.* Il avoit

1751, à M. de Fontenelle. La Maison de Villeneuve de Vence descend d'un cadet des Comtes de Barcelone, Rois d'Aragon, dont elle a conservé les armes dans ses étendards. Voyez Nôstradamus, Bouche, &c.

agrandi l'enceinte de son Château, pour multiplier dans l'intérieur les barrières, afin que ses Vassaux ne pussent l'approcher. Ses Domestiques, les plus nécessaires, ne lui parloient qu'en tremblant. Jamais il ne leur laissa entrevoir l'homme, qui cesse de s'observer. Il avoit multiplié les cérémonies révérencieuses; & soit qu'il mangeât, soit qu'il se couchât, c'étoit toujours avec un appareil extraordinaire. Aussi-tôt qu'il se mettoit à table, un Héraut d'armes montoit sur les remparts du Château, & à travers les créneaux, crioit par trois fois: *Vassaux, vous pouvez dîner, Conradin est à table.* La cloche annonçoit, un instant après, l'heure publique du repas. Les Serfs, au son de la cloche, étoient obligés de se mettre à genoux, & de faire une courte prière au Ciel, pour bénir les alimens de Conradin; il dînoit ensuite. C'étoit à l'heure de midi; & cette heure du repas n'a point encore été changée en Provence. Conradin n'admettoit à sa table les Princes voisins qu'aux grands jours, où il tenoit Cour plénière, & pour relever l'éclat de sa personne & de sa Cour. On n'étoit point reçu dans son Château.

s'il n'avoit auparavant envoyé des invitations ; coutume qui s'est encore perpétuée dans la Provence , de n'avoir point table ouverte , & de ne recevoir que les personnes invitées. Tous nos usages ont , comme on voit , bien souvent des origines moins arbitraires qu'on ne pense. Quand Conradin entroit dans son lit , le même Héraut annonçoit l'heure du coucher ; la cloche la répandoit au loin : aussi-tôt toutes les portes des maisons se fermoient au verrouil. Les familles alors ressembloient aux anciennes familles patriarcales. Les soirées étoient longues , & les contes qu'on faisoit aux jeunes adolescens étoient pour le moins aussi longs que les soirées. On imagine bien qu'on n'oublioit point de raconter les voyages & les aventures de Pierre de Provence. C'étoit un Roman national , originairement écrit en vers Provençaux , & long-tems après traduit en prose Française. On lisoit la vie romanesque d'Honorat de Larius , Evêque d'Arles , & les prouesses du brave Selva , qui s'étoit distingué en combattant pour les Siennois dans la guerre qu'ils avoient contré les Flo-

rentins. L'Histoire des quatre fils Aimon, & tous les Contes, connus maintenant sous le nom de la Bibliothèque Bleue, n'existoient pas encore. On ne chantoit autour d'un large foyer, & à la clarté d'une lampe de fer en forme de coquille suspendue à un clou, que les Fabliaux des Troubadours, dont *Villon* a conservé quelques-uns dans sa *Franche-Reque*. Conradin, après son dîner, avoit coutume de faire la *méridienne*. Il étoit défendu, pendant tout le tems que le Prince étoit travaillé de la fatigue de la digestion, de s'occuper de métiers bruyans. Les Ouvriers déposoient leur marteau sur leur enclume, & s'endormoient auprès de leurs fourneaux. L'usage de la *méridienne* n'est point encore aboli en Provence. Ainsi, les désirs d'un Prince orgueilleux ont courbé sous un sceptre de fer, non-seulement une génération, mais une postérité nombreuse. Conradin ne permit les jeux que les jours de fête, parce qu'il croyoit que l'oïveté étoit une preuve de grandeur; parce que celui qui n'a rien à faire est probablement au-dessus des autres, & n'a besoin

de rien. Mais , dans les cours de son Château , il permettoit qu'on rassemblât tous les Dimanches les tambourins & les galoubés des environs , & daignoit assister lui-même aux danfes de ses Sujets , ou Serfs , ou Vassaux. Des papiers d'épingles , des rubans , des lacets étoient les prix qu'il faisoit distribuer aux plus habiles Danseurs. Les bijoux d'orfèvrerie , tels que les gobelets d'argent , n'étoient destinés qu'à ceux ou à celles qui couroient le mieux , l'éguillette. Rien n'étoit plus singulier que de voir dans une même course les deux sexes se confondre , courir ensemble vers le même but , & se disputer le même prix ; & le sexe le plus délicat l'emporter quelquefois sur l'autre. Une robe légère & courte descendoit depuis la ceinture jusqu'aux genoux des jeunes Coureuses ; une gaze légère couvroit leur sein , & , sous ce simple négligé , elles fendoient l'air. Quelquefois on voyoit la jeune Bergère courir auprès de son Berger , & celui-ci ralentir ses élans pour lui laisser gagner le prix , & le recevoir ensuite de ses mains. Vainqueurs & vaincus , tous se confondoient bientôt ; & après la Coca-

gne (1), on les voyoit assis sur la mouffe tendre , & ils chantoient , en mangeant les viandes que les hommes avoient enlevées à la Cocagne , des chansons Provençales , telles que celle-ci :

Lou couer qué tu m'aviez dounat,
Bello Pastoure , en gagi ,
L'ai pas vendut , l'ai pas juguat;
N'ai fach un millou usagi ,
L'ai pris , l'ai mescelat eme l'ou miou :
Noun sabi plus qual es lou tiou.

On peut la traduire ainsi :

« Le cœur que tu m'avois donné , belle Ber-
» gère , en gage , je ne l'ai point vendu , je
» ne l'ai point joué ; j'en ai fait un meilleur usage ,
» je l'ai pris , je l'ai mêlé avec le mien : je ne fais
» plus quel est le tien ».

Outre ces Jeux , Conradin en avoit institué d'autres , comme d'abattre , avec un bâton , & les yeux bandés , la tête d'un coq , ou de le tuer à coups de pierre ,

(1) Le jeu de la Cocagne est particulier à la Provence. C'est un amphithéâtre élevé , dont la

ou de joûter sur la terre & sur l'eau. Ses plaisirs, à lui, étoient la chasse à l'oiseau. Monté sur un beau palefroi, il se promenoit à l'ombre dans la Campagne, son faucon sur le poing; & aussitôt que la timide perdrix ou l'imprudent ramier s'élevoit dans l'air, Conradin sifflait, le faucon s'élançoit, & l'oiseau étoit pris. Cette chasse ennuyeuse duroit ordinairement la moitié de la journée. Le reste du tems, Conradin ne l'employoit à rien autre qu'à s'ennuyer superbement. C'étoit à recommencer toujours le même cérémonial, le même costume & les mêmes usages. Seul dans son Château, sans ambition, sans jalousie, il

montée n'est que de plusieurs cordes qui descendent d'une grande perche, & à l'aide desquelles il faut escalader, en se heurtant l'un contre l'autre, sur l'amphithéâtre, pour y ravir des viandes & des liqueurs, qui sont le prix de l'escalade. Celui qui parvient au bout de la perche, outre un coq qu'il enlève, obtient une somme d'argent. C'est une espèce de lutte en l'air, où on se repousse avec un bras, tandis qu'on se tient à la corde, avec peine, de l'autre.

feroit demeuré tranquille , s'il n'avoit point eu d'orgueil. Il n'envisageoit point la guerre comme un motif de conquêtes ; il n'y voyoit qu'un motif de gloire. Il n'ambitionnoit de vaincre que pour passer pour le plus grand de tous les Guerriers , & non pour devenir le plus riche des Conquérans. Dans ce tems - là , on prêchoit les Croisades dans toutes les Cours de l'Europe. Le Pape venoit d'envoyer en France le Cardinal Eudes de Châteauroux , Evêque de Tusculum , pour prêcher la Croisade. Le Roi , ses trois frères , Alphonse , Comte de Poitiers , Robert , Comte d'Artois , & Charles d'Anjou , avoient pris la Croix. Pierre , Comte de Bretagne , & Jean son fils , Hugues , Duc de Bourgogne , Guillaume de Dampierre , Comte de Flandres , & Guyon son frère , Hugues de Lusignan , Comte de la Marche , & Hugues le Brun son fils , les Comtes de Dreux , de Bar , de Soissons , de Rhétel , de Vendôme , de Montfort , & une infinité d'autres Seigneurs du Royaume , s'enrôlèrent. Plusieurs Prélats furent aussi de cette expédition ; savoir , les Archevêques de Reims , de Bourges , les Evêques

de Beauvais , de Laon , d'Orléans. Conradin fut invité à se croiser ; mais comme il n'avoit point de dettes , que ses finances étoient en bon état , & qu'à son orgueil près , ses Sujets étoient contens de lui , il refusa la Croix. Il vit au contraire , dans l'éloignement de Charles d'Anjou , & de plusieurs grands Vassaux de Provence , une occasion de s'agrandir par des incursions ; & en attendant , il mit à profit la folie superstitieuse de ses voisins , dont la plupart , pressés d'argent , vendoient leurs Terres à bas prix , & affranchissoient leurs Serfs. Il fit publier qu'il étoit prêt d'acheter tout ce qu'on voudroit lui vendre. Les vendeurs furent nombreux ; & bientôt , Tarascon , Beaucaire , Riez & Fréjus agrandirent son Domaine. Un Comte de Sabran , Elzéar , petit-fils d'un Saint de ce nom , & allié à la Couronne de France , vendit tout ce qu'il possédoit à Conradin , s'imaginant , sans doute , que dans le partage de la conquête de la Terre - Sainte , il lui échoiroit de plus vastes Domaines , ou que tout au moins le pillage le dédommageroit au centuple. Elzéar n'étoit

pas le seul , qui , dans cette entreprise sainte , eût des motifs d'intérêt , & qui , armé pour la cause de Dieu , ne s'occupât que de pillages , de piraterie & de meurtres. Tel étoit le résultat de la superstition & de l'ignorance. Elzéar vendit tout , à condition de rachat dans un an ; & pendant l'année , Conradin étoit obligé de nourrir & d'entretenir les cinq filles d'Elzéar : ce terme expiré , Conradin étoit libre de les renvoyer en Gascogne auprès de leurs oncles , ou de les enfermer dans un Monastère de Riez. Ces cinq filles étoient cinq Graces ; on n'avoit jamais vu des tailles aussi riches , un teint aussi blanc , des cheveux & des cils aussi noirs , ni d'aussi beaux yeux. En voir une , c'étoit l'aimer ; les voir toutes , c'étoit tomber dans la plus embarrassante de toutes les perplexités : le choix n'étoit plus permis. Elles étoient d'une gaîté dont on voit peu d'exemples , & du caractère le plus heureux. Dès le matin , on les entendoit chanter , sauter & rire ; tout en ouvrant leurs ouvrages de soie , elles chantoient les plus jolies Romances des Trouba-

dours du tems. La plus jeune avoit quinze ans ; la plus âgée en avoit à peine vingt. Elles avoient beaucoup d'Amans. Les plus renommés Chevaliers de la Guienne, du Languedoc & du Dauphiné , portoient publiquement leurs couleurs , & avoient fait broder sur leurs cotes - d'armes leurs chiffres & leur devise , qui étoit une fleur avec ces mots : *Suis encore une fleur , & n'ai aussi qu'une fleur à donner* ; allusion à leur peu de fortune. Elzéar de Sabran leur père , avant de partir , leur tint à-peu-près ce langage : « Possible est , chères filles , que meure » outre mer ; si ce malencontre vous » arrive , souviens à vous qu'avez un » parent dans Charles d'Anjou , Comte » de Provence , & une parente plus proche de lignage dans Béatrix ; demandez » leur de vous recevoir à merci. Advienne » le cas qu'on vous refuse , cheminez » alors à la Cour du Roi de France ; vous » y trouverez appui & miséricorde. Mais , ajouta - t - il , en poussant un profond soupir , « mieux aimerois que Conradin » prît une de vous à épouse. Songez - y » bien , mes filles ; vaut mieux être petit » Souverain chez soi , que Prince du

» Sang pauvre à la Cour d'un parent. Avez
» tout & voire plus qu'il n'en faut pour
» amener Conradin à cette fin. Avisez-y.
» Je vous baille, mes chères filles, ma
» bénédiction; Dieu veuille vous prendre
» sous sa sainte garde » ! Ces aimables
filles lui sautèrent au col, & inondèrent
son visage de leurs larmes. Elzéar se re-
tira, & les cinq filles tinrent conseil.
« Faut, dit la plus jeune, obéir à notre
» cher Seigneur & père. Si Conradin...
» baste... sœurs, si m'imitiez, faudra qu'il
» soit bien moult de roche, ou sinon... »
Elles promirent chacune de faire de son
mieux.

Comme Conradin ne-partoit point ;
il avoit ouvert son Château à tous les
Chevaliers croisés, qui marchaient vers
la Terre-Sainte. L'affluence étoit confi-
dérable. Les cinq filles du Comte de
Sabran firent les honneurs du Château,
& y entretenoient une gaîté rare. Les
Chevaliers voulurent reconnoître tant de
courtoisie, par un pas-d'armes ouvert en
leur honneur. Les uns vouloient même
le combat à outrance, — parce que, di-
soient-ils, qui de nous ne s'estimeroit heu-
reux d'avoir versé son sang pour elles — ?

Le pas-d'armes dura trois jours, pendant lesquels les Chevaliers Provençaux déployèrent leur adresse & leur vigueur. Les vainqueurs s'estimoient heureux de venir prendre, sur les mains des cinq Graces, un baïser; & les vaincus tenoient à malheur de n'avoir pas le prétexte de la victoire, pour jouir du même bonheur. Les cinq aimables sœurs éprouvèrent, dans cette espèce de tournoi, qu'il faut donner bien peu aux hommes pour les rendre contents. Plusieurs des Chevaliers qui partirent, emportèrent avec eux le trait qu'un seul de leurs regards avoit enfoncé involontairement, & gardèrent un souvenir aimable de leur gaité: car; parloient-elles, c'étoit toujours en souriant; écoutoient-elles, elles sourioient encore. Un rien les faisoit rire; elles ne marchotent point, elles sautoient; toujours en action, on auroit pu dire d'elles:

Leur corps est trop en mouvement,

Leur cœur est trop tranquille.

Elles n'aimoient rien; mais, d'après ce que nous venons de dire de leur caractère, on voit qu'elles ne s'ennuyoient point.

Elles aimoient beaucoup les fleurs. La première grace qu'elles demandèrent à Conradin, ce fut de leur faire don d'un parterre qu'elles défrichèrent & plantèrent elles-mêmes; & quand les tiges commencèrent à s'élever de dessus terre, elles se partagèrent les divers soins de la culture. L'une aimoit mieux les roses; c'étoit l'aînée, son nom étoit Euphrasine; la cadette, Louise, préféroit les tulipes; Gertrude, la troisième, cultivoit les renoncules; Brigitte les violettes; Clotilde les œillets. Leur appartement étoit orné de vases de ces différentes fleurs, qui, par la variété de leurs couleurs, & par le mélange des odeurs, formoient des bouquets charmans. Un atmosphère, doucement parfumé, sembloit s'élever sur leur tête, & on respiroit autour d'elles un air pur & suave. Des métiers de différens ouvrages commencés entouroient les murs; on eût dit l'atelier d'Arachné. C'étoit plaisir de voir avec quelle vîtesse les plus belles mains du monde mêloient & tournoient les fuseaux, ou faisoient courir la navette, & pouffoient l'aiguille. Conradin venoit les visiter tous les soirs au retour de la chasse; &, sans leur adres-

ser un seul mot, les considéroit attentivement : après une heure de silence, il les quittoit, en leur disant à peine un bonsoir. — Quel ours ! disoit en riant Louise. — Il faut l'apprivoiser, répondoit Euphrosine. — Comment faire ? ajoutoit Brigitte. — Rien n'est plus aisé, disoit Clotilde ; nous n'avons qu'à le vouloir. — Il faut le flatter, puisqu'il est orgueilleux, reprit Louise. — Le flatter ! oh ! non, repartit Euphrosine. — Ne nous abaissons point jusques - là , dit Gertrude ; ses pareils sont faits pour être à nos genoux. — Oui , ma sœur , dit Brigitte. — Nous pouvons seulement , ajouta Clotilde , nous montrer plus souvent à lui , sans avoir l'air de le rechercher ; il faut que le hasard paroisse toujours diriger nos pas. Il nous verra , il nous verra aimables ; car une femme l'est toujours , quand elle a intention de l'être , & il ne pourra se défendre. Insensiblement l'ours se familiarisera ; l'homme paroîtra ; l'Amant ne tardera pas à paroître ; l'époux suivra de près : car , mes sœurs . . . Oui , mes sœurs , ajouta-t-elle avec vivacité , il faut qu'une de nous soit épousée — Les sœurs , pres.

qu'entraînées par ce discours, tournèrent toutes à la fois leurs yeux sur une glace. La glace sembla leur dire : — Vous avez les plus beaux yeux du monde, & vous réussirez —. Comme elles n'étoient point rivales, elles restèrent amies. L'une présidoit à la parure de l'autre : Clotilde tressoit les cheveux de Brigitte, & Euphrosine attachoit les boucles de Clotilde. — Cette robe, ma sœur, va mieux que l'autre ; le bleu est plus assorti à votre teint que le rose —. Ces cinq aimables sœurs passaient ainsi la moitié de leur matinée. Il falloit les voir aller à la Messe dans l'Eglise des Révérends Pères Capucins ; elles avoient toutes un chapeau de paille sur leur tête, qui sembloit vouloir dérober à demi la beauté de leurs yeux : comme les Graces, elles se tenoient toutes par la main. Il n'y avoit pas un Serf, pas un Ecuyer qui ne les saluât profondément, & qui n'accompagnât son salut d'un soupir. Ils se disoient l'un à l'autre : — C'est dommage, elles n'aiment rien —. Au sortir de la Messe, elles descendoient dans une prairie, où les Varlets avoient tendu des filets. Elles se plaçoient aussi tôt à terre,

prenoient en main les cordons, mettoient un sifflet dans leur bouche, qui éveilloit les *appeaux* ; l'oiseau, trompé par des feuilles qui cachotent le filet, & attiré par le chant des *appeaux*, venoit béqueter les feuilles : une des cinq aimables sœurs tiroit le cordon, & l'oiseau étoit enveloppé dans les filets. Elles ne les tuoient point : ceux qui étoient intéressans, ou par la beauté du plumage, ou par leur chant, ne perdoient que la liberté ; les autres étoient renvoyés. L'éducation des oiseaux faisoit, après le travail de la broderie, le plus doux de leur passe-temps.

Conradin les rencontroit plus souvent qu'autrefois. Il les voyoit, dès le matin, dans les champs ; il les trouvoit en rentrant chez lui sur son passage : il ne fortoit point sans être arrêté ou appelé ; tantôt c'étoit pour lui montrer une fleur qui naïsoit sous l'aiguille de Brigitte ; tantôt pour entendre siffler à un bouvreuil l'air que Louise lui avoit appris ; tantôt pour écouter un perroquet, qui prononçoit avec une précision admirable : *Aime-moi, Conradin : Conradin, aime-moi ; Conradin, Conradin ;* tantôt c'étoit pour

consoler Gertrude , qui feignoit de pleurer la perte de ses renoncules : & toujours il trouvoit les cinq aimables sœurs , ou dans des parures charmantes , ou sous des négligés plus charmans. Dire que Conradin les voyoit encore sans émotion , ce seroit le peindre avec des couleurs trop dures. Tant de beauté , tant de graces le frappoient ; mais il n'étoit point déterminé. Elles étoient cinq , elles étoient également belles ; il emportoit un trait de chacune , & d'ailleurs il étoit orgueilleux ; eût-il aimé , je crois qu'il n'eût pas fait le premier aveu , & il eût été indiscret de lui laisser appercevoir qu'on l'aimoit ; il eût exigé une espèce de servage : car il pensoit à - peu-près sur les femmes , comme les Orientaux.

Cependant il changeoit d'humeur de jour en jour ; il s'éloignoit moins , & pendant moins de tems. Il ne disoit mot ; mais toutes ses démarches disoient quelque chose. Les cinq sœurs étoient trop intelligentes pour ne pas le comprendre à merveille. — Enfin , dit Louise , l'ours est près de se rendre ; à laquelle de nous va-t-il donner la pomme , ou plutôt laquelle de nous seroit flattée de l'amour de

Conradin ? — Moi , répondit Euphrosine. — Eh bien , reprit Brigitte , c'est à nous à paroître moins souvent devant lui ; c'est encore à nous à le forcer imperceptiblement de se fixer sur Euphrosine. Il ne verra qu'elle ; quand il nous verra , nous ne lui parlerons que d'elle : il faudra bien qu'il la distingue —.

Conradin en effet ne rencontra plus que très-rarement les sœurs : il ne voyoit qu'Euphrosine ; insensiblement il oublia les autres. Euphrosine seule l'occupa. Elle parut se plaire à la chasse ; il lui permit de l'accompagner. Il aimoit à courir à cheval , & à parcourir un grand espace en moins de tems possible ; Euphrosine parut désirer de partager ce plaisir. Jamais on ne déploya tant de prestesse à manier un courfier , & à le lancer dans la carrière : souvent elle devança Conradin au but ; & comme elle vouloit essayer , par degrés , jusqu'où pouvoit aller son empire sur lui , elle commença à supprimer , en lui parlant en public , l'épithète de *Monseigneur*. La première fois , Conradin rougit , se tut , & bouda. Tous ceux qui l'entouroient crurent , pendant quelques jours , qu'E-

phrosine avoit perdu ses bonnes graces : elle le crut aussi. Mais Conradin eut beau vouloir tenir rigueur , il s'accoutuma à ne s'entendre plus nommer par Euphrosine que *Conradin*. Ce premier pas fait , elle en fit un second. Conradin souffroit qu'elle descendît seule de son cheval , ou qu'un Ecuyer lui présentât la main. — Conradin , lui dit-elle un jour , il est honteux qu'un grand Chevalier comme vous soit aussi peu galant ; quittez donc vos étriers , descendez , & venez me présenter votre main sans gantelet : je ne veux , à l'avenir , d'autre Ecuyer que vous —. Conradin hésita , & regarda avec courroux Euphrosine , qui avoit saisi , pour faire cette demande indiscrete , le moment où il étoit observé par une Cour nombreuse. — Vous avez beau faire ; je le veux , je l'exige —. Ces mots furent prononcés avec tant de grace , toute la Cour la trouva si charmante , que Conradin fut obligé de descendre , & de présenter sa main ; il voulut même baiser celle d'Euphrosine. — Non pas , dit la folâtre personne ; vous m'avez obéi de trop mauvaise grâce : une autre fois je verrai —. En rentrant dans l'apparte-

ment de ses sœurs : — Je le tiens, s'écria-t-elle, je le tiens —. Elle leur raconta ce qu'elle avoit osé. Toutes applaudirent, & conçurent le même espoir.

Le lendemain, Conradin, plus matinal qu'à l'ordinaire, fit prévenir Euphrosine qu'il alloit partir pour la chassè. Elle répondit qu'elle ne le suivroit pas. Conradin renvoya, & voulut savoir si elle étoit incommodée. — Non, dit-elle, je me porte bien : mais je ne veux point chasser aujourd'hui —. Conradin fit demander pourquoi ? — Parce que j'ai des fantaisies —, répondit elle.

Il partit seul ; mais il fut d'assez mauvaise humeur toute la journée. Il rentra de meilleure heure, gronda tout son monde, & fit emprisonner un Manant, qui avoit trop tardé de le saluer, & un autre, qui ne l'avoit pas appelé *Monseigneur* en lui parlant. Euphrosine en fut instruite, prit un papier, & écrivit à Conradin : « Je vous prie de rendre la » liberté à ces deux Serfs que votre orgueil a fait emprisonner. Ne verra-t-on » jamais que l'esclavage & la contrainte » dans vos Etats » ? Conradin se mit en colère à la lecture de ce billet, & se

promena à grands pas dans sa chambre. Il fallut pourtant faire ce que vouloit Euphrosine. Elle exigea davantage; elle fit abattre toutes les barrières, & permit au Peuple d'approcher Conradin à toutes les heures: de sorte que le petit Tyran invisible se montra en public, & les Serfs venoient en foule, aux heures de ses repas, pour le voir dîner, & le bénir. Euphrosine l'avoit obligé d'adresser la parole à ses Ecuyers & aux premiers de sa Cour. Il obéissoit en murmurant. Il n'avoit rien dit qui ressemblât à de l'amour. Euphrosine ne lui avoit rien laissé entendre de semblable; il sembloit qu'ils n'avoient pas besoin d'un aveu, qui cependant est si nécessaire. Euphrosine désiroit l'amener-là plutôt par amour-propre, que par un besoin du cœur.

L'occasion s'en présenta bientôt. Les Barons de Bormes, de Rians, les Marquis de Castelane & de Porcelet s'étoient ligüés contre Conradin, & vouloient lui enlever les Villes de Fréjus & de Riez, & toutes les possessions qu'il avoit sur les côtes. Conradin convoqua son arrière-ban. Dans peu de tems, il eut levé une armée assez formidable. Il en prit le commandement.

mandement , & se disposa à se mettre en marche. Il n'avoit point préparé Euphrosine à cette séparation ; c'étoit - là qu'elle l'attendoit. — Je pars , lui dit-il assez brusquement. — Je croyois avoir mérité d'en être instruite plutôt. — Je vais combattre ; je mourrai peut - être ; je n'ai point d'héritiers : je n'aime rien au monde. — Vous n'aimez rien , dites-vous — ? Je ne crois pas , du moins , reprit il avec une sorte d'embarras , que je laisse personne qui me regrette. — Que savez-vous ? — Je veux dire qui me regrette autant que vous. — Autant que moi ? qui vous a dit cela ? — Je ne fais ; mais il faut que je vous avoue que vous êtes la seule en la compagnie de qui je me sois plu. J'ai trouvé dans vous , je ne fais ... — Vous ne savez. — Oui , je ne fais quoi . . . — ; & il posa involontairement la main sur son cœur. — J'éprouve ... Ah ! Euphrosine , vous êtes bien charmante ! — Croyez - vous ? — Oui , vous l'êtes. — Vous avez l'honnêteté de me le dire ! c'est un langage bien nouveau. — Il est nouveau , je l'avoue. — C'est presque de l'amour ! — C'est tout ce que vous voudrez. — Mais

en ce cas, c'est un aveu que vous me faites; un aveu se fait-il ainsi? Quoi! une cote-d'armes, une lance à la main, une épée à votre côté, un casque en tête, la visière à peine levée! êtes-vous un Maître, un Vainqueur? — Je suis tout ce que vous voudrez —; & il délaçoit son heaume, & il avoit déjà ôté son casque, & sa lance s'étoit échappée de ses mains, & son large baudrier ne tenoit plus à sa ceinture. — Qu'exigez-vous de plus? Suis-je comme il convient? — Non, pas encore. — Pas encore! — Vous êtes trop éloigné, votre contenance... Vous êtes trop grand debout: il faut que je lève les yeux si haut . . . — Ah! divine Euphrosine, dit-il en posant un genou en terre, il faut vous adorer; suis-je assez bien dans cette posture? — Oui, vous êtes bien maintenant. Parlez-moi; qu'avez-vous à me dire? — Plus rien. Je sens, j'éprouve . . . Lisez ce papier, Euphrosine; c'est un acte dans lequel je vous crée Régente de mes Etats pendant mon absence. En cas de mort, je vous les donne, & je rends à vos aimables sœurs le patrimoine d'Elzéar leur père. Adieu —. Il partoît; Euphrosine

le remercia dans les termes les plus nobles. En se retirant , il poussa un soupir.

Les cinq aimables sœurs commencèrent à gouverner ; & on peut croire que jamais Gouvernement ne fut plus gai. Les Troubadours & les Jongleurs furent accueillis ; des Cours d'amour furent érigées ; les bals furent nombreux. A un cérémonial ridicule , les aimables Régentes substituèrent l'enjoûment & l'esprit. Sans créer des loix , elles établirent ce juste milieu , qui est aussi éloigné de la familiarité qui blesse le Trône , que de la bassesse qui le dégrade. Les Sujets connurent leurs devoirs , les remplissoient gaîment , parloient librement aux belles Régentes , & les respectoient. Le bruit de ces aimables réformes se répandit au loin ; de jeunes Ecuyers accoururent ; les cinq sœurs étoient cinq conquêtes à faire. Euphrosine se bornoit à présider aux jeux , à rire. Les quatre sœurs allèrent plus loin , & toutes furent bien partagées.

Mais à la Cour de Conradin , arriva sur ces entrefaites la Vicomtesse de Martigues. Elle venoit lui offrir la main de sa fille cadette. Piquée d'arriver trop

tard , elle forma dans son cœur des projets de vengeance contre Euphrosine. Dans le même tems , venoit d'arriver le jeune Baron de Bormes , fait prisonnier par Conradin , & qu'Euphrosine , au lieu de renfermer dans la tour , avoit laissé en liberté dans la Ville , sur sa parole. Le jeune Baron voulut plaire à Euphrosine ; elle étoit trop gaie pour s'offenser de ses soins , les toléra , en rioit avec ses sœurs , & ne l'appelloit plus que le petit Prisonnier. Le jeune Baron ne la quittoit plus , étoit devenu son Ecuyer : on l'avoit surpris volant un baiser sur sa belle main.

La Vicomtesse de Martigues recueillit tous ces *à-peu-près* , en fit une gazette qu'elle envoya à Conradin. Conradin , violent & emporté , & qui haïssoit le Baron de Bormes , jura la mort des deux coupables. Il fit appeller son Médecin. — Maître , lui dit-il , faut me venger. — De qui ? — D'Euphrosine & du jeune Baron de Bormes ; on m'a trahi , on m'outrage , pars ; & qu'un poison lent , qui me prépare le plaisir de les voir expirer à mon arrivée , coule aussi-tôt dans leurs veines —. Le Médecin partit.

Conradin avoit exigé de lui qu'il donneroit le breuvage empoisonné en présence de la Vicomtesse de Martigues. Maître d'Alibour étoit le meilleur homme du monde ; il n'avoit de sa vie tué qui que ce soit. Les malades , entre ses mains , étoient assurés de ne pas voir contrarier les vœux de la Nature par des ordonnances meurtrières. Il étoit sur-tout le Médecin des belles Dames ; il leur tâtoit volontiers le pouls : auroit-il pu se décider à empoisonner Euphrosine , qui étoit si douce , si gaie , si aimable & si jolie ? Monté sur son mulet , seul , il étoit entré de nuit dans la Capitale des Etats de Conradin. Euphrosine étoit couchée. — N'importe , dit-il , il faut que je lui parle —. Il est introduit. « Maître d'Alibour , lui » dit Euphrosine , pourquoi êtes - vous » ici ? vous avez quitté Conradin ? que » lui est-il arrivé — ? Rien de sinistre , » ma belle Demoiselle , sinon qu'il est » éloigné de vous , & que de faux rap- » ports l'ont irrité contre vous. Il vous » haïssoit , belle Demoiselle , au moment » de mon départ , aussi fortement qu'il » vous avoit aimée. —. Maître d'Alibour , vous m'affligez. Qui donc a pu

» me faire criminelle à ses yeux ? — La
» Vicomtesse de Martigues ; car je vous
» suis trop attaché pour vous rien dissi-
» muler ; le jeune Baron de Bormes ,
» qui vous suit , que vous n'avez pas fait
» renfermer dans la tour — Est-il pos-
» sible ? — Très-possible. Conradin , dans
» sa colère , m'a dépêché vers vous. Ma
» mission ne seroit pas plaisante , si j'étois
» assez méchant pour la remplir. Il m'a
» donné ordre de vous empoisonner.
» — M'empoisonner ! Le feriez - vous ,
» dit piteusement Euphrosine ? — Non, re-
» prit Maître d'Alibour, en baissant sa main
» respectueusement ; mais il faut que je
» feigne d'obéir. Demain , en présence
» de la Vicomtesse de Martigues , je vous
» présenterai une coupe remplie de miel ;
» vous la boirez ; & après l'avoir bue ;
» vous vous plaindrez d'un feu dans les
» entrailles : vous aurez des convulsions.
» Comme il est supposé que ce sera un
» poison lent , vous serez libre , après , de
» reprendre votre belle humeur , & de
» vous préparer à bien jouer votre rôle
» au retour de Conradin. — Je n'ai rien ,
» Maître d'Alibour , pour reconnoître ,
» dans ce moment , un si grand service ;

« c'est la vie que vous me conservez — ». Euphrosine étoit belle ; & la Beauté devient si intéressante , quand on peut la servir ! Croyez-vous , lui dit-il en souriant , que les Médecins ne sauvent jamais la vie à leurs malades que pour de l'argent ? Je ne fais rien ici que de naturel ; & je ne demande pas même de la reconnoissance. Adieu , belle & gentille Demoiselle , *gentille de corps & d'esprit* —.

Le lendemain , Maître d'Alibour se présenta devant la Vicomtesse de Martigues ; elle étoit prévenue de sa visite. — Eh bien , lui dit-elle , en le voyant entrer , vous venez venger l'honneur de votre Maître. — Oui , Madame , répondit Maître d'Alibour avec un ton consterné. — Où est le poison ? — Le voici — ; & il montra la coupe remplie de miel. — Voyons. — N'y touchez pas , Madame ; l'effet de ce poison est terrible , quoique très-lent. Il n'y a point de remède contre ses ravages : il faut périr tôt ou tard. — Tant mieux. Qu'on appelle Euphrosine —. Euphrosine parut au milieu des Gardes de Conradin , & suivie de ses sœurs , qui versèrent des

larmes : elle soutint son personnage à merveille. — Je fais tout, dit-elle à la Vicomtesse ; c'est la mort qu'on me prépare. Où est la coupe ? donnez, Maître d'Alibour — ; & la tenant dans ses mains : — O Ciel ! je te remercie de finir d'un seul coup toutes mes misères ; avec un caractère aussi violent que celui de Conradin, j'eusse été trop malheureuse —. Elle but. — C'en est fait ; c'est la mort que je porte dans mon sein : un feu brûlant circule déjà dans mes veines. Où va-t-on m'entraîner ? dit-elle en se tournant vers les Gardes. Mes mains vont-elles être chargées de fers ? — Non, reprit la Vicomtesse, vous êtes libre ; jouissez en liberté du peu de jours que vous avez à vivre. — Dites-lui donc que je le remercie de m'avoir au moins épargné l'humiliation —. Elle sortit. Ses sœurs, qui n'étoient point dans sa confiance, sanglotoient & gémissaient. La Vicomtesse admiroit son sang-froid & son indifférence pour la vie ; les Gardes étoient consternés.

Euphrosine les étonna bien davantage, quelques jours après, en reprenant sa gaîté. Elle suivit ses amusemens ordi-

naires , & parut avoir oublié la scène qui s'étoit passée. Conradin , ayant enfin vaincu ses ennemis , retourna dans sa Capitale ; il revenoit fier de ses conquêtes , & non moins furieux contre Euphrosine. Ce n'étoit pas seulement l'amour outragé , qui l'animoit à la vengeance ; c'étoit l'orgueil d'un Maître , qui , enchaîné un moment par l'amour , rougissoit d'avoir montré de la foiblesse. Ses liens rompus , il avoit repris son caractère sombre , vindicatif & orgueilleux. Il croyoit qu'Euphrosine alloit trembler en sa présence ; il croyoit déjà appercevoir sur son visage les traits de sa vengeance. Il se proposoit de joindre encore le reproche , l'humiliation , à la mort qu'il croyoit lui avoir donnée.

Il la rencontra en arrivant. Elle chantoit le Lays touchant du fameux Poëte de Limoges , en cueillant dans son parterre quelques fleurs. Point déconcertée , point craintive , elle regarda Conradin avec la plus grande tranquillité. — Ah ! vous voilà , lui dit-elle ? — Oui , me voilà , infidelle. — Oh ! plus de reproches , reprit-elle avec gaîté , puisque vous m'avez empoisonnée. La peine , je crois ,

vaut bien la faute. N'en parlons plus. Comment vous êtes-vous porté ? Votre victoire, dit-on , est complète ; j'en ai rendu grâces à Dieu , ce matin , dans l'Eglise des Révérends Pères Capucins ; car , quoique je ne me compte plus pour rien dans ce monde , croyez que je m'intéresse à vous , & que je vous pardonne. Mais , Conradin , Conradin , soutenez-moi ; je me sens défaillir —. Conradin , furieux , étonné , Amant & Maître irrité , la soutint dans ses bras pendant quelques instans. — C'est l'effet du poison , dit-elle , en affectant de revenir à son état naturel ; c'est la seule peine que j'en ressentie —. Conradin , sombre , muet , ne savoit que répondre ; l'amour , plus fort que la colère , lui reprochoit son crime ; il la quitta brusquement. — Non , dit-il , non ; son supplice deviendrait enfin le mien. Je peux oublier Euphrasine , quand elle ne sera plus : mais la voir , & la voir souffrante , jouir de ses douleurs ; non , je ne suis pas aussi cruel que je croyois l'être. Elle mourra : mon fer , ou un poison plus violent , demain mettra un terme à ses souffrances —.

Mais il avoit auparavant un autre objet

à punir. Le jeune Baron de Bormes qu'il croyoit son rival , & rival préféré , méritoit plus que la mort. A son arrivée , il l'avoit fait renfermer dans la tour , & charger de chaînes. Il avoit refusé sa rançon , aux sollicitations de Béatrix , de la Comtesse de Montfort & de la Régente de France. Il pouvoit le poignarder ; mais il vouloit un aveu de la vérité ; déchiré toutes les nuits par des songes affreux , il croyoit voir le squelette d'Euphrosine , tenant dans ses mains décharnées la coupe fatale , & lui reprochant sa vengeance , l'ajournant au Jugement dernier , où son innocence devoit éclater dans la gloire éternelle. Ces images déchirantes le poursuivoient sans cesse. Toutes les informations qu'il avoit prises depuis son retour , n'offroient rien de concluant contre Euphrosine. On ne tarissoit point sur son éloge ; il voyoit un Peuple nouveau , qu'elle avoit policé par son amabilité , & qui sembloit avoir reçu l'empreinte de sa gaîté. Il voyoit qu'en relâchant de son autorité , elle avoit contribué à le rendre plus cher à ce même Peuple , qui faisoit maintenant par amour ce qu'il faisoit autrefois par

crainte. — O Euphrosine ! s'écrioit - il , Euphrosine , avec tant de vertus , avez-vous pu être infidelle ! . . . — Le jeune Baron de Bormes pouvoit seul dévoiler son innocence ; mais voudra - t - il répondre à son assassin ? dira-t-il la vérité ? Conradin voulut l'intimider par l'appareil de la Religion.

Il descendit dans le cachot , où le jeune Baron étoit renfermé. — Viens-çà , jeune Ecuyer , viens , lui dit - il ; viens protester sur les autels , par des sermens épouvantables , de l'innocence d'Euphrosine & de la tienne ; viens , si tu l'oses — Aillons , répondit le jeune Baron —. Conradin le conduisit dans l'Eglise des Révérends Pères Capucins , & fit célébrer cette Messe terrible qu'on disoit autrefois contre les ennemis de l'Etat , les Sorciers , les Maléficiels , & pour les excommunications. Les cierges étoient éteints , l'Eglise tendue de noir ; le jeune Baron , couvert lui-même d'un drap funéraire , une tombe entr'ouverte devant lui , d'où sortoit un squelette hideux , le Crucifix renversé. Le jeune Baron , sans être intimidé de cet appareil effrayant , protesta à haute voix de l'in-

nocence d'Euphrosine. Le Ciel, qui jusqu'alors avoit resté couvert, s'éclaircit; le soleil lança ses rayons brillans; les cierges se rallumèrent; des chants de joie firent retentir les voûtes du Temple; & le Peuple accompagna Conradin & le jeune Baron avec des acclamations, qui montraient combien Euphrosine étoit chérie. Le triomphe étoit glorieux pour elle. C'est dans ce moment qu'elle affecta de l'abattement, & qu'elle annonça une dégradation intérieure causée par le poison; ses défaillances furent plus fréquentes; elle se montrait plus rarement en public. C'est du moment qu'elle fut assurée que Conradin l'aimoit encore, & qu'il ne doutoit plus de son innocence, qu'elle voulut enfoncer dans son cœur le poignard du remords, & le tourmenter jusqu'au dénouement qu'elle préparoit.

Conradin étoit en effet tourmenté par les Furies. Il s'éloignoit à regret d'Euphrosine; & tout le tems qu'il étoit auprès d'elle, il pouffoit des sanglots, gardoit le silence, & avoit la contenance la plus abattue. Euphrosine, de son côté, soupiroit, se taisoit, affectoit d'éviter ses regards. Le lendemain, la même scène

recommençoit. — Euphrosine, Euphrosine ; s'écrioit quelquefois Conradin avec l'accent de la douleur ! malheureux ! malheureux — ; & il fortoit.

A cette douleur concentrée se réunissoient des craintes sur l'avenir. Conradin n'avoit que l'esprit de son siècle ; & , dans ce siècle , on étoit tout - à - la - fois tyran & dévot ; les Bannerets dépouilloient l'orphelin , fondoient de riches Oratoires , & dotoient des Monastères. Les routes étoient remplies d'insensés Croisés , qui , réunis sous un Chef , alloient s'embarquer pour la Terre - Sainte ; de petites armées de Brigands , qui alloient surprendre des Châteaux ; & de Pèlerins , qui s'acquittoient de leurs vœux en mendiant de porte en porte ; d'Hermites , qui chantoient la complainte maintenant très-inconnue du Sire de Créquy , que la Croisade de Louis IX avoit renouvelée.

Depuis peu de tems s'étoit établi un de ces Hermites sur une montagne voisine de la Capitale de Conradin ; il s'y étoit construit , de ses mains , une habitation modeste , qui étoit devenue auguste par le silence qui régnoit aux envi-

rons , & par des reliques précieuses , & du bois de la vraie Croix qu'il avoit rapportés d'Acre , d'où il revenoit. Il se disoit un ancien Chevalier , qui s'acquittoit d'un vœu qu'il avoit fait dans un extrême danger. Sa longue barbe , un jargon prophétique , des mœurs pures lui attiroient la confiance du Peuple. On s'empressoit à le consulter ; c'étoit chez lui qu'on venoit implorer la miséricorde divine. Cet homme si respectable , le croiroit-on ? c'étoit Elzéar de Sabran , père d'Euphrosine , qui avoit pris ce parti forcé. Il avoit d'abord voulu se rendre auprès de Conradin , pour y trouver une retraite honorable , parce qu'il croyoit que ses cinq filles auroient suivi ses conseils , & que Conradin n'auroit pas pu résister à leurs attaques concertées. Ayant appris les faux bruits qui couroient sur Euphrosine , il avoit pris le parti de taire son nom , de se cacher & de mener la vie d'un Hermite. Son expédition contre les Infidèles avoit été très-malheureuse ; l'armée florissante de Louis IX avoit péri sur les sables de la Syrie , par la peste , la famine , la soif & des maladies aiguës causées par une cha-

leur excessive. Le Roi lui-même y étoit mort d'une dyffenterie ; & après sa mort, le reste de l'armée auroit péri sans l'arrivée du Roi de Sicile, dont les vaisseaux, long-tems attendus, parurent un moment après que le Roi eut expiré. Elzéar de Sabran avoit accompagné le cercueil de Louis IX dans toute l'Italie, en France, où il étoit entré par Lyon & Châlons. Il avoit été témoin de tous les honneurs rendus à la mémoire de ce Roi dans toutes les Villes par où le corps avoit passé ; & il avoit appris à Paris que la France étoit rebutée du mauvais succès des cinq grandes Croisades, qui toutes lui avoient été funestes. La première fut la moins malheureuse ; la seconde, sous Louis - le - Jeune, le fut beaucoup ; la troisième fit peu d'honneur à Philippe - Auguste ; la quatrième mit le Roi de France dans les fers, & la cinquième dans le tombeau. Sans espoir de ce côté, & sans espoir de se ressaisir de ses Domaines, Elzéar s'étoit donc fait Hermite, comme bien d'autres Chevaliers. Autour de son Habitation, il cultivoit lui-même le froment, & les légumes dont il se nourrissoit, & des simples. Tous

les soirs , au jour tombant , il descendoit vers le rivage de la mer ; & là , assis sur une pierre , il ajustoit l'appât au bout d'un harneçon , & lançoit sa ligne , où venoient se prendre quelques petits poissons ; d'autres fois il attachoit un filet au gouvernail d'un bateau , & s'éloignoit de la côte , à force de rames , pour arrêter dans ses filets les poissons qui suivoient le courant du flot.

C'est cet homme que Conradin voulut consulter ; c'est de lui qu'il croyoit obtenir du Ciel le pardon du crime dont il se croyoit coupable. Il gravit à pied , & couvert d'un cilice , cette montagne escarpée. — Homme de Dieu , lui dit-il , écoute - moi ; prête - moi assistance. Conradin est à tes pieds ; tombe à ceux de ce Dieu qui te regarde avec plaisir , & sois l'interprète de mon repentir. Auparavant , je te promets de fonder dans ce même lieu une Chapelle & des Prêtres pour la desservir. Écoute - moi —. Aussi - tôt prenant la posture suppliante d'un homme qui gémit & se repent , il fit , avec humilité , l'aveu du néant de toutes les grandeurs , & de tous ses crimes. Il implora la miséricorde du

Très-Haut, & la bénédiction de l'Hermite. Quel aveu pour Elzéar, qui avoit à ses pieds l'empoisonneur de sa fille ! qu'il lui en coûta pour se modérer & pour dissimuler son agitation ! Mais il ne put s'empêcher de lui dire avec colère : — Tremble, Conradin, il n'est point de miséricorde pour les empoisonnemens ; comme c'est le plus lâche de tous les crimes, Dieu s'arme contre eux de toute sa colère. C'en est fait, Conradin, vis dans le remords, & crains une autre vie —. Conradin se rouloit par terre, arrachoit ses cheveux, & se frappoit la poitrine. — O Dieu ! s'écrioit-il, ô Dieu ! il faut donc mourir. Pauvre Euphrosine ! — Où est-elle ? reprit le faux Hermite. — Dans mon Château. — Qui la console ? — Ses sœurs. — Dis-lui de venir me trouver avec elles. Quel est le Ministre odieux de l'empoisonnement ? — Mon Médecin. — Qu'il vienne aussi ; qu'ils soient seuls ; je vais me tenir en prière toute la nuit : puisse le Ciel avoir pitié d'Euphrosine, & me faire connoître, parmi les simples que je cultive, l'antidote merveilleux contre tous les poisons ! — Homme de Dieu, si tu la

rendois à la vie , quel monument glorieux j'éleverois à ta mémoire. Tu vois ces deux sommets des deux montagnes qu'un large vallon sépare ; eh bien , je jure de faire hommage à Dieu , en reconnaissance de la guérison d'Euphrosine , d'une longue chaîne d'or , qui , d'une montagne , viendra s'attacher à l'autre — (1).

Toute la nuit Elzéar sonna la cloche de son Hermitage ; & Conradin , à ce son triste , se tenoit en prière dans son Château. Aussi - tôt que le soleil commença à briller , il se présenta devant Euphrosine. — Allez , belle Euphrosine , sur la montagne ; le Saint Hermite vous y attend : puisse-t-il découvrir un remède à vos maux ! Maître d'Alibour & vos sœurs vont vous suivre. S'il n'en est point , demain j'aurai cessé de vivre —.

La belle Euphrosine avoit enfin pris pitié de Conradin. Son repentir annonçoit trop d'amour ; & pour un crime

(1) Cette chaîne a réellement existé près de Moutiers ; nous ignorons si elle étoit d'or : on voit encore les anneaux.

non commis, c'étoit assez de ce repentir. Plusieurs fois elle avoit été tentée de lui tout découvrir; mais elle craignoit que sur l'ame fière de Conradin, l'aveu d'une supercherie ne produisît un effet funeste. Maître d'Alibour étoit aussi embarrassé qu'elle; ils saisirent avec empressement le voyage de la montagne. — Je ne doute pas, dit-elle à Conradin, que Dieu ne soit tout-puissant; il voit votre repentir; il sait que je vous ai pardonné: il aura pitié de vous & de moi; j'ai des présages d'un miracle extraordinaire —. Belle fille, vous verrez, disoit Conradin, la consolation dans mon ame; partez, fléchissez la colère d'un Dieu dont le bras s'appesantit sur moi: pendant que vous gravirez vers l'Hermitage, j'irai m'épancher dans le sein du Père Gardien des Capucins —. Conradin porta en effet ses pas au Couvent de ces Pères. Le Père Gardien étoit plus consolant que l'Hermite; ou, pour mieux dire, le Père Gardien avoit la politique de son état, qui étoit de promettre des indulgences & des pardons, si on vouloit les mériter par de grandes libéralités.

Euphrosine gravissoit pendant ce tems,

là la montagne. Ses sœurs, plus affligées qu'elle, n'avoient que des pensées dévotes; Maître d'Alibour rioit intérieurement du miracle qui alloit s'opérer: Euphrosine avoit beaucoup de peine pour ne pas rire, toutes les fois qu'elle regardoit Maître d'Alibour.

Elle arriva enfin à l'Hermitage. Sur le seuil de la porte, elle vit le faux Hermite, qui lisoit dévotement dans son Livre de prières. Euphrosine & ses sœurs ne reconnurent point leur père, tant il étoit changé; il les reconnut sans peine, & les regarda l'une après l'autre en silence. Quand il eut jetté les yeux sur Euphrosine, quelques larmes lui échappèrent; & il retomba sur la pierre. Les cinq aimables sœurs ne purent s'empêcher de s'attendrir; elles le regardoient, & pleuroient. O pouvoir touchant de la Nature! Enfin l'Hermite parla. — Approchez, Euphrosine; vous ne me connoissez donc plus —? Ces paroles, cette voix firent une impression... Euphrosine & ses sœurs tombèrent à ses pieds. — Cher père, cher Seigneur! — Chères filles —! & il les réunit toutes dans ses bras, en les arrosant de ses larmes. — Euphrosine,

je te vois donc pour la dernière fois ! Conradin ... — Revenez , mon père , de votre erreur ; je ne suis point empoisonnée. Conradin avoit donné l'ordre. Maître d'Alibour l'a trompé , comptant beaucoup sur ses regrets. Conradin , victime de l'erreur , gémit , se repent ; & tout a si bien été conduit , qu'il va croire à un miracle à mon retour. Vous n'aurez que des sujets de joie à apprendre ; car Conradin m'attend pour me conduire à l'autel. — Loué soit Dieu , s'écria Elzéar ! ce jour est un des plus beaux de ma vie , après en avoir été un des plus malheureux. Vous ne croyiez point trouver ici votre père , dont la mort a été répandue dans toute l'Europe. Vous savez combien la dernière Croisade a été funeste ! Je venois chez Conradin pour y finir mes jours , auprès de mes chères filles , lorsque j'ai appris tes torts supposés , ma chère Euphrasine , envers lui. Mais le Prêtre est prêt de monter à l'autel , mes enfans ; allons assister pieusement à l'auguste Sacrifice ; allons - y implorer les bénédictions célestes —.

Jamais on n'entendit une Messe avec autant de dévotion ; aussi - tôt qu'elle

fut finie , Elzéar donna à ses filles & à Maître d'Alibour un déjeuner très-frugal , des raves , des artichaux & des fèves. — Je les ai cultivés moi-même , disoit-il — ; & ses filles pleuroient , en imaginant combien ces travaux , qui coûtent si peu , avoient dû paroître pénibles à un homme si peu fait au travail. — L'homme , leur répondit-il , fait tout ce qu'il veut ; croyez , mes chères filles , qu'il en coûte moins à traîner un râteau ou à promener son arrosoir dans son champ , qu'à mener vingt mille hommes au carnage , quand on est humain. Retournez vers Conradin ; rassurez , chère Euphrosine , sa conscience alarmée ; & promets-moi de venir recevoir , dans mon Hermitage & sur ce même autel , sa main & le titre glorieux de son épouse. Cache-lui qui je suis : je veux vivre & mourir inconnu ici. Adieu , chères filles — Elles s'éloignèrent ; & quand il les vit à une certaine distance , il leva ses deux bras vers le Ciel , & s'écria : — O Dieu ! tu peux m'ôter de ce monde aussi-tôt que j'aurai été témoin de l'hymen d'Euphrosine , qui deviendra la mère de ses sœurs —. L'heure de sa

pêche étant venue, il prit sa ligne, & descendit vers le rivage.

Qu'avoit fait Conradin pendant tout ce tems? Il n'avoit rien mangé, & n'avoit point abandonné l'autel depuis la matinée; il arrosoit de ses pleurs la tombe de ses augustes aïeux, sur laquelle il s'étoit mis à genoux. Les Religieux n'avoient cessé de prier Dieu au chœur; & le Père Gardien s'étoit tenu continuellement auprès de lui. Un de ses Varlets vint lui annoncer le retour d'Euphrosine. Il se leva en tremblant : — O Dieu! dit-il, vais-je recevoir l'arrêt de ma mort, ou vais-je renaître — ? Le Père Gardien le flattoit d'un miracle. Il s'achemina vers son Château. Les cinq aimables sœurs étoient aux fenêtres; & du plus loin qu'elles l'apperçurent, elles se mirent à crier : *Courage, Conradin, courage!* Ce peu de paroles ranima en effet son courage; il redoubla sa marche : Euphrosine l'attendoit sur l'escalier. — Miracle, Conradin, s'écria-t-elle, miracle — ! Conradin tomba à ses pieds, & ne put que crier par trois fois : — Miracle — ! Après un long silence, Euphrosine lui présenta la main. — Non, je

je ne changerai point de posture , dit il , que vous ne m'ayiez dit que vous me pardonnez. — De bon cœur je vous pardonne — , répondit Euphrosine.

Les préparatifs du mariage se firent avec la plus grande promptitude & la plus grande magnificence. Conradin fit des largesses au Peuple & des libéralités inouïes aux Moines , par les prières desquels il croyoit qu'Euphrosine lui étoit rendue ; il fit travailler sur le champ à la chaîne d'or qu'il avoit promis de suspendre d'une montagne à l'autre. Le jour marqué étant arrivé , il s'achemine avec sa Cour vers l'Hermitage , où son mariage devoit être célébré.

L'Hermite étoit tombé malade , & mouroit avec le regret de n'avoir pas mis la main de sa fille dans celle de Conradin. Le matin du jour qui devoit être celui de sa mort , les Varlets vinrent l'avertir de l'approche de Conradin & de toute sa Cour. Il prit son bâton ; & se mettant aussi-tôt à genoux avec peine , il fit une courte action de grâces , & s'avança vers la porte de son Hermitage , où il reçut Conradin , qui se prosterna devant lui , & lui baïsa la main. Euphrosine & ses aimés

bles sœurs en firent autant. — Enfin vous voilà heureux, dit-il ; vivez long - tems. Conradin , que de votre bonheur naisse à l'avenir , comme d'une source pure , le bonheur de vos Sujets —. La Messe finie , l'Aumônier de la Cour prononça les paroles sacramentales du mariage , & les deux époux à genoux jurèrent de s'aimer toute la vie. Elzéar ne put contenir sa joie trop excessive ; elle fut bientôt suivie d'une grande foiblesse. Ses cinq aimables filles le virent pâlir & chanceler. Il voulut être conduit dans sa Cellule , & rester seul. Il se mit à genoux devant son Oratoire , & il expira sans douleur. La cérémonie finie , les cinq aimables sœurs , inquiètes de ne point le voir revenir , se rendirent auprès de lui , & le trouvèrent mort. Comme elles s'abandonnoient à une vive douleur , le Père Gardien & le Grand-Aumônier tâchèrent de les consoler , en leur représentant que finir par une mort aussi chrétienne , ce n'étoit que cesser de vivre , & qu'il étoit déjà dans les Cieux. Euphrosine voulut qu'il fût enterré dans l'Hermitage , & Conradin y fit bâtir une Eglise magnifique , qui subsiste encore.



TROISIÈME CLASSE.

ROMANS HÉROÏQUES.

BERENGER,
COMTE DE LA MARCK.

C E Roman , très - bien fait , est très - mal écrit , quoiqu'il ait été publié sous la minorité de Louis XIV , c'est-à-dire , dans un tems où l'on s'exprimoit déjà avec pureté. L'Épître dédicatoire , adressée à Madame de *Morangis* , n'est soussignée d'aucun nom ; mais on trouve celui du Sieur *Bonnet* dans le Privilège , où il paroît figurer comme Auteur du Livre , qui fut achevé d'imprimer à Paris vers la fin de Février 1645 , & mis en vente chez Toussaint Quinel & Nicolas de Cercy , au Palais.

Il y a dans le Roman de Berenger une grande variété d'accidens imprévus & de rencontres intéressantes. L'Auteur y possède , au souverain degré , un mérite que l'on suit aujourd'hui , celui

d'embrouiller artistement le fait principal dans une multitude considérable d'accessaires attrayans, & celui encore de jeter un voile sur le nom & la qualité réelle des principaux Personnages, qui ont été ou enlevés ou changés l'un contre l'autre au berceau, & qui ne sont rendus à leur vrai nom & à leur existence propre qu'au dénouement de toute l'action; intrigue, sans contredit, très-laborieuse, & dont nous épargnerons la fatigue au Lecteur, en faisant précéder l'action principale par l'élite des aventures accessaires. Ainsi, nous ferons connoître d'abord les principaux Agens & les Personnages, en quelque sorte, préparatoires du Roman; nous débrouillerons successivement le chaos de cet inextricable mélange; &, ce qui servoit à la confusion des faits, nous le ferons au contraire servir à leur éclaircissement; en un mot, nous amènerons, de proche en proche, le Lecteur à la connoissance nette & facile de tout ce qui concerne les Héros de la grande & principale action. Un autre avantage que nous nous attacherons à donner à cet Extrait, c'est de réduire à un petit nombre les trois mille pages & plus du Roman de Berenger, & de le purger entièrement du style gothique qui en obscurcissoit les plus grandes beautés.

HISTOIRE

DU CORSAIRE HUGOLIN,

RACONTÉE PAR LUI-MÊME.

Episode préparatoire du Roman de Berenger.



LE Corsaire Hugolin, quoique le plus hideux des hommes, s'efforçoit de plaire à la belle Théodore, qui, étant naturellement gaie, se faisoit un amusement des protestations d'un tel Soupirant. En toute autre circonstance, Hugolin n'eût pas perdu son tems à soupirer; & s'il eût encore été le maître du brigantin qui le portoit, la belle Théodore auroit eu trop d'embarras avec lui pour se faire un jeu de sa passion. Mais, de Corsaire, Hugolin étoit devenu prisonnier; ce qui le réduisoit au rôle de complaisant & de bouffon.

Théodore un jour demanda à Hugolin le nombre de ses femmes, — ne doutant point, disoit-elle, qu'il n'en eût une, au moins, dans chaque Port de mer —. Le Corsaire lui répondit que c'étoit prendre de lui une opinion trop avantageuse; qu'il n'avoit jamais eu qu'une seule femme, la plus méchante de toutes celles de son sexe, & dont (Dieu aidant) il se croyoit délivré jusqu'au jour du Jugement; — car, ajouta-t-il, si je ne lui ai point fermé les yeux, & si je n'ai pas reçu ses derniers soupirs, au moins suis-je certain de l'avoir laissée en terre, & d'avoir pris toutes les précautions imaginables, pour que restant-là en repos, elle ne s'avisât plus de venir troubler le mien. Cependant, malgré la précision de ces mesures, je me reproche quelquefois de n'en avoir pas encore pris assez, & de m'être contenté de rendre le retour de ma femme moralement impossible. — Eh! quoi? quand vous avez laissé votre femme en terre, elle n'étoit donc pas morte, interrompit Théodore? — Elle n'étoit que trop en vie, repartit le Corsaire. — Faites-nous part au plutôt d'une si merveilleuse aventure, reprit

Théodore; & par la même occasion, racontez-nous, en abrégé, votre propre histoire. — J'y consens, répondit le Corsaire; la belle Théodore ne reprochera point à Hugolin d'avoir rien eu de caché pour elle.

— Il me seroit difficile de vous dire où je suis né; je fais seulement que je fus élevé dans le Royaume de Naples, au Bourg de Polengni, situé sur le bord de la mer qui regarde la Sicile. Je perdis ma mère à la mamelle; & mon père étoit si peu connu, que ma Nourrice n'a pu m'en dire le nom: aussi ne m'est-il jamais arrivé de me targuer de l'illustration de mes ancêtres, comme je vois faire à tant de fanfarons, réduits à trouver hors d'eux, & ailleurs que dans leur propre mérite, matière à leur orgueil. Dès l'enfance, je me risquois sur mer, assez loin du rivage, dans une petite chaloupe, où souvent j'affrontois la tempête avec une généreuse audace, maniant la rame avec une dextérité peu commune. Ces heureuses dispositions hâtèrent le parti assez brusque que je pris, de moi-même, à l'âge de quatorze ans, de m'engager sur un vaisseau en qualité de Mouffe.

Après une grande tourmente , nous arrivâmes dans l'Isle de Corfou , qui est un Pays misérable , mais où je trouvai une vieille femme veuve , qui me fit tout le bien qui dépendoit d'elle ; elle eût bien voulu me fixer dans l'Isle , en partageant avec moi sa fortune , qui étoit assez considérable : mais je ne voulus jamais quitter mon Patron ; trait de fidélité dont je suis d'autant plus en droit de faire parade , que c'est , à-peu-près , le premier & le dernier dont je puisse me vanter dans toute ma vie. Je me rembarquai donc sur le même vaisseau , au premier bon vent ; & pour mettre à profit le reste du voyage , je m'avisai de fureter dans les poches de mes Camarades , quand ils étoient endormis , & de m'approprier , avec une prestesse merveilleuse , tout ce qui pouvoit me tomber sous la main , coutume dont je vous avoue que je ne suis pas entièrement corrigé.

Notre expédition dura mieux de trois ans , pendant lesquels je grossis si bien ma pelote , qu'à mon retour à Polengni , je fus recherché en mariage par nombre de jolies filles , aussi riches en appas ,

que pauvres d'espèces. Quelque bonne opinion que j'aie toujours eue de mon mérite personnel, je compris à merveille que c'étoit l'embonpoint de ma valise qui me faisoit ainsi rechercher. Je jouai donc au plus fin ; & comme on faisoit semblant de m'aimer, j'usai de la même finesse, à la faveur de laquelle je ne laissai pas de tirer assez bon parti des plus cruelles. Mais comme j'ai toujours été prodigieusement secret, je vous prie de croire, belle Théodore, que personne n'en a jamais rien su.

Au moment où l'on me croyoit le plus sérieusement occupé de ces bagatelles, je me rembarquai pour l'Afrique ; & mon Patron me donna, cette fois-ci, un certain grade parmi les Matelots. Nous abordâmes à la Ville de Quimey, où la peste venoit d'exercer ses ravages. Notre Equipage se sentit bientôt de la funeste contagion, qui en emporta la meilleure partie. Le Patron, & tout ce qui avoit commandement sur le vaisseau, en moururent. Le Patronage me fut dévolu d'une voix unanime, comme au plus expérimenté. Nous répartîmes entre nous la dépouille des morts, dont j'eus

moitié pour ma part , comme Chef du bâtiment. Me voilà Capitaine d'un brigantin , avec bonne envie de me signaler par quelque prise , sans distinction d'amis ni d'ennemis. J'étois devenu Corsaire , & j'inspirai ces mêmes sentimens à la plupart de ceux qui s'étoient mis sous mes ordres.

En passant par les Isles de l'Archipel , j'appris , de quelques Pêcheurs , que Pisandre venoit d'épouser la plus riche héritière de l'Isle d'Andros , d'où il l'emmenoit , avec une dot considérable , dans ses Domaines de l'Isle de Thérassie. Je me mis en embuscade ; & , au milieu de la traversée , je rencontrai ces fortunés époux , accompagnés de tambourins , de flûtes & de hautbois : j'eus soin de prendre le vent sur eux , pour les aborder avec avantage. Le choc fut aussi furieux qu'imprévu. Le marié , sa femme & tout le cortège musical , se rendirent sans résistance. Nous nous emparâmes de leur galiote , dont nous fîmes notre joyeuse suivante , leur faisant continuer leur musique , & les remorquant ainsi toujours au bruit des fanfares jusqu'à l'Isle de Candie , où nous jettâmes l'ancre ,

pour nous rafraîchir quelque tems. J'espérois , par la même occasion , en conter à la jeune mariée , qui étoit , après vous , belle Théodore , la plus aimable personne que j'aie encore rencontrée dans mes courses : mais elle étoit trop fraîchement unie à son Pisandre , qu'elle aimoit comme un enfant. Les contradictions n'ont jamais trop été de mon goût : je fus grandement tenté de me défaire du beau Pisandre , & j'en parlai à mon Equipage , qui eut horreur de ma proposition ; car , en m'exceptant , mon bâtiment étoit presque tout composé de Pirates honnêtes gens , qui , hormis le vol , ne pratiquoient aucun des excès si familiers aux Corsaires , & pour lesquels j'ai toujours eu le goût le plus violent. Ils me dirent que si je voulois vivre de la sorte , & violer les droits les plus saints , en commettant des outrages où ils ne voyoient aucun profit pour eux , ils étoient décidés à m'abandonner. Je suis homme de sens , dans l'occasion ; j'assurai mes gens que ce que j'avois mis en avant n'étoit que pour les éprouver , & que je leur savois gré de leur résistance. Je leur donnai ainsi le change ,

& j'appaisai, dans sa naissance, une révolte dont les résultats eussent pu m'être funestes. Ensuite je fis venir le beau Pisandre & sa chaste Compagne, & je leur dis que je voulois agir envers eux avec entière courtoisie; que je retenois, par droit de prise, la dot & tous les effets de prix: mais que je leur permettois de racheter leurs personnes, tout leur cortège & leur galiote, moyennant une rançon, pour le paiement de laquelle je me contentois de la caution de Philotime, leur parent, & le plus riche Négociant de toute l'Isle de Candie. J'ajoutai que, par procédé, je m'engageois à accompagner & protéger leur galiote, avec mon brigantin, jusqu'à la vue de l'Isle de Thérassie. La rançon exigée, belle Théodore (il faut être franc), étoit excessive & tortionnaire; cependant les deux Captifs en passèrent par ces dures conditions, & fournirent la caution requise. Dans toutes ces proies, par un accord irrévocable, j'avois toujours la moitié nette, & mes gens se partageoient le reste.

J'étois parti de Polengni simple Mousse; ou, tout au plus, mince Matelot; j'y

rentraï Corfaire en Chef, enrichi de grosses prises, & conséquemment grand Seigneur. Nouvelles propositions de mariage; il en venoit de tous côtés; & je ne pense pas que l'alliance d'aucun fils de Prince ait été, belle Théodore, recherchée avec autant d'empressement, de manèges, de brigues & de rivalité, que celle de votre très-humble & très-chétif Serviteur Hugolin. Je me méfiois étrangement de toutes ces recherches ouvertes; mais je ne me méfiai nullement d'une certaine Jacqueline, fille que je savois avoir un assez gros patrimoine, & que, loin de me jeter à la tête, on ne me laissoit voir qu'à certaines heures réglées. Il étoit censé que tout le reste de son tems étoit employé, de sa part, en devoirs auprès de ses parens, parmi lesquels on comptoit quatre tantes, toutes riches & non mariées. De si bonnes raisons m'en imposèrent. Je fis assidûment ma cour à Jacqueline aux heures permises; c'étoit toujours sur la brune, lorsqu'il reste à peine assez de jour pour distinguer les objets. Elle prenoit pour prétexte de ne point paroître aux flambeaux ni au grand jour, la foiblesse de la vue de sa

mère qui en eût été blessée ; mais l'on avoit eu l'art de m'environner de gens qui ne me parloient que des attraits de la charmante Jacqueline. Je la crus donc belle sur parole ; &, ce que vous aurez peine à croire , je devins très-réellement amoureux d'une personne dont je vous jure que je n'avois jamais bien nettement démêlé aucun trait. Ce charme devoit avoir un terme ; il en eut un. J'épousai cette ravissante Jacqueline , qui garda le voile pendant toute la cérémonie , & tout le reste du jour , selon l'ancien usage du territoire de Naples. Comme nous sortions de l'Eglise , je fus accosté par un jeune homme fort leste , qui m'embrassa avec la plus grande cordialité , & qui m'apprit , à mon grand étonnement , qu'il étoit le frère de Jacqueline , elle que j'avois cru fille unique. Il eut la complaisance de m'apprendre qu'on m'en avoit ainsi imposé sans aucun mauvais dessein , & sur le faux bruit que lui-même , pour des raisons trop longues à déduire , avoit répandu de sa mort. Il poussa l'indulgence & la civilité jusqu'à me présenter son honorable oncle , propre frère cadet des quatre vieilles tantes

que j'avois, jusques-là, regardées comme n'ayant point d'autre héritière directe que ma chère Jacqueline. C'est ainsi qu'en moins de deux minutes, je perdois deux erreurs assez douces ; mais la plus douce de toutes, celle qui concernoit Jacqueline même, subsistoit encore, & ne tarda pas à s'évanouir. Il fait bon vivre, comme dit le proverbe ; car je puis dire, belle Théodore, que, dans cette seule journée-là, j'en appris plus à mes dépens, que dans tout le reste de ma vie.

Le moment vint d'entrer au lit nuptial. Alors on nous laissa seuls, la belle Jacqueline & moi, la mère s'étant retirée après lui avoir enlevé son voile. Ce fut alors qu'à la clarté de quatre bougies, je jouis, pour la première fois, bien complètement de la vue ineffable d'une tête si chère. La première découverte intéressante que je fis, fut que Jacqueline avoit peut-être les plus beaux cheveux de toute la Contrée, si ce n'est qu'ils ne tenoient à sa tête que par l'intermède d'un réseau sur lequel la main d'un Artiste très-expert les avoit ingénieusement arrangés & fixés. Je m'aperçus ensuite que la moitié d'un de ses sourcils étoit

pareillement un chef - d'œuvre de l'art , & une pièce de rapport d'un mérite inappréciable. Je vous avoue qu'à la vue de toutes ces merveilles , je ne pus m'empêcher de regarder fixement Jacqueline entre deux yeux. Mais , juste Ciel ! qu'aperçus je alors ? . . . Non , belle Théodore , je ne puis vous exprimer ma surprise. En regardant ses yeux , je frottai plus d'une fois les miens : mais j'eus beau les froter ; je me convainquis , sans retour , que l'œil gauche de ma chère Moitié étoit également une pièce de rapport très - adroitement substituée à l'œil que la Nature lui avoit autrefois donné , & que quelque accident lui avoit fait perdre ; comme si tous les Arts ensemble eussent conspiré à suppléer aux charmes qui pouvoient manquer à l'incomparable Jacqueline. Hélas ! aimable Théodore , je n'étois pas au bout de cet étrange inventaire ; car la belle Jacqueline , après avoir , sans autre formalité , détaché sa perruque & son faux sourcil , qu'elle mit , très - proprement , dans un des cartons de sa toilette , versa de l'eau la plus limpide dans une petite jatte de pur crystal , & y déposa , en premier lieu , son œil

gauche, qui étoit de fin émail; puis toute la rangée antérieure de ses dents, tant supérieures qu'inférieures : & ici finit le dépouillement complet de ce charmant visage. Je vous confesse, belle Théodore, qu'il étoit tems ; car je crus, quelques momens, qu'elle ne s'en tiendrait pas-là : c'est pourquoi je me hazardai de lui présenter la précieuse jatte, pour y recevoir, avec toute la résignation possible, son nez, son menton, ses oreilles, ou telle autre partie de sa chère personne qu'elle jugeroit à propos d'y faire rafraîchir. Le croirez-vous, belle Théodore ? ma Jacqueline se fâcha, & me dit, en mettant les deux poings sur ses hanches, que, vraiment, il convenoit bien à un Aventurier comme moi de faire le renchéri, & de ne pas sentir l'avantage de sa possession. Je compris, en ce moment, tout le prix du trésor que j'avois acquis, &, mieux encore, tout ce que je l'avois acheté ; mais le moment d'abandonner ce cher trésor, & de m'en débarrasser, à quelque prix que ce pût être, n'étoit pas encore venu.

Cependant, furieux d'avoir ainsi été dupé, le lit où j'étois me sembla semé

d'épines. Je maudis mille fois l'union conjugale , & ne pus retenir quelques imprécations que je faisois à demi-voix & entre mes dents. Ce fut alors que je découvris une nouvelle perfection chez Jacqueline ; car ayant voulu me jeter, l'un après l'autre , ses deux souliers à la tête , & ayant été assez adroit pour parer le coup & les retenir dans ma main , j'eus lieu d'observer que le talon droit étoit de deux pouces & demi plus long que le gauche. A la vue de ce nouveau phénomène , je ne pus m'empêcher de m'écrier : O ma Jacqueline , il faut que vous vous soyiez présentée trop tard à la distribution des membres , pour n'en avoir ainsi que d'incomplets & de tronqués ! Ce compliment indiscret métamorphosa Jacqueline en une véritable Furie. Elle me donna plus de mille coups de poings ; & me débita plus d'injures en un quart d'heure , que vingt Harengères ne s'en disent en un an dans un Marché public.

Ainsi se passa la première nuit de mes noces , ou , pour mieux dire , toute la première année de mon mariage. Jacqueline , s'impatientant de ne point de-

venir mère , fit consulter sur son fait & sur le mien toute la Faculté de Naples. Ces Docteurs (tout bien examiné) décidèrent que la faute n'étoit point de mon côté , mais du sien ; qu'elle étoit & qu'elle seroit toute sa vie stérile & de toute stérilité , attendu qu'elle étoit *bréhaigne* ; c'est le nom qu'ils donnèrent au vice de sa complexion.

D'après ce bel arrêt , Jacqueline fit afficher , dans Polengni & par-tout aux environs , qu'étant privée de l'espoir de me donner des enfans , elle étoit disposée à en adopter un , mâle ou femelle , dans quelque famille pauvre , mais honnête ; qu'elle se chargeroit de l'entretien , de la nourriture & de l'éducation de cet enfant ; qu'en un mot , nous l'éleverions comme notre fils ou comme notre fille , & qu'après notre mort nous lui laisserions tous nos biens.

Ces offres brillantes ne tentèrent personne , parce que Jacqueline étoit connue pour une femme si colère , si méchante & si diabolique , qu'il ne se trouva pas dans toute la Contrée de Naples un seul Bourgeois , si pauvre qu'il fût , qui n'eût mieux aimé jeter son enfant dans le premier

puits, que de le confier à une mère de cette humeur.

Ces difficultés ne firent qu'irriter l'envie qu'avoit Jacqueline d'élever un enfant. Comme je n'avois pas encore vendu mon brigantin, elle me proposa de parcourir avec moi les Isles voisines, dans l'espérance d'y trouver ce que nous cherchions. Pour me faire agréer cette idée, Jacqueline vint me trouver, sur le soir, au fond de mon jardin, où je rêvois, sombre, pensif, solitaire; & précisément dans l'instant où je m'adressois à moi-même ces paroles pleines d'un dépit concentré : — Hugolin, pauvre Hugolin, il faut qu'une planète bien maligne ait présidé à ta naissance, de t'avoir fait échapper à la peste de Quimey & à tous les périls de la vie d'un Corsaire, pour lier inséparablement ton sort à celui d'une Harpie révoltante, dont les moindres défauts sont d'être pelée, borgne, brèche-dent, bréhaigne & boiteuse —!

Ma femme n'entendit rien de cette complainte que je m'adressois personnellement, ou feignit de n'en avoir rien entendu. Elle m'aborda avec un air, sinon plus gracieux, du moins quelque

peu moins féroce que de coutume , & me fit part de son envie. Je n'avois garde de la refuser ; car , dès les premières paroles qu'elle me porta à ce sujet , je formai intérieurement le projet de faire servir ce voyage à me délivrer d'elle , en la laissant sur quelque côte étrangère , & en reprenant mon premier métier de Corsaire , pour lequel les faveurs de l'hymen n'avoient nullement diminué mon inclination. Je lui dis donc que j'étois disposé à lui complaire , & qu'elle pouvoit se préparer au départ. Cependant je rassemblai sans peine autour de moi mes premiers Compagnons d'aventures , & au défaut de ceux qui ne purent rejoindre , un bon nombre de jeunes Napolitains , moins scrupuleux encore que les premiers ; c'étoit ce qu'il me falloit.

J'avois prévu que la mer incommoderoit Jacqueline ; aussi , sur les premières plaintes qu'elle fit , je pris Port à Livourne , où je la logeai dans une bonne Hôtellerie avec sa Servante ; je la mis moi-même dans un lit que je fis chaudement bassiner , & recommandai à la Servante de ne la point quitter de

vue qu'elle ne fût endormie, & qu'elle ne commençât à transpirer. Tout en faisant jouer cette comédie par un Agent qui ne se doutoit pas de son rôle, je rejoignis, à la hâte, mon brigantin, où mes gens n'attendoient, & regagnai la haute mer, malgré les vents mutinés; car j'eusse préféré d'être abîmé dans ses gouffres, à revoir Jacqueline. Vous me demanderez peut-être ce qu'elle dit, quand, à son réveil, elle s'aperçut de ma fuite; mais comment voulez-vous que je vous instruisse de ce que je n'ai ni vu ni entendu, & de ce que je m'efforçois, par l'éloignement, de ne voir ni n'entendre? Nous fûmes assaillis d'un gros tems, qui sembloit avoir conjuré la perte de notre bâtiment, & qui en avoit ébranlé toutes les parties: mais je tins ferme, considérant que j'étois débarassé de Jacqueline; &, montant sur le tillac, tandis que les orages me sifflaient aux oreilles, je leur chantois insolemment le vieux couplet suivant:

J'aimerois mieux être à la rame,
Qu'avec une méchante femme,
Qui se fâche le jour, & fait rage la nuit;
La tempête est un calme auprès d'un pareil bruit.

A la fin , la mer devint plus pratique ; nous fûmes dispensés de la tenir seuls bien long - tems , & nous vîmes paroître six bâtimens , qui n'avoient point de rapport ensemble , & qui étoient à une grande distance les uns des autres : c'étoient des vaisseaux Marchands. Nous les attaquâmes successivement ; nous les pillâmes ; & après chacune de ces expéditions , nous eûmes la scélératesse de couler à fond chaque navire , pour éviter les mauvaises suites de procédés aussi étranges. Mais notre entreprise échoua à l'égard du sixième , qui nous échappa vers l'entrée de la nuit. On avoit eu l'imprudence de crier mon nom au Capitaine , pour lui inspirer plus de terreur. Cette bravade produisit un effet tout opposé ; car , échappé de notre poursuite , & témoin de notre cruauté envers les autres vaisseaux , il en porta ses plaintes à toutes les Puissances maritimes de la Chrétienté , qui prirent contre nous , & nommément contre moi , des mesures sérieuses. Dans tous les Havres où nous abordions , nous trouvions des poteaux ornés d'un manifeste , où mon nom se présentoit en gros caractères rouges , &

où il étoit question d'une récompense énorme pour quiconque apporteroit ma tête , & d'une récompense double encore pour quiconque me livreroit en vie. Cela me fit faire de profondes réflexions sur le sort qui m'attendoit , si je ne m'interrompois dans le cours de mes conquêtes ; mais , pour ne point mécontenter mon Equipage , je déclarai à ces braves gens que je voulois encore hasarder une expédition en Chypre. Cette généreuse proposition fut accueillie avec les plus grandes démonstrations de joie. Seulement tout l'Equipage se ligua contre moi , pour m'interdire de faire une descente en personne ; mais chacun fit serment d'exécuter , au péril de sa vie , les ordres que je donneroie.

Comme notre dessein n'étoit que de faire un dernier coup de main , pour terminer glorieusement nos expéditions , je me contentai d'ordonner à mes gens d'aborder , de nuit , à Famagouste , qui est l'ancienne Salamine , située sur la côte orientale de l'Isle de Chypre , & d'y piller la maison la plus apparente du lieu. Quarante des plus déterminés se chargèrent de cet exploit , & s'en acquit-

tèrent

tèrent avec autant de promptitude que d'adresse & de résolution. Vers la pointe du jour, nous les vîmes revenir au brigantin, chargés de sacs d'or & d'argent, de vases précieux, d'étoffes & de bijoux de prix, & d'une petite fille, qui étoit elle-même un vrai bijou. Elle étoit belle comme un astre, & ne paroissoit pas avoir plus de trois ans. Un âge aussi tendre la rendoit inaccessible à la sensation du malheur qu'elle venoit d'éprouver; & loin de gémir sur son sort, elle nous faisoit fête, & nous caressoit tous. Je mis cette aimable enfant (1) dans une petite chambre qui étoit à la poupe de mon brigantin; & quand le soleil fut tout-à-fait levé, étant allé voir ce qu'elle faisoit, je la trouvai endormie, mais plus belle les yeux fermés, que les plus

(1) C'est ici une des Héroïnes du Roman de Berenger; c'est la belle Yolande, sœur de Roland & de Scipion, élevée par le Corsaire Hugolin, sous le nom d'Odoarde, & qui, par la suite, après un long enchaînement d'aventures extraordinaires, épousa Indathyrse, Roi de Scythie.

beaux enfans quand ils les tiennent ouverts. Enfin , elle s'éveilla , & sourit naïvement en me voyant en extase auprès d'elle. Je lui donnai , pour son déjeûner , quelques petites friandises ; & , pour son amusement , un petit sapajou , fort doux & fort privé , qui , par ses espiègleries , l'amusa au-delà de toute expression.

Cependant notre brigantin avoit promptement gagné le large , & le Pilote vint me demander quelle route il devoit tenir. *A Polengni* , lui dis - je , en regardant cette charmante enfant ; car , de cet instant , je fus résolu d'en faire ma fille ; & je ne doutai point qu'un tel présent ne me réconciliât avec Jacqueline. J'excuse votre étonnement , belle Théodore , & je vous vois émerveillée d'entendre Hugolin parler de se rapprocher de sa femme : mais les poteaux proscriptionnaires m'avoient tellement frappé l'imagination , que de deux extrémités , je jugeai celle-ci la moindre ; & j'aimai encore mieux m'exposer à tout le ressentiment de ma chère Moitié , qu'à l'indulgence même de la Justice.

Mon retour surprit ma femme plus encore que n'avoit fait ma fuite. Elle

se leva de son siège , probablement pour me dévisager. Mais aussi-tôt je mis entr'elle & moi , & fis paroître , en coup de Théâtre , mon aimable capture , à qui j'avois recommandé d'embrasser Jacqueline , & de lui dire : *Bonjour , Maman*. Ces deux paroles , & la vue d'une si belle enfant , appaisèrent tout-à-coup la rage de cette Mégère ; toute sa fureur , dis-je , se passa en baisers & en caresses qu'elle prodigua , non à moi , mais à cette innocente & ravissante créature , à laquelle elle donna le nom d'Odoarde , se rappelant , disoit-elle , que la sœur d'un neveu de la tante de son grand-oncle avoit porté ce même nom. Nous n'eûmes , sur ce objet , aucune contestation ; & le nom d'Odoarde , quoiqu'il ait quelque chose de mal-sonnant , fut donné à notre belle Elève.

Il y avoit plus de quinze jours que , graces à cette divine enfant , je vivois en repos dans mon ménage , ce qui jettoit tout le quartier dans une surprise inexprimable , lorsque Girode , Servante de ma femme , & pire encore que sa Maîtresse , s'avisa de lui mettre dans l'es-

prit qu'Odoarde étoit ma fille , & le fruit
secrèt de mes amours avec une jeune
Beauté du nombre de celles que j'avois
courtisées , disoit - elle , avant & peut-
être même depuis mon mariage. Cette
idée infernale fit tout le ravage qu'elle
pouvoit faire dans une méchante tête.
Toute la tendresse de Jacqueline pour
Odoarde se changea en une cruelle aver-
sion ; & la pauvre ne passoit pas un
quart d'heure sans être inhumainement
battue. J'aggraviai le mal , en voulant y
mettre ordre , & ne fis que confirmer
cette Furie dans ses absurdes soupçons.

Voyant donc tous les jours empirer la
condition d'Odoarde , je pris un parti
extrême pour la soustraire à ce martyre
journalier. Un beau matin que Jacque-
line étoit sortie avec Girode , je pris
Odoarde par le main , comme si j'eusse
voulu la mener promener , & je la con-
duisis à deux riches Marchands Russes ,
qui s'embarquoient pour retourner en
leur Pays. C'est peut-être l'unique fois
de ma vie qu'on m'ait vu pleurer. Ces
Marchands furent touchés de mon afflic-
tion & de la rare beauté d'Odoarde. Ils

me promirent, avec serment, d'en avoir tout le soin possible, & de l'élever comme leur propre fille.

Le vacarme que fit Jacqueline, à son retour, fut tel que j'avois lieu de m'y attendre. Je fis semblant de vouloir l'apaiser; je feignis d'avoir envoyé Odoarde à Otrante, & j'offris de l'y conduire elle-même, si elle étoit curieuse de l'en ramener. — C'est donc à Otrante que sont vos inclinations, s'écria cette furibonde? Oui, oui, j'y veux aller, pour voir tout d'un tems la fille & la mère. — Il ne tiendra, lui dis-je, qu'à vous d'avoir cette satisfaction. Je vais louer un chariot à trois places pour faire ce voyage; vous pourrez mener Girode avec nous —.

La partie est acceptée; je fors pour louer un char; &, chemin faisant, je recommande à mes Compagnons de m'amener secrètement mon brigantin à Otrante : les deux plus affidés d'entr'eux eurent la commission d'entrer, chez moi aussi-tôt que je serois en route, & de charger sur le vaisseau tout l'argent comptant, & tous les effets précieux que je pouvois avoir. Je leur fis part du projet que j'avois de me délivrer de ma femme.

à Otrante, & de courir avec eux de nouveaux hasards, ayant appris que les placards, qui proscrivoient ma tête, ne subsistoient plus. Ils louèrent ma résolution, & promirent de seconder mon dessein. Je leur donnai rendez-vous au Port d'Otrante, vers le milieu de la nuit, en recommandant à six des plus vigoureux de se tenir à un quart de lieue de la Ville, aux environs de *la Voûte du Diable*. On nomme ainsi dans cette Contrée-là une chambre ou excavation naturelle qui se trouve dans une carrière de marbre. On y a pratiqué une ouverture de deux pieds quarrés par le haut, pour y introduire le jour, ou pour laisser passage à la fumée quand on y fait du feu. Cette cheminée, ou, si vous voulez, cette fenêtre de la voûte, en est en même tems la porte; car il n'y a point d'autre entrée ni d'autre issue: & l'on n'y peut descendre qu'avec une échelle. Je prévins les six robustes Compagnons de toutes ces circonstances, & les instruisis du rôle qu'ils auroient à jouer.

Ces mesures étant prises, je m'acheminai, par terre, vers le lieu indiqué, conduisant moi-même mon chariot chargé

des deux plus méchantes femmes de l'Europe. A une certaine distance d'Otrante, je reconnus parfaitement la *Voûte-du-Diable* ; & je vis, avec un plaisir inexprimable, mes six Braves, qui faisoient sentinelle à l'entour. Je pris ce moment pour *verser*, en faisant passer ma voiture par-dessus une borne. Quoique Jacqueline & Girode fussent bien plus froissées que moi de cette chute, je fis beaucoup plus de bruit qu'elles, & mes cris leur persuadèrent que je m'étois brisé les reins. Elles proposèrent de me faire transporter à la Ville ; mais je protestai que j'aimois mieux mourir sur la place, que d'endurer un transport aussi douloureux. — Faites-moi, leur dis je, descendre dans cette voûte ; on passe fort bien, étant blessé, deux ou trois fois vingt-quatre heures, couché sur de la mousse & des bottes de foin : ces honnêtes gens-ci, ajoutai-je, en montrant mes six Compagnons, voudront bien nous en procurer, ainsi que toutes les autres choses nécessaires, en acceptant pour boire à notre santé —. Aussi-tôt je fus servi selon mon désir. Mes six Braves, que Jacqueline prenoit pour des

Otrantains , remplirent de foin & de mousse la voûte à deux pieds de hauteur ; puis m'y descendirent avec toutes les précautions possibles , & tinrent l'échelle aux deux méchantes Guenons , pour les y faire descendre après moi. Ensuite ils nous fournirent , avec le plus grand empressement , du meilleur vin de Naples , du pain exquis , une moitié d'agneau , des fromages & des fruits délicieux.

Je fis semblant de boire ; mais la vérité est que je fis boire mes deux belles Convives un peu plus amplement que moi. Elles s'endormirent comme le soleil se couchoit ; car nous avions eu la précaution de souper au jour , par le risque qu'il y avoit d'introduire des flambeaux dans notre asyle. Pour moi , je ne dormois que d'un œil , & j'avois l'autre incessamment ouvert ; & quand j'aurois voulu dormir , je crois que le bruit qu'elles faisoient en ronflant m'en auroit empêché. Vers minuit , remarquant que les ronflemens continuoient , je grimpai l'échelle à moitié vêtu , & j'eus soin , comme vous pouvez bien penser , de la tirer après moi. Je fus aidé , en cela , par les six Compagnons , que j'aidai , à mon

tour , à boucher l'orifice du réduit souterrain avec une pierre de grosseur suffisante , de proportions analogues , & qui sembloit avoir été taillée exprès pour former justement la clef de cette voûte.

La difficulté de cette expédition étoit de la faire sans aucun bruit , & c'est ce que nous exécutâmes avec le plus grand succès. Fier d'une opération aussi heureuse & aussi bien conduite , nous marchâmes droit à notre brigantin ; & nous n'y fûmes pas plutôt entrés , qu'on mit à la voile.

Nous prîmes port à Quimey , où , cette fois-ci , nous ne fûmes point assaillis de la peste ; mais nous y fûmes durement rançonnés par les Africains. Ils avoient à se plaindre d'un Corsaire Européen , qui , pendant la nuit , étoit venu piller & incendier un de leurs Bourgs : ils prétendirent , en vertu d'une décision de droit assez nouvelle , que tous les Corsaires devoient être solidaires les uns des autres ; & ils nous tinrent inhumainement en captivité jusqu'à l'arrivée de douze autres brigantins d'Europe , dont le rançonnement , joint au nôtre , leur fit

la somme énorme qu'ils exigeoient en indemnité.

Echappé de cette crise, je retombai dans plusieurs autres, qui me dégoûtèrent, pour quelque tems, de la profession de Pirate. Mes Compagnons me conseillèrent de mettre mon brigantin sous la protection de quelque Puissance en état de payer nos services, & de nous réclamer en cas d'accident. Je déférai à leur avis, & j'allai me présenter au célèbre Berenger, Comte de la Marck, qui avoit succédé au brave Renaud dans le commandement des troupes que Constance, Princesse d'Antioche, & Baudouin, Roi de Jérusalem, avoient envoyées devant Afcalon, pour former le siège de cette Ville, & s'efforcer d'enlever une Place de cette importance au Soudan d'Egypte. Le Comte Berenger me fit l'accueil le plus favorable, & me dit que je pouvois rendre aux Chrétiens un service signalé, en m'emparant de la Princesse Solyme, fille du Calife, qui s'étoit jettée dans la Ville assiégée, & qui, ne pouvant jouir de la liberté de campagne, s'aventuroit souvent en mer.

pour prendre le frais, sur une frégate d'assez foible défense. Je remplis, en partie, l'intention du Comte; & si, d'autre part, je m'en écartai quelque peu, ce fut, belle Théodore, entièrement votre faute; oui, votre faute, vous dis-je: car il est certain que si alors je vous eusse connue, je n'eusse point songé, comme je fis, à abuser de ma prise. Voici comme je conduisis cette expédition. Le Comte m'ayant fourni des fonds plus que suffisans, j'achetai trois petites frégates de Pêcheurs, dans lesquelles je distribuai mes gens, vêtus, c'est-à-dire, déguisés, conformément à leur rôle. Nous affectations de pêcher à la vue de Solyme, & de nous éloigner quand la frégate approchoit, comme si nous eussions eu peur d'un navire Ascalonite. La Princesse, qui s'amusoit à nous voir opérer, nous dépêcha une chaloupe, pour nous faire dire de ne rien craindre de sa part, & pour nous demander si nous pêcherions encore le lendemain à la même heure. Je fis réponse que ce n'eût point été notre intention avant d'avoir connu la sienne; mais que nous nous ferions un devoir de lui complaire. Solyme ne manqua pas

de revenir le lendemain , accompagnée , cette fois - ci , de la Princesse Arfacie , dont les ancêtres régnoient dans Antioche ayant les conquêtes des Chrétiens. Leur frégate s'approcha si près des trois nôtres , que nous n'eûmes pas de peine à l'envelopper. Les deux Princeses ne furent pas long-tems à comprendre quelle forte de pêche je m'étois proposée , & qu'elles - mêmes étoient dans la nasse. Nous fîmes main - basse sur tout ce qui résista , & les deux plus belles Princeses du monde devinrent mes captives. Si ma chère Théodore , je le répète , m'eût été connue avant cet événement , la passion durable qu'elle m'a inspirée m'auroit muni sans doute contre l'impression dangereuse que fit sur moi la vue des deux Princeses. J'appris que l'une des deux (Arfacie) étoit de mauvaise prise pour Berenger lui-même , puisqu'elle s'étoit rendue dans Ascalon avec des passe - ports de la Princesse Constance dont elle avoit été prisonnière , & qui l'avoit remise en liberté ; & quant à la Princesse Solyme , je savois que Berenger attendoit avec impatience que je la lui amenasse. Si donc je séjournois quelque tems dans ces pa-

rages, je me voyois dans la nécessité de les restituer l'une & l'autre au Général Chrétien ; & c'est à quoi je ne pouvois me résoudre. Soit que je regardasse Arfacie, soit que mes yeux se portassent sur Solyme, je disois en moi-même : Non, pour tous les trésors de l'Orient, je ne rendrai point celui-ci au Comte de la Marck.

Cependant il falloit prendre un parti, me déterminer à faire voile d'un côté ou d'un autre, & sur-tout m'éloigner en diligence de toute la côte de Syrie, où je compris bien qu'en persistant dans mon dessein, j'aurois également pour ennemis les Mahométans & les Chrétiens même. Dans cette perplexité, je me rappelai que quelques années auparavant, forcé de faire prendre terre à une assez belle personne que j'avois enlevée en Grèce, & dont la complexion délicate ne pouvoit absolument soutenir la mer, je relâchai à *Porto - Venere* sur la côte de Ligurie, & que le vieux Seigneur du Château qui commande ce Port, m'avoit fait beaucoup d'accueil, sans doute par reconnoissance pour l'attention que

j'avois eue de lui amener une aussi aimable compagnie. Je jugeai qu'il me recevroit encore plus favorablement cette fois-ci, puisqu'au lieu d'une Dame, j'étois en état de lui en amener deux. Cependant, tout bien réfléchi, je résolus de ne lui en présenter qu'une, & de dérober l'autre à sa connoissance, autant qu'il me feroit possible. Ce plan étant bien arrêté dans ma tête, je commandai à mes gens de faire voile vers Porto, & d'y remorquer la frégate Ascalonite; ce qu'ils firent avec un incroyable empressement, plusieurs d'entr'eux se souvenant d'avoir été très-bien traités sur cette côte. Notre navigation fut des plus heureuses, & nous abordâmes à *Porto-Venere* vers la chute du jour, comme je l'avois expressément ordonné.

Durant cette retraite, j'étois peu d'accord avec moi-même sur le choix que j'avois à faire. Devois-je céder Solyme au Seigneur de Porto, pour posséder plus tranquillement Arfacie, ou devois-je me priver d'Arfacie pour posséder Solyme? L'un & l'autre sacrifice me paroissoit impossible; & toutefois l'un des

deux étoit entièrement nécessaire , parce qu'il me procuroit un asyle à Porto : j'entrevois d'ailleurs l'extrême difficulté de faire aucun progrès dans l'esprit d'une des deux Captives , tant qu'elles seroient ensemble ; car l'esprit de vanité fait souvent qu'une belle se tient en garde contre sa propre foiblesse , pour n'avoir point à rougir aux yeux de sa Compagne. Enfin je me déterminai , sans trop savoir la raison du parti que je prenois , à garder pour mon lot la Princesse Solyme ; & je la fis passer seule du brigantin dans la frégate , sous prétexte de lui demander le nom & les qualités de quatre Egyptiens de marque qui s'y trouvoient encore , étant possible , disois-je , que le Seigneur de Porto voulût savoir de moi ce qui les concernoit. La fille du Calife n'eut pas plutôt passé à mon bord , que je sautai dans le brigantin sur lequel je pris terre à Porto avec Arsacie , à qui je persuadai que sa chère sœur (c'est ainsi qu'elle appelloit Solyme) nous suivoit dans la frégate. Je demandai à l'Officier du Port l'agrément de parler au Seigneur du lieu , que j'imaginois être encore le même. Mais au lieu d'un Vieillard dé-

crépit , je trouvai un jeune Seigneur d'une prestance héroïque , dont le seul regard m'interdit & m'intimida. Comme il vit que son aspect m'en avoit imposé , il me prévint de quelques paroles pour me rendre le courage. — Je juge , à votre étonnement , me dit-il , que c'est à mon vieux parent Roger , ancien Seigneur de ce lieu , que vous comptiez être présenté : la mort nous en a privés ; mais je suis son héritier ; ce que vous pouviez vous promettre de lui , vous devez l'attendre de moi : Scipion tiendra tout ce qu'a promis Roger. Quel est votre nom ? — Hugolin , répondis - je. — Eh ! quoi ? feriez-vous celui qui présenta au Comte Roger une Dame de la Cour de Trébifonde , que vous aviez prise en mer , & que j'ai nouvellement renvoyée dans sa Patrie ? — Ce même Hugolin , Seigneur , avoit promis à votre illustre parent d'amener à cette belle Prisonnière une Compagne digne de faire société avec elle ; il tient parole , & la prise qu'il a remise pour vous au Commandant du Port , vaut pour le moins , à tous égards , la première —.

Ici Scipion fit signe à ses Ecuyers de

lui amener la personne dont je lui parlois ; puis , continuant de m'adresser la parole : — Hugolin , me dit - il d'un ton sévère & menaçant , sachez , pour ne l'oublier jamais , que mes goûts & ceux du Comte Roger ne sont point les mêmes. Son plaisir dominant étoit de tenir auprès de lui de belles Captives ; moi , je n'en trouve qu'à les mettre en liberté. En faveur de celle que vous m'amenez aujourd'hui , & que je ne garde que pour l'ôter de vos mains profanes , & pour la rendre à ceux qui la regrettent , je vous accorde à vous & à tous les vôtres un mois d'asyle & de sauvegarde dans Porto ; mais souvenez - vous bien que si mes frégates , à l'avenir , vous rencontrent dans ces parages avec de pareilles prises , la récompense qui vous attend fera le dernier supplice. Allez —.

Je me retirai en silence , tout confus & tout étonné de voir un Guerrier jeune , affable , & fait pour l'amour , se montrer aussi austère sur l'article de la beauté. Chemin faisant , je réfléchis à ses dernières paroles , & je jugeai que c'étoit fait de moi si je restois dans Porto , & que Scipion vînt à découvrir que j'avois retenu

Solyme à bord. Je n'hésitai donc pas sur le parti que j'avois à prendre. Je me rembarquai , & fis mettre aussi - tôt à la voile pour Villefranche. Mon brigantin étoit meilleur voilier que ma frégate ; & celle - ci ralentit forcément la course commune : ce qui donna le tems à Scipion de me rejoindre avec six fortes frégates qu'il avoit dans son Port.

Arfacie (je l'ai su depuis) avoit été amenée en sa présence , comme j'avois déjà rejoint mes deux bâtimens. A peine avoit-elle paru devant lui , qu'elle s'étoit jettée à ses genoux , en faisant de grands cris , & en le conjurant de ne la point séparer de sa sœur. Scipion lui ayant demandé le nom de cette sœur , avoit appris d'elle que c'étoit la Princesse Solyme , fille du Soudan d'Egypte , à laquelle elle avoit juré une amitié de sœur. Elle avoit ajouté que , pour ce qui la regardoit personnellement , elle avoit droit , par sa naissance , à prétendre au Trône d'Antioche , dont les Chrétiens avoient dépossédé son aïeul , & qu'elle étoit la sœur d'Almanzor , Comte d'Ephrate , & Amiral de la flotte Egyptienne ; qu'elle avoit été enlevée avec Solyme devant

Afcalon, en allant prendre le plaisir de la pêche, par un insigne Corfaire nommé Hugolin.

— Ah ! le traître, s'écria Scipion ! qu'on l'amène à l'instant devant moi —. Voilà aussi-tôt tout Porto sur pied pour me chercher par-tout où je pourrois être ; mais on a beau épuiser les informations & les recherches, plus d'Hugolin dans Porto : il étoit déjà en haute mer.

Les cris, les larmes, le désespoir d'Arfacie redoublèrent à cette désastreuse nouvelle. Scipion en fut si sensiblement touché, qu'il eût volontiers donné, pour me tenir, la moitié de son Domaine. — Mes frégates sont-elles prêtes, dit-il, emporté par sa fureur & par l'intérêt que lui inspiroit Arfacie ? — Six le sont, répondit un des Capitaines. — Eh bien, partons, reprit Scipion ; belle Arfacie, vous serez vengée —. En partant, il recommanda à l'Officier Major de Porto, non-seulement de garantir, en son absence, Arfacie de toute insulte, mais encore de la traiter en Princesse souveraine.

Epargnez-moi le soin de vous détailler l'avantage que Scipion remporta sur moi

dans cette rencontre. Il avoit deux fois plus de forces que moi ; & quand nous eussions combattu à forces égales , Hugolin ne rougiroit nullement d'avoir été vaincu par ce célèbre Général , qui , sous le nom de Briomare , combattant à la tête des troupes Scythiques , a rempli l'Empire Grec de la terreur de ses armes.

Vous savez le reste de l'aventure , belle Théodore ; Scipion lui-même ne vous aura pas , sans doute , laissé ignorer comment , après m'avoir enlevé Solyme , les vents & la tempête , l'écartant des parages de Porto , le jettèrent , avec cette Princesse sur les côtes de Candie ; & vous n'êtes pas à apprendre que vers le même tems , Noradin , Prince d'Alep , & Almanzor , frère d'Arfacie , courant ensemble les mers pour me chercher & me forcer à leur rendre ce qu'ils avoient de plus cher , me rencontrèrent enfin le long des côtes de la Morée ; qu'ils me livrèrent un furieux combat dont ils sortirent vainqueurs , & où je perdis mon brigantin , tout mon or & la liberté. Mais puisque toutes ces pertes m'ont procuré le bonheur de voir , de reconnoître & d'adorer Théodore , je dois encore

rendre grâces à la fortune , par qui j'ai été si doucement maltraité. Oui , le jour où Solyme , Noradin & Almanzor abordèrent avec moi à Porto pour y consoler & enlever de cette plage leur chère Arfacie ; le jour où ces quatre personnes m'accablèrent en votre présence des plus amers reproches , & où vous-même , si j'ai bonne mémoire , vous vous mîtes aussi de la partie , eh bien ! chère Théodore , ce jour fut pour moi le plus heureux de tous ceux dont il me souvienne , puisque ce fut en cette époque que s'offrit à mes yeux l'unique Beauté qui ait exercé sur mon cœur un véritable empire.





*Continuation de l'Histoire d'Hugolin , ra-
contée jusqu'ici par lui-même ; ou
conversion & pénitence d'Hugolin , dont
un Grand d'Antioche fait le récit à la
Princesse Constance , pour son amuse-
ment.*

LE Corfaire Hugolin , vous ne l'igno-
rez pas , grande Princesse , s'est rendu
mille fois digne de mort. C'est le châ-
timent qu'il a mérité de la part d'Arfacie ,
de Solyme , de Scipion & du Comte de
Berenger. Cependant , par une bonne
fortune inconcevable , après avoir suc-
cessivement tombé au pouvoir de ces
quatre personnes mortellement offensées ,
il a trouvé le secret de les fléchir tour-
à-tour , & même d'employer les unes à
lui procurer la clémence des autres. Son
destin a même sensiblement changé de
face pendant quelque tems. La belle Yo-
lante , nouvellement Reine de Scythie ,
& qu'il avoit élevée sous le nom d'O-

doarde, l'a fait remettre en liberté, & l'a comblé de plus de biens qu'il n'en eût acquis, en un siècle, par ses brigandages. Mais Hugolin (le croirez-vous, Princesse?) étoit amoureux de Théodore, qui se moquoit de lui sans qu'il s'en doutât, & qui n'écoutoit sa passion que pour s'en faire un amusement. Ce jeu a fini tragiquement pour Hugolin. En apprenant, tout-à-coup, le mariage de Théodore avec Mirmiran, Prince d'Okiha, & frère de Noradin, son cerveau s'est troublé, ou du moins a reçu une violente secousse. Dans cette circonstance, le bon Hermite Onuphre s'est emparé de ce vieux pécheur, a entrepris sa conversion, & l'a tellement avancée, qu'Hugolin étoit prêt à se faire Hermite lui-même, pensant ne pouvoir obtenir qu'à ce prix le pardon de ses crimes. L'instant choisi pour la cérémonie édifiante approchoit, & le Corsaire avoit déjà vu tomber sous les ciseaux d'Onuphre la moitié de ses cheveux, quand tout-à-coup on entend de grands cris s'élever dans l'Eglise. Une femme furibonde, & qu'on auroit pu prendre pour une Pos-

féderée, perce la foule, saisit avec violence les ciseaux, & s'écrie : — Le voilà, le traître ; c'est lui, c'est mon mari —. Hugolin éperdu regarde sa femme, la reconnoît, reste interdit de surprise & de douleur. Pour Jacqueline (c'est le nom de cette femme), elle est bien éloignée de se taire comme Hugolin. On apprend d'elle (autant que son emportement peut lui permettre de s'expliquer avec ordre) qu'au territoire d'Otrante, son mari, par une invention vraiment infernale, l'a enfermée & scellée dans un souterrain appelé la *Voûte-du-Diable* ; que par l'événement le plus imprévu, un jeune Otrantin, esprit mélancolique, ayant perdu une Maîtresse qu'il adoroit, avoit conçu le projet de s'enfermer vivant dans cette espèce de tombeau, & de s'y laisser mourir de faim ; que trouvant l'orifice de ce caveau exactement bouché, il avoit fait enlever par ses Esclaves la pierre qui servoit de clef à la voûte. Jacqueline ajoutoit que cette ouverture s'étoit faite si à propos pour elle, que, quelques heures plus tard, on l'eût trouvée morte de besoin ; & qu'elle avoit
ensuite

ensuite couru bien des pays, bien des mers, pour retrouver ce traître époux.

Ici l'excès de la fureur suspendit pour quelque tems chez Jacqueline l'usage de la voix. Le bon Onuphre profita de ce moment de silence pour prendre la parole, & pour dire au Corsaire : — Mon fils ! vous vouliez faire pénitence ; profitez de l'occasion ; reprenez votre femme : c'est le cilice qui vous étoit destiné—.

— Hélas ! mon père , dit tristement Hugolin , je consentirois à cette dure pénitence ; & ce n'est pas la première fois que j'ai repris Jacqueline après l'avoir quittée. Mais un autre obstacle me fait frémir , & triomphe de toute ma résolution. Cet obstacle est une certaine Girode , que ma femme s'obstine à garder auprès d'elle , & en comparaison de qui Jacqueline n'est qu'un agneau. — Que parles-tu de Girode , interrompt aussitôt Jacqueline ? les flots l'ont engloutie ; elle a péri dans les gouffres de la Propontide. — Le Ciel soit loué , reprend Hugolin avec un soupir de satisfaction ! s'il est ainsi , ma chère Jacqueline, fai-

sons un nouveau bail, qui ne finisse qu'avec nos jours —.

Cette soumission d'Hugolin désarme sa farouche Moitié. Elle lui tend la main, & lui accorde une grace qu'il accepte en enrageant.



HISTOIRE (1)*DE THÉODORE,*

Comprenant celle de Nitandre, Roi de Scythie ; d'Amirante sa femme ; de Semiramne sa Maîtresse ; d'Indathyrse, Prince de Scythie ; & d'Amalthée, sœur d'Indathyrse : second Episode préparatoire du Roman de Berenger.

LA belle Théodore, destinée par la fortune à épouser un des plus illustres

(1) Le seul Episode d'Hugolin est du ton comique ; c'est une sorte de disparate dans le Roman de Berenger , où tous les autres Personnages conservent plus ou moins de dignité ; & c'est pourquoi , principalement , nous avons pris le parti d'isoler , comme on a vu , ce singulier Episode , & d'en faire un hors - d'œuvre , une sorte d'introduction préparatoire & hétérogène au reste du Roman.

Princes de Syrie , étoit née bien loin de-là , dans la Scythie Européenne. Ses aïeux avoient , de tems immémorial , occupé les premières charges à la Cour de Sarrenton ; mais son père étoit tombé dans la disgrâce , pour s'être opposé , par un zèle peu connu dans les Cours , aux foibleſſes de son Maître , le Roi Nitandre , qui vouloit épouſer Semiramne , Beauté miraculeuſe , mais d'une extraction peu relevée , & d'un caractère hypocrite & artificieux. Semiramne , une fois devenue Reine , s'attacha à perſécuter & à perdre tous ceux qui s'étoient oppoſés à ſon élévation. Le père de Théodore fut du nombre des victimes de cette femme politique & vindicative. Aſſez courageux pour s'attirer ſon reſſentiment , il ne le fut point aſſez pour en ſupporter les ſuites. Il mourut de déplaiſir de voir ſa famille déchue des grandeurs , & réduite à une triſte médiocrité. Il n'en recommanda pas moins , en mourant , à ſes deux fils Victorin & Clitovir & à ſa fille Théodore , de ſuivre ſon exemple , & de préférer généreuſement la probité aux richèſſes , & l'honnêteté aux honneurs. Ces principes ſe gravèrent

profondément dans le cœur de ses enfans, sur-tout dans celui de Théodore ; ce qui , d'abord , aggrava pour un tems son malheur , mais finit par l'élever au rang suprême.

Avant d'entrer dans le détail des revers qu'éprouva personnellement Théodore , & de l'heureuse révolution que la fortune amena ensuite en sa faveur , il convient d'instruire le Lecteur des événemens qui donnèrent lieu aux orages auxquels toute cette vertueuse famille fut exposée.

L'Empire de Perse est terminé au nord par le Pays d'Astracan , vaste contrée qui s'étend le long de la mer de Baccut , & comprend ces belles & fertiles Provinces bornées par le Luninkh & le Volga. Ce riche Pays , appelé par les Romains la Scythie d'Europe , a servi long - tems de barrière entre leur Empire & la Perse. Le Roi Nitandre y donnoit ses loix ; & les Scythes se félicitèrent de la sagesse de son long règne jusqu'au moment où sa femme , la Reine Amirante , fille du Roi des Tartares , fit venir auprès d'elle une jeune Beauté nommée Semiramne , que le Monarque Tartare lui recommanda comme une orpheline à laquelle il s'in-

téressoit, en considération des services de ses pères.

Semiramne n'eut pas plutôt paru à la Cour de Sarrenton, Capitale de Scythie, que Nitandre ne fut plus occupé que d'elle. Soit qu'elle craignît de déplaire à la Reine, soit qu'elle voulût irriter encore la passion du Roi, elle feignit de ne point comprendre le vraisens des protestations que ce Vieillard lui faisoit, & affecta de les interpréter comme les épanchemens flatteurs de l'affection dont il daignoit l'honorer. Lorsque tous les matins elle venoit saluer le Roi en présence de la Reine, Nitandre ne manquoit jamais de l'embrasser; la rusée Orpheline ne témoignoit aucun embarras de ces caresses: elle y répondoit même par d'autres; & s'emparant de ses mains royales, leur prodiguoit mille baisers. Elle jettoit ainsi de l'huile dans un feu qui bientôt devoit tout incendier, mais que le voile spécieux de la reconnoissance, d'une part, & de la bienfaisance, de l'autre, couvroit encore à tous les regards. Il ne se passoit guères de jour où Nitandre n'envoyât à Semiramne quelques présens. C'étoit ordinai-

rement Clitonax , père de Théodore , qu'il chargeoit de les porter de sa part. Un jour le Roi accompagna son présent d'une lettre toute passionnée , à laquelle l'adroite Orpheline fit semblant de ne rien entendre ; & elle poussa la dissimulation jusqu'à présenter ce papier à lire à Clitonax , en le priant de lui en expliquer le sens : mais il s'en défendit , & n'eut pas plutôt jetté les yeux sur les premières lignes , qu'il remit la lettre à Semiramne , en protestant que son respect pour le Monarque ne lui permettoit pas d'en dire davantage. — En ce cas , dit-elle , retournez vers le Roi , & dites-lui que j'ai reçu son présent & sa lettre ; que je garde l'un parce qu'il me plaît fort , mais que je lui renvoie l'autre , parce qu'elle est pour moi une énigme —.

Clitonax s'acquitta de la commission ; & se trouvant seul avec le Roi , son zèle profita de cette occasion pour lui représenter toutes les suites d'une imprudente passion. — Que diroient ses Peuples , que diroit le Roi de Tartarie , & quel coup sans remède le bruit de cette intrigue porteroit dans le cœur de la Reine ,

elle qui avoit joui jusqu'alors de toute sa tendresse , elle en qui la personne du jeune Prince Indathyrse avoit donné un héritier présomptif à sa Couronne ?

— Mes Sujets , interrompit vivement le Monarque en courroux , doivent adorer en silence mes moindres volontés ; le Roi des Tartares n'a aucun compte à demander à celui de Scythie ; & la Reine , en me donnant un fils héritier présomptif de mon Empire , m'a acquitté envers mes Peuples. Amirante , depuis quelques mois , est devenue infirme ; & quand elle ne le feroit pas , quelle loi sur la terre astreint les Rois à se priver de plaisirs ? Votre zèle vous a emporté trop loin , Clitonax ; qu'une autre fois le respect y serve de frein —.

Nitandre éleva la voix si haut en tantant ainsi Clitonax , que tout le mystère de son intrigue avec la jeune Tartare fut par-là révélé , & que la Reine fut instruite de l'inconstance du Roi. Elle ne fit aucun éclat ; elle renferma ses chagrins dans son cœur , & cet effort changea en crise la maladie de langueur qui la consumoit. Elle mourut universellement

regrettée , excepté peut - être des deux personnes qui lui devoient le plus de regrets.

A peine les obsèques de la Reine furent-elles achevées , que le Roi ne garda plus de mesures , & parla à Semiramne de mariage. Celle-ci se battit en retraite jusqu'à l'expiration du deuil. Alors même elle témoigna bien du scrupule de remplacer sa chère Protectrice ; mais enfin le Roi étant devenu d'une mélancolie sombre , qui sembloit menacer ses jours , & ayant déclaré que les délais qu'on apportoit à ses contentemens en étoient cause , elle se rendit , non , disoit-elle , par aucune vue d'intérêt ni d'ambition , mais pour n'avoir point à se reprocher la mort de son auguste Bienfaiteur.

Les Etats de Scythie , voyant le Roi prêt à se remarier , lui représentèrent (à l'instigation , comme l'on croit , du Prince-Indathyrse) que les enfans qui pourroient naître du second lit feroient dans le cas de disputer la Couronne à celui du premier ; ce qui jetteroit quelque jour la Patrie dans une guerre civile. Par malheur pour Clitonax , qui depuis la fâcheuse réponse qu'il avoit

reçue de Nitandre , avoit quitté la Cour , & s'étoit retiré à la Campagne , la mère de Théodore vint à mourir , & cet accident imprévu força le père de revenir à Sarrenton. Les envieux de Clitonax en donnèrent aussi - tôt avis à Semiramne , qui ne tarda pas à en faire part au Roi , & à lui persuader que Clitonax étoit l'ame secrète des représentations importunes que les diverses Provinces portoient en ce moment au pied du Trône. On croit tout de ce qu'on aime. La trop séduisante Orpheline fut écoutée ; & l'éloignement , jusqu'ici volontaire , d'un Sujet fidèle , fut changé en un perpétuel exil. Sa disgrâce entraîna , & celle de toute sa famille , & celle de tout le parti de l'opposition. Semiramne fut élevée au Trône , où sa première opération fut d'enrichir ses créatures , en dépouillant ses victimes de tout ce que celles - ci tenoient des bienfaits de la Cour. Elle frappa un coup bien plus hardi. Ayant mis au monde une Princesse , qui fut nommée Amalthée , elle obtint du trop facile Vieillard l'éloignement d'Indathyrse lui - même , sous prétexte d'envoyer ce jeune Prince visiter les frontières ; & en

même tems elle sollicitoit secrètement les Perses d'attaquer ce jeune Prince ; dans l'espérance qu'il périroit en cette rencontre , ou qu'il y feroit fait prisonnier. Elle osa même lui chercher des assassins jusques parmi les Scythes ; mais toutes ces perfides manœuvres échouèrent : car les Perses eux-mêmes avertirent Indathyrse de se tenir sur ses gardes ; & il ne se trouva , dans toute l'étendue de la Scythie , aucun malfacteur , quelque scélérat qu'il fût , à qui la proposition de Semiramne ne fût horreur. Voyant donc , de ce côté , ses desseins éventés , ses complots avortés , ses mesures déroutées , ses tentatives perdues , elle jugea bien que c'étoit fait d'elle , si , pour tenir tête à Indathyrse , aigri par les persécutions & par quatorze ans d'exil , elle ne se mettoit en état de conserver l'autorité exclusive & l'entière puissance même après la mort de Nintandre , laquelle , vu son grand âge , ne pouvoit pas tarder long - tems. Brûlant de mettre à exécution un projet aussi hardi , elle profita de quelques séditions qui s'étoient élevées en diverses Villes à l'occasion du logement des gens de guerre ;

émeutes dont on ne connoissoit point le Chef, & dont elle accusoit hautement le Prince Indathyrse. Comme le Roi refusoit de soupçonner son fils d'un tel crime sur des imputations qui n'étoient appuyées d'aucunes preuves, elle lui représenta qu'il étoit toutefois extrêmement essentiel pour lui de savoir à quoi s'en tenir; & elle ajouta qu'il en avoit un infailible moyen, qui étoit de feindre, pendant quelques semaines, une maladie sérieuse; & de faire répandre le bruit que sa vie étoit désespérée; étant bien probable que le Chef quelconque des féditieux se montreroit alors avec audace pour appuyer les mécontents, & qu'ainsi on connoîtroit le Chef de la rebellion.

Nitandre suit le conseil de cette perfide, se met au lit après qu'elle eut mis les Médecins dans la confidence, contrefait le malade, mande les Grands de l'Etat, & leur fait prêter serment que, jusqu'à sa parfaite guérison, ils obéiront aveuglément à la Reine Semiramne, comme à la personne entre les mains de laquelle il a remis toute l'autorité souveraine.

La nouvelle Régente, à peine revêtue

d'un pouvoir illimité, interdit l'entrée du Palais à tout ce qui lui est suspect; elle fait venir à la Cour tous les Gouverneurs de Provinces, les Commandans des Places fortes, & les principaux Officiers des troupes; &, sous différens prétextes, elle réforme tous ceux qu'elle juge attachés à Nitandre ou à Indathyrse, pour leur substituer ses propres créatures. Après avoir pris ces mesures, elle fait semer le bruit que le Roi se meurt. Aussitôt on entend dire qu'Indathyrse, à la tête d'une troupe de gens armés, s'approche, à grandes journées, de la Capitale. C'est ce que vouloit Semiramne. Elle assemble les Etats, & leur ordonne de juger Indathyrse comme rebelle : ce qui est exécuté. Les Etats de Scythie déclarent Indathyrse déchu, par sa rebellion, de ses droits à la Couronne, & le Trône dévolu à la Reine Semiramne, &, après sa mort, à la Princesse Amalthée sa fille.

A peine ce décret de la Nation est promulgué, que le Roi, qu'on avoit feint malade, meurt en effet, & si à propos pour les vues ambitieuses de la Reine,

qu'Indathyrse fut fondé à croire & à dire publiquement qu'elle avoit hâté sa mort. Ce Prince , voyant qu'on avoit aussi conspiré sa perte , songea à la prévenir. Il écrivit aux Etats une lettre justificative , où il exposoit qu'il ne s'étoit rapproché de la Capitale que sur le bruit qui s'étoit répandu que le Roi son père étoit à toute extrémité ; circonstance où il avoit jugé son retour & sa présence nécessaires à l'ordre & au repos de l'Etat ; que , sur sa route , le simple cortège qui l'accompagnait comme Prince , s'étoit grossi de la foule des mécontents , occasionnés par les dernières réformes , & dont plusieurs étoient puissans en Terres & en Vassaux ; que ses intentions étant légitimes , il avoit mieux aimé laisser ces troupes s'assembler autour de lui , que de leur donner lieu , par son refus , de se choisir un autre Chef ; qu'au surplus la mort du Roi anéantissoit jusqu'à l'ombre du grief sur lequel portoit le décret surpris à la sagesse des Etats , puisque , par cette mort , il étoit devenu leur légitime Souverain. Il finissoit par promettre amnistie de tout le passé , & par se flatter

que les Etats donneroient au reste de la Nation l'exemple de la soumission & du devoir.

En même tems qu'Indathyrse écrivoit aux Etats de Scythie, il envoya un Ambassadeur au Roi de Perse, pour lui faire part de la mort du Roi Nitandre, pour lui proposer une ligue offensive & défensive entre les deux Couronnes, pour lui demander un secours d'hommes & de chevaux contre les rebelles de Scythie, & pour le conjurer de ne point abandonner sur le Trône celui qu'il avoit plaint fugitif & exilé, & que, par ses généreux avis, il avoit garanti de la mort.

Ces deux démarches produisirent deux bons effets. Les frontières méridionales de Scythie furent bientôt couvertes de troupes Persanes, dont l'arrivée, jointe à la lettre justificative d'Indathyrse, déterminâ les Etats à révoquer leur première décision, & à le reconnoître pour leur légitime Souverain, sauf la réserve d'un tiers du Royaume, qui appartien-droit en propre à la Princesse Amalthée. Ils statuèrent, à l'égard de la Reine Semiramne, qu'elle seroit renvoyée en Tar-

tarie avec une pension convenable à la veuve d'un Souverain , & que toutes les troupes feroient à l'instant licenciées.

Ce dernier article fut exécuté avec une incroyable promptitude. Toute l'armée de la Reine alla se fondre dans celle du Prince. Mais celui-ci alors ne voulut point ratifier la clause portée en faveur de la Princesse Amalthée. Il prétendit avoir droit de régner fans partage , & ne devoir à sa sœur que quelques Terres à titre de Domaines dont il entendoit rester Seigneur Suzerain.

A cette nouvelle , Semiramne fit un dernier effort pour soulever un parti en faveur de sa fille : mais Indathyrse étouffa ces mouvemens dans leur naissance ; il se saisit de la personne de l'une & l'autre Princeses. Il fit enfermer la Reine dans une tour , où elle mourut bientôt après dans la douleur d'être tombée de si haut , & d'avoir commis tant de crimes en pure perte. Pour Amalthée , Indathyrse l'emmena avec lui à Sarrenton , où il la destinoit à faire les honneurs de sa Cour , en attendant qu'il lui eût assigné un Apanage , qu'il étoit bien résolu de ne lui accorder que lorsqu'elle auroit

signé une renonciation en forme à ses droits au Trône.

Le nouveau Roi de Scythie ne pressa point d'abord vivement sa sœur de se désister de ces droits. Il passa trois semaines sans lui en parler ; mais ce délai expiré , il mit , à ce sujet , quelques paroles en avant. La Princesse répondit , avec une fermeté à laquelle Indathyrse ne s'étoit point attendu , qu'il n'avoit nullement besoin de sa renonciation , pour posséder les biens qu'il avoit usurpés sur elle , & qu'il y avoit , à l'exiger , une injustice & une cruauté gratuites.

Indathyrse , piqué du refus de sa sœur , crut que sa résistance provenoit des conseils qu'elle écoutoit. Il la confina dans l'appartement le plus reculé du Palais , & où personne n'eut plus d'accès que sur une permission expresse signée de sa main. Comme ces rigueurs ne produisirent aucun effet , il résolut de les porter plus loin. Il fit enfermer sa sœur au haut d'une tour , dans un donjon effrayant , séjour affreux , occupé , avant elle , par un criminel d'Etat. Tous les dehors en étoient gardés par des soldats d'un aspect féroce , & qui parloient un langage

inconnu dans toute la Scythie. A la précaution d'environner au dehors sa sœur de gardiens impraticables, le Roi joignit celle de lui donner pour surveillante, dans sa prison, une personne, à la vérité, de son sexe, mais dont la commission étoit de disposer la Princesse, par des mots concertés, par des avis durs & menaçans, à plier sous le joug inévitable de la nécessité. A cet effet, il fit choix de Théodore, quoiqu'elle n'eût guères que trois ans plus que sa Prisonnière, parce qu'il se figura qu'étant fille de Clitonax, elle se porteroit avec joie à venger ses parens, & à faire tout le mal possible à la fille de Semiramne. Voilà donc Théodore établie gardienne auprès d'Amalthée, &, par une suite de la même politique, ses deux frères, Clitovir & Victorin, nommés Commandans de la tour. Il régnoit entre la sœur & les deux frères une concorde, une unanimité &, pour ainsi dire, une identité d'humeur & de sentimens, plus rares qu'on ne pense, entre deux personnes du même sang. Ils se rappellèrent les dignités, les grades glorieux dont leurs ancêtres avoient été honorés à la Cour & dans les armées;

ils rougirent de se voir les geoliers d'une Princesse aimable, & d'avoir été choisis par Indathyrse pour persécuter celle que sa naissance avoit destinée à être leur Reine. La sœur fit part à ses frères de toute la répugnance que lui inspiroit son office, & elle trouva cette répugnance toute établie dans leur cœur. Mais ils n'osoient encore rien tenter en faveur de cette intéressante victime; & leurs sentimens pour elle s'arrêtoient encore aux mouvemens, souvent stériles, de la pitié. Théodore avoit reçu en partage une de ces ames sensibles & généreuses, que le rare & sublime sentiment dont nous parlons ne laisse jamais dans l'inertie, & provoque presque toujours à tenter quelque acte héroïque.

Le premier jour que Théodore passa auprès d'Amalthée fut morne & silencieux, l'une ne pouvant se résoudre à porter la désolation dans le cœur de sa Captive par des paroles affligeantes, comme son rôle le prescrivait; l'autre ne voyant dans le silence absolu de sa Gardienne qu'une rigueur de plus, ajoutée aux indignes traitemens dont on usoit envers elle. Le lendemain, quand Théo-

dore vint de nouveau se rendre à son poste , Amalthée la considéra plus attentivement que la veille , & s'étonna qu'une ame dure pût loger sous des traits aussi nobles & aussi touchans. En regardant Théodore , Amalthée soupira ; elle s'aperçut alors que Théodore ne soupiroit pas , à la vérité , mais qu'elle étouffoit ses soupirs , & que ses beaux yeux se portoient douloureusement sur elle avec toute l'éloquence du plus vif intérêt. Amalthée soupira de nouveau ; & , toujours en regardant sa Geolière , la Captive se mit à fondre en larmes. Théodore ne put tenir plus long-tems à ce spectacle avec l'apparence de l'insensibilité ; elle répondit par une foule de sanglots & par un torrent de larmes , aux larmes & aux sanglots de la belle Amalthée.

— Eh ! quoi ? dit la Princesse , je ne suis donc pas ici la seule à plaindre , puisque ce donjon voit couler d'autres pleurs que les miens — ? Alors Théodore , rompant enfin le silence , lui répondit : — Auguste Princesse , ce sont vos maux , non les miens , que je pleure. Qui ne gémiroit de voir l'héritière du Trône de Scythie prisonnière dans sa

propre Cour, & victime de son propre frère ? L'intérêt & l'ambition peuvent donc jusques-là étouffer les sentimens, & changer la Nature — !

Ici les larmes de l'une & de l'autre recommencèrent à couler. Amalthée embrassa Théodore, & toutes deux se jurèrent un éternel attachement. Une amitié bien tendre ne marche guères sans confidences réciproques. Amalthée avoua à sa chère Gardienne que l'amour caufoit ses plus grandes peines; qu'elle aimoit sans espérance d'être aimée; qu'elle ne pouvoit guères même douter que l'objet de sa passion ne fût épris ailleurs; & qu'elle n'avoit jamais joui de la satisfaction de l'instruire de ses sentimens pour lui. — Je ne te cacherai point, ajouta-t-elle, ma chère Théodore, que c'est Briomare que j'aime, ce Seigneur François, qui, mécontent de la Cour de France & de celle de Constantinople, est venu offrir ses services au Roi mon frère; ce même Briomare enfin, qui, envoyé en Perse par Indathyrse en qualité d'Ambassadeur, en est revenu à la tête d'un puissant secours. Oui, chère Théodore, ce Capitaine renommé, dont

le bras est le plus ferme appui de mon persécuteur , & sans qui mon frère n'eût peut être jamais osé me refuser ma part du Trône , ce Briomare , que je serois en droit d'accuser de tous mes maux , lui dont l'épée sert celui qui m'opprime , lui que , peut-être , je devrois haïr , est le mortel dont l'Amour a fait choix pour porter dans mon cœur la première & la plus sensible des atteintes. Hélas ! faut-il que j'aie eu des yeux pour Briomare , si Briomare n'en a que pour Odoarde ?

— Il est vrai , répondit Théodore , qu'on l'accuse d'aimer cette Esclave favorite d'Indathyrse , qui l'a achetée , depuis peu , de deux Marchands Russes. Mais ne voyez-vous pas , ma Princesse , combien cette imputation , accréditée par les envieux de Briomare , est peu vraisemblable ! Quelle apparence qu'un simple Capitaine Etranger , qui n'a ici d'autre appui que la faveur du Roi , entreprenne de lui disputer le cœur & la possession de sa Maîtresse ? Les Chevaliers François passent , je l'avoue , pour être quelquefois inconsiderés , imprudens , téméraires même : mais l'honneur est le

frein de ces ames généreuses ; & personne n'a jamais oui-dire qu'aucun d'eux ait fouillé , par une trahison , les services qu'ils engagent aux diverses Têtes couronnées. Plusieurs d'entr'eux sont demeurés sans récompense , tous sont restés sans reproche.

— Que j'aimerois à te croire , interrompit Amalthée ; mais que je crains de faire exception à cette loi que tu établis pour ma tranquillité — !

Ces confidences d'Amalthée à Théodore étoient suivies de celles de Théodore à Amalthée. La fille de Clitonax avoua à la Princesse qu'elle venoit à peine d'échapper aux charmes d'une première inclination ; charmes que la raison & un second penchant , peut-être moins vif , mais plus raisonnable que le premier , avoient dissipés pour jamais. — J'ai , dit-elle , ô ma Princesse , aimé passionnément le jeune Orcan , Seigneur Scythe , dont tout le mérite est extérieur , & dont l'ame , où n'entra jamais un sentiment noble , n'est susceptible d'attachement que pour lui-même. Je l'eusse aimé plus long-tems , sans doute , s'il eût eu l'art de moins savoir mon secret , & la discrè-

tion de le moins faire connoître aux autres. Révoltée de la suffisance de cet Amant, j'appellai l'orgueil au secours de ma foiblesse; & ce renfort me donna bien de l'avantage pour repousser l'ennemi : mais je compris que quelque efficace que soit l'orgueil révolté, pour nous guérir d'une passion imprudente, un second penchant, fondé sur la raison & sur l'estime, seroit plus efficace encore. Dans ces circonstances, le hasard me fit connoître Osmaël, jeune Seigneur Arménien, qui étoit venu à la Cour de Scythie en qualité d'Ambassadeur. Les agrémens de sa personne ne cédoient en rien à ceux qui n'avoient prévenue en faveur d'Orcan; il étoit, de plus, tout ce qu'Orcan n'étoit pas, réservé, respectueux, timide en ma présence. J'étois, en quelque sorte, obligée de l'encourager. C'est en n'osant me dire *je vous aime*, qu'il m'apprit le mieux qu'il m'aimoit. Cent fois ce doux aveu, qu'il brûloit & craignoit de faire, vint expirer sur ses lèvres. Enfin, un mot favorable qui m'échappa, lui donna la confiance de s'expliquer; il m'offrit d'unir son sort au mien, & de m'emmener avec lui dans

ses Domaines d'Arménie. Notre départ (car j'ai agréé ses offres) est fixé à la fin de la semaine où nous entrons. Voilà, belle Princesse, ce qui n'est connu que de vous, d'Osmaël, de mes deux frères & de votre Théodore. Comme mes deux frères, Clitovir & Victorin, doivent venir se fixer avec moi en Arménie, ne doutez point, ma Princesse, que je ne les engage à tenter un effort généreux pour briser vos fers, & vous mettre à portée d'aller implorer les secours de l'Empereur Grec contre une usurpation & une persécution injustes —.

Théodore concerta avec Clitovir & Victorin le plan de la délivrance d'Amalthée : & cette évasion si hardie est exécutée la nuit du même jour qui l'a vu projeter. Ils la font sortir par une porte secrète, qui donnoit sur le bord de la rivière, la font entrer dans une chaloupe, & donnent ordre aux Rameurs de diriger leur navigation vers la Ville de Giéra, qui est sur l'embouchure du Strénuch dans la mer Caspienne, autrement appelée mer de Baccut. La Princesse avoit indiqué à Théodore un lieu du Château de Sarrenton où elle avoit caché beaucoup

d'or, & la meilleure partie des pierreries de la Reine sa mère; ce qui lui fut d'une grande ressource dans un voyage d'un aussi long cours. Ce ne fut pas sans peine & sans échapper à bien des périls, que Clitovir & son frère réussirent à faire parvenir Amalthée à la Cour de Constantinople. Mais le succès couronna leurs fatigues; ils eurent la satisfaction de consacrer ce grand ouvrage, & de voir Amalthée entrer enfin en possession de la partie du Royaume de Scythie que lui avoient assignée les derniers Etats tenus à Sarrenton. Cette Princesse, après avoir vu son espérance long-tems trompée par le succès des armes de Briomare, vit tout-à-coup changer sa destinée: car la paix se fit à des conditions très-avantageuses pour elle; & d'autre part, Briomare ayant reconnu, dans Odoarde, Yolante sa propre sœur, qu'Hugolin lui avoit enlevée en Chypre, tourna toute sa passion du côté d'Amalthée, qui, en l'épousant, lui fit part d'un sceptre, comme Indathyrse partagea le sien avec Yolante.

Mais revenons à Théodore, que nous avons laissée dans la tour. Aussi-tôt

qu'elle jugea ses frères & la Princesse embarqués, elle sortit sans que les Gardes soupçonnassent rien de qui s'étoit passé, & se rendit secrètement, à la faveur des ténèbres, chez Osmaël, qu'elle mit alors dans la confidence, & qu'elle invita à brusquer son départ. Osmaël, qui avoit déjà pris congé d'Indathyrse, & qui pouvoit retourner en Arménie quand il le jugeroit à propos, donna ordre qu'on partît à l'instant, après avoir pris la précaution de faire quitter à Théodore les habits de son sexe. On se mit donc en route avant le soleil levé, & la troupe étoit déjà à dix lieues de Sarrenton, lorsqu'elle se trouva jointe & prête d'être investie par un gros de cavalerie que le Roi envoyoit après elle. Ce qui surprit le plus Théodore, c'est que ces cavaliers étoient commandés par Orcan qu'elle reconnut, & qui ne la reconnut point, à cause de son déguisement. Avant qu'Orcan eût le tems de s'approcher de plus près, Osmaël ordonna tout bas à deux de ses Ecuyers d'éloigner Théodore, & de gagner promptement avec elle le plus de pays qu'ils pourroient; & cependant il fit faire

volte-face au reste de sa troupe ; & s'avança lui-même vers Orcan , qui lui dit tout en courroux : — Traître Osmaël (car , par votre action , vous avez dérogé au caractère sacré d'Ambassadeur) , rendez tout-à-l'heure au Roi mon Maître sa sœur Amalthée que vous avez enlevée cette nuit de la tour ; livrez - lui pareillement trois perfides , qui ont été vos complices dans cet indigne rapt. Faites paroître à l'instant devant moi les deux frères Clitovir & Victorin , ainsi que leur sœur Théodore. C'est sur-tout de cette dernière que je vous demande compte , Osmaël ; ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai à me plaindre de vous à son sujet. Je ne vous cache point que , faisant , depuis quelques jours , observer vos démarches & les siennes , j'ai découvert qu'elle s'étoit , cette nuit , retirée chez vous , & que sur le premier bruit de l'évasion de la Princesse , j'ai dirigé sur vous tous les soupçons du Roi.

— Théodore est ma femme , répondit fièrement Osmaël , & en cette qualité je lui ai fait prendre la route d'Arménie & les devants de cette troupe avec un

cortège plus expéditif que le vôtre & le mien , & qui monte des chevaux sur la vîtesse desquels vous pouvez compter. Pour ce qui est d'Amalthée , je vous jure , foi d'Arménien , que je n'ai ni enlevé cette Princesse , ni aidé à l'enlever , que j'ignore la route qu'elle a pu prendre , & que vous ne trouverez ici ni la sœur d'Indathyrse ni les freres de Théodore.—

Orcan , l'interrompant , lui dit avec un ton ironique & un sourire amer : — Certes ! tu as raison de jurer *foi d'Arménien* , quand tu veux faire un parjure. J'en croirai mieux mes yeux que tes sermens ; & quand j'aurai visité ces chariots , je saurai à quoi m'en tenir.

— Je ne souffrirai point tes visites , repartit Osmaël ; elles offensent le caractère sacré que je porte , & qui m'accompagne jusqu'aux frontières de Scythie. Songe à te défendre ; si tu as résolu de violer le droit des Nations —.

Ici les deux troupes commencèrent à se charger avec une égale fureur ; le combat dura jusqu'à l'entrée de la nuit. Osmaël ayant été tué , ses gens prirent la fuite. Le champ de bataille , par ce moyen , resta à Orcan , qui eut tout le

loisir de faire la visite des chariots, & qui, n'y trouvant rien de ce qu'il cherchoit, se repentit, mais trop tard, d'avoir inutilement compromis Indathyrse avec une Puissance Etrangère.

Les deux Ecuyers ayant appris, par les fuyards, la mort de leur Maître, abandonnèrent Théodore. L'infortunée se trouva dans le plus cruel embarras; elle n'osoit rester dans les Etats d'Indathyrse, où sa tête étoit mise à prix; elle n'osoit non plus pousser jusqu'en Arménie, où elle n'avoit aucun titre à produire qui justifiât qu'elle étoit la veuve d'Osmaël. Elle passa donc deux années entières, errante & déguisée, jusqu'à ce qu'elle vînt à apprendre que Briomare, mécontent d'Indathyrse, venoit d'abandonner la conduite des troupes, & s'apprêtoit à faire voile vers l'Isle de Chypre. Toujours déguisée en Cavalier, & sans être reconnue de personne, elle demanda à lui parler en particulier, & obtint facilement cette faveur. Seule avec Briomare, elle se jeta à ses pieds, lui apprit son vrai nom & son sexe, & le conjura de lui sauver la vie & l'honneur. Le Guerrier, qui connoissoit sa naissance, & qui

estimoit l'action courageuse qu'elle avoit faite en délivrant Amalthée , la releva avec bonté , lui conseilla de garder son déguisement le reste de la route , & lui promit qu'arrivée en Chypre , il la mettroit auprès d'une jeune sœur qu'il y avoit , & dont elle feroit la compagne & l'amie. Théodore saisit cette même occasion de lui parler du goût qu'il avoit inspiré à la Princesse de Scythie : mais Briomare , qui s'en étoit bien apperçu , & qui avoit feint de n'en rien soupçonner , se contenta de répondre à Théodore que chacun avoit ses peines , & que pour lui , son malheur étoit tel , qu'il étoit obligé de fuir ce qu'il aimoit. De confiance en confiance , ce Capitaine lui dit aussi que Briomare étoit un nom supposé , qu'il s'appelloit Scipion ; que , peu favorisé du côté de l'amour , il alloit chercher une consolation dans l'amitié fraternelle , & se rapprocher de sa sœur Yolante , fille du Comte Méleagre , ancien Gouverneur de Salamine (1).

(1) Ou Famagouste , Capitale de l'Île de Chypre.

L'événement trompa l'attente de Briomare , que désormais nous appellerons plus volontiers Scipion. En arrivant à Salamine , il ne put tirer des Habitans aucune nouvelle de son père ; il fut seulement qu'avec le dessein de finir ses jours dans la pénitence , ce Seigneur s'étoit embarqué , en laissant le soin de ses affaires & de l'éducation d'Yolante aux Magistrats de l'Isle. Enfin il apprit qu'Yolante elle-même avoit été enlevée , à l'âge de trois ans , par des Corsaires qu'on croyoit avoir fait voile vers l'Italie.

Cette indication rappella à Scipion qu'il avoit de ce côté-là un proche parent fort vieux , nommé le Comte Roger, Seigneur de *Porto-Venere*. Il se rembarqua donc avec Théodore qu'il pria de l'accompagner jusqu'à ce qu'il eût pu parvenir à découvrir quelques vestiges de sa sœur.

Ce fut-là que Scipion , devenu l'héritier du Comte Roger , passa quelque tems des jours tranquilles jusqu'au moment où Hugolin lui amena la Princesse Arfacie , qui l'engagea à retirer la Princesse Solyme des mains de ce Corsaire. Scipion , naturellement généreux , se mit

aussi-tôt à la poursuite d'Hugolin, après avoir recommandé Arfacie aux soins de Théodore, qui ne gagna pas moins la confiance de cette Princesse, qu'elle n'avoit fait celle d'Amalthée. Hugolin fut rejoint par Scipion, & contraint de lui livrer la belle Solyme : mais au retour, de cette expédition, les vents, qui ne respectent point les Héros, jettèrent celui-ci sur les côtes d'Egypte, où il eut affaire à l'armée navale du Calife ; il fut pris lui-même pour un Corsaire, & son innocence eut bien de la peine à percer.

Tandis qu'il éprouvoit ces contradictions en Egypte, Noradin, Prince d'Alep, & Almanzor, frère d'Arfacie, qui étoient allés sur mer à la découverte des deux Princeses, le premier par amour pour Arfacie, & le second par amour pour Solyme, firent rencontre du brigantin d'Hugolin qu'ils prirent ; & ils forcèrent ce Pirate à leur avouer qu'il avoit conduit Arfacie à *Porto - Vénere*, & que le Seigneur de ce lieu, nommé Scipion, étoit, depuis, venu lui enlever Solyme. Sur cette assurance, & toujours en gardant Hugolin pour ôtage, Noradin

& Almanzor prirent le parti de pousser jusqu'à *Porto*, où ne trouvant point Scipion, ils entrèrent de force dans le Château, d'où ils emmenèrent Arfacie & Théodore.

Toutes ces épreuves, tous ces revers, qui sembloient devoir lasser la fermeté héroïque de Théodore, ne purent même altérer ce fond de gaieté avec lequel elle étoit née; caractère heureux & rare, que n'exclut pas toujours un cœur sensible. Ce fut ce charme secret, cette humeur vraiment précieuse qui lui fit autant d'amis que de connoissances, & qui ajoutoit un nouveau prix aux charmes de sa personne. Comme son esprit & son caractère étoient ses premiers charmes, & faisoient quelquefois oublier jusqu'aux attraits de sa figure, hommes & femmes recherchoient également son commerce enchanteur, & les deux sexes, à l'envi, briguoient son amitié.

Il n'y eut pas jusqu'à ce scélérat d'Hugolin, qui ne voulût aussi se mettre sur les rangs; car ses vues bornées ne lui laissoient voir dans Théodore qu'une simple Suivante, & conséquemment, une personne analogue à sa condition.

L'événement le détrompa bien. Tout en s'amusant de ses protestations, en lui faisant raconter ses aventures, & en le rendant, sans qu'il s'en doutât, le jouet d'une auguste société, Théodore, un beau jour, épousa publiquement le Prince Mirmiran, Souverain d'Okhia, & frère de Noradin. On a vu dans l'Episode précédent le détail des ravages que cette catastrophe inattendue fit dans la tête mal saine du malheureux Corsaire, & comme le dessein qu'il avoit conçu de se faire Hermite le conduisit à retrouver sa première femme.



HISTOIRE

DE NORADIN,

Prince d'Alep & Comte d'Edeffe , qui comprend celle d'Haley , Sultan de Damas ; de la Princesse Arfacie , Prétendante au Trône d'Antioche ; de Mirmiran , frère de Noradin ; de Doristan , Chevalier François , &c.

Episode du Roman de Berenger.

«=====»

SANGUIN étoit un des plus puissans Princes de l'Arabie , sur-tout tant qu'il posséda l'importante Ville d'Alep , qui étoit comme la clef de ses Etats , & que les Chrétiens lui enlevèrent depuis. Ce dernier Sultan d'Alep eut deux fils , Noradin & Mirmiran , auxquels , en mourant , il partagea également son Royaume.

Mais Noradin, Prince ambitieux & plein d'artifice, persuada à son frère de lui céder la majeure portion de son partage, sous prétexte que l'intérêt général des Etats Mahométans demandoit qu'on divisât, le moins qu'il seroit possible, des forces de la défunion desquelles les Chrétiens ne manqueroient pas de profiter. Mirmiran, par cet accord, se trouva donc presque entièrement réduit, tant que son aîné vécut, à la seule Principauté d'Okhia.

Autant Mirmiran étoit sincère, franc, désintéressé, autant Noradin étoit souple, dissimulé, attentif à ses intérêts; & chez lui le courage même n'étoit pas exempt de ruses. Sa valeur étoit d'ailleurs accompagnée d'une jactance insupportable, & qui en diminuoit beaucoup le prix. Les autres Guerriers combattent pour vaincre, Noradin sembloit ne combattre que pour la vaine gloire de faire parade d'un trophée de plus; & tous moyens lui paroissent permis pour satisfaire cette vanité & ses autres passions. L'amour, la plus orageuse & la plus impérieuse de routes, poussa Noradin aux plus grandes

perfidies. Il aimoit Arfacie , sœur d'Almanzor , dont l'aïeul Accian avoit régné dans Antioche ; cette Princesse espéroit un jour s'y établir , en chassant de cet Etat les Chrétiens , - qui l'avoient envahi ; & son frère Almanzor , content de la Principauté d'Ephrate & des autres Domaines d'Egypte , lui avoit cédé toutes ses prétentions sur la contrée Antioquène.

Depuis la première irruption des Chrétiens dans la Palestine , tous les Princes Mahométans firent vœu de consacrer leurs filles mêmes aux armes & à la défense de la Patrie. Solyme , fille du Calife d'Egypte , & Arfacie , dont les droits à la Principauté d'Antioche n'étoient pas éteints , furent du nombre de ces braves & illustres Guerrières dont l'épée retarda quelquefois dans sa marche victorieuse l'étendard de la Croix. Solyme fut reçue *Chevalière* par son propre père le Calife Mulame. Arfacie auroit pu l'être , soit par Haley , Sultan de Damas , soit par Mirmiran , Souverain d'Okhia , qui tous deux étoient ses adorateurs ; mais cette raison même , & la crainte de désobliger

l'un par le choix qu'elle feroit de l'autre, lui fit faire le voyage d'Edesse, où étoit alors Noradin, précisément parce qu'elle ne l'avoit jamais vu, & qu'elle n'avoit point avec lui les mêmes rapports. Elle envoya donc devant elle deux Ecuvers saluer Noradin de sa part, & le prier de vouloir bien lui donner l'Ordre de Chevalerie. Noradin disposa tout pour une réception convenable à l'auguste rang de la Récipiendiaire. Mais quand il la vit à ses pieds, il faillit d'oublier son personnage, & fut tenté de se jeter aux siens. Cette vue fit sur lui un effet extraordinaire.

Noradin, violemment épris d'Arfacie, ne fut pas long-tems sans aller aux informations & sans être instruit qu'il avoit dans le cœur de cette Princesse deux rivaux, dont les vœux & les soins avoient prévenu les siens; & qu'il étoit douteux si la Princesse n'étoit point secrètement prévenue en faveur de l'un ou de l'autre.

Ce Prince, perfide & rusé, résolut de décourager ses deux Concurrans; & il y employa un moyen, sinon des plus nobles, du moins des plus infailibles.

Il avoit parmi ses Esclaves , du nombre de ceux faits sur les Chrétiens , un Gentilhomme François , autrefois Ecuyer du Comte Méleagre. On nommoit cet Ecuyer , ou , si l'on veut , cet Esclave , Gondeval. C'étoit un homme très spirituel , & dont Noradin avoit étudié les talens. Il lui assura la liberté s'il parvenoit à prévenir en sa faveur , ou , du moins , contre ses deux rivaux , la Princesse Arfacie ; & si , en même tems , il faisoit expirer toute espérance dans le cœur de ces deux Prétendans.

Noradin , après avoir lié sa partie avec Gondeval , & après s'être contraint au point de ne témoigner aucune espèce de sentiment pour Arfacie , la retint à sa Cour pendant quelques semaines , sous prétexte de donner plus d'éclat à sa réception & aux fêtes dont il vouloit l'accompagner ; & , sous d'autres prétextes , il attira à sa Cour Mirmiran & Haley , qui , y sachant Arfacie , s'estimèrent trop heureux d'y être appelés en pareille circonstance.

Arfacie & ses deux soupirans se trouvant à Edesse , apprirent bientôt que toute

la Ville alloit en foule consulter , sur l'avenir , un Devin qui se tenoit dans une chambre fort obscure , où il disoit à chacun sa bonne ou mauvaise aventure , sans vouloir accepter aucune rétribution , quelqu'instance qu'on lui pût faire. Arsacie , poussée par un esprit de curiosité assez naturel à son sexe , se présenta , la première , au faux Devin , qui n'attendoit personne avec plus d'impatience qu'elle : on peut dire qu'elle étoit venue - là avant que d'y arriver. Gondeval , qui étoit prévenu de sa visite , lui dit qu'une destinée brillante l'attendoit ; mais qu'elle ne comptât pas sur les sermens passés. C'étoit exclure de sa confiance Mirmiran & Haley. Ceux-ci vinrent , à leur tour , consulter Gondeval ; ils s'étoient déguisés en Charbonniers : mais Noracिन les avoit fait épier , & en avoit donné avis au Devin , qui , du plus loin qu'il les apperçut , s'écria : *Saint Prophète , ne verrai - je jamais que déguisement & dissimulation sur la terre ? Princes , celle que vous aimez vous trompe , comme vous avez dessein de me tromper.*

Cet Oracle concerté produisit tout

l'effet que Noradin pouvoit en attendre sur l'esprit de ses deux rivaux. Ils ne témoignèrent rien de leur secret dépit ; & , sans s'informer quel heureux mortel leur étoit préféré , ils retournèrent précipitamment, l'un à Okhia , l'autre à Damas. Noradin se hâta de mettre à profit leur retraite. Il proposa à la Princesse Arfacie de partager son Trône avec elle , & lui offrit le secours de ses armes pour la rétablir sur celui de ses pères. Arfacie accepta cette dernière offre , & éluda autant qu'elle put de s'expliquer sur la première.

Cependant Constance , veuve de Remond , Comte de Poitou , & Prince d'Antioche , qui avoit été tué dans une bataille par Noradin , joignit ses forces à celles de Baudoin , Roi de Jérusalem. Leurs deux armées réunies vinrent former le siège d'Ascalon , Place extrêmement forte , qui appartenoit au Calife d'Egypte. Celui-ci aussi tôt envoya au secours de cette Ville une flotte nombreuse dont il avoit confié le commandement à Almanzor , Comte d'Ephrate , & frère d'Arfacie ; & , d'autre part , vingt mille hom-

mes de troupes de terre , tant infanterie que cavalerie , commandés par sa propre fille la Princesse Solyme.

Noradin , à cette nouvelle , arma promptement douze mille cavaliers Arabes , dont il forma deux divisions. Il pria la Princesse Arfacie de prendre le commandement de l'une , & se réserva l'autre. Les Chrétiens n'ayant pu empêcher le secours du Caire d'entrer dans la Place , s'efforcèrent de repousser au moins celui qui venoit d'Edesse. Mais la division , commandée par Noradin , fit de tels efforts de courage , que malgré la vigoureuse résistance des Templiers , elle entra dans Ascalon. Le corps de cavalerie que commandoit Arfacie seconda moins bien son Chef , & fut presque entièrement mis en déroute par le brave Renaud , Général des troupes d'Antioche. Arfacie n'ayant pu réussir à rallier les fuyards , se jeta , avec les plus braves , dans un escadron où Renaud étoit en personne. Ce brave Capitaine la reconnut ; & l'ayant fait investir , avec ordre aux siens de ménager la vie de cette brave Princesse , il l'aborda avec courtoisie , se

nomma , & l'invita à se rendre à lui ; ce qu'elle ne put ni refuser ni différer de faire , le combat ayant mis toutes les pièces de son armure dans le plus fâcheux état , & son épée même étant faussée en deux endroits. Renaud conduisit lui-même sa Captive à Antioche , à la Princesse Constance , qui la reçut avec tant d'égards & d'attentions , & lui donna tant de témoignages de la plus tendre amitié , qu'Arfacie fut contraint de chérir celle qui occupoit le Trône de ses pères.

Almanzor , du haut de la principale tour d'Ascalon , avoit vu sa sœur rendre son épée à Renaud ; il apprit cette triste nouvelle à Noradin , qui en conçut une telle rage , que sur le champ il envoya un Trompette au camp des assiégeans , avec un passe-port du Gouverneur , pour un Capitaine Chrétien. Ce Trompette fut mené à Doristan , Chevalier d'un grand courage , qui commandoit le poste le plus avancé ; & il lui dit que Noradin , Prince d'Alep , retenu au lit par ses blessures , dont aucune , toutefois , n'étoit mortelle , le prioit de venir le

visiter dans Aſcalon, ayant quelque choſe de très - important à lui communiquer. Dorifſtan, ſur la permiſſion que lui en donna ſon Chef, le Grand - Maître des Templiers, ſuivit le Trompette, & fut conduit devant Noradin, qui lui dit : — Chevalier, je t'ai fait venir pour te montrer l'état de mes bleſſures, qui, comme tu vois, ne ſont pas dangereuſes, afin que tu rendes compte aux Chrétiens de l'état où tu m'as laiffé, & que ne ſe figurant pas Noradin plus malade qu'il n'eſt, ils ne ſe laiſſent point emporter à une audace préſumptueuſe. Je te charge même de leur dire que dans huit jours, pour tout délai, je ſortirai ſeul d'Aſcalon, & me rendrai au camp des Chrétiens, ſous le bon plaifir de leurs Chefs, pour y défier Renaud à un combat à outrance.

— Prince d'Alep, répondit Dorifſtan, tu me parois plus maltraité à la tête que par-tout ailleurs, ſi tu t'eſ figuré que l'état de tes bleſſures, quel qu'il puiſſe être, puiſſe influer ſur le courage des Chrétiens. Tu te montres encore plus malade d'eſprit, quand tu oſes provoquer

le plus brave d'entr'eux. Sache, au surplus, que Renaud n'est plus au camp; il est allé conduire à Antioche la Princesse Arfacie. N'en viens pas moins, dans huit jours, te présenter au camp des Chrétiens, la lance au poing, & précédé d'un Héraut: car si Renaud s'y trouve, tu le verras de près; & s'il ne s'y trouve pas, c'est Doristan qui le remplacera —.

Après cette réponse, le Templier se retira, sans attendre la réplique de l'Infidèle. Les huit jours écoulés, Noradin se rendit au camp pour l'exécution du défi. Aussi-tôt Doristan, en l'absence de Renaud, se présenta pour le combattre. Mais cette journée lui fut funeste; & sa mort ajouta encore à l'orgueil féroce de Noradin.

Berenger, Comte de la Marck, qui avoit succédé à Renaud dans le commandement des troupes d'Antioche, n'en pressoit pas moins le siège d'Ascalon. Il fit avancer une tour de bois d'une hauteur prodigieuse, qui, par sa partie inférieure, faisoit jouer un béliet, & dont la partie supérieure s'inclinoit, au besoin,

pour faire descendre des assiégeans sur les créneaux des murs , & de - là dans la place même. Cette machine effrayant au dernier point les Ascalonites , Solyme , pour leur rendre le courage , proposa à Noradin d'aller mettre , pendant la nuit , le feu à cette tour. Miramas , Gouverneur d'Ascalon pour le Calife , afin de mieux faire réussir leur projet , se chargea d'attaquer en même tems dans une sortie imprévue le quartier des Templiers ; ce qui fit le succès de l'entreprise téméraire de Solyme : car tandis que Baudoin & Berenger s'empressoient tous à secourir le quartier attaqué , & portoient de ce côté toutes leurs forces , la tour se trouva si dénuée de gardiens , que Solyme & Noradin eurent tout le loisir d'y mettre le feu ; & cette vaste machine fut réduite en cendres avant qu'on pensât même à la secourir. Après cet exploit , le Prince d'Alep & la fille du Calife rentrèrent triomphans dans Ascalon.

La joie que les assiégés eurent de ce succès fut encore augmentée par l'arrivée inespérée d'Arfacie dans leur Ville ; la Princesse d'Antioche lui ayant permis d'y

aller sur sa parole , & d'y passer le reste du siège (mais sans porter les armes) auprès de son frère Almanzor.

Arfacie , qui aimoit beaucoup son frère , & qui voyoit dans la Princesse Solyme une belle - sœur future , se lia avec elle d'une étroite amitié. On étoit alors dans les plus grandes chaleurs de l'été ; les troupes ennemies occupoient la campagne ; les deux Princeses prirent l'habitude d'aller chaque soir respirer sur la mer un air frais & plus libre. On a vu , dans l'Episode d'Hugolin , que Berenger donna commission à ce Corsaire de s'emparer de leur frégate , pour priver les Ascalonites d'un puissant secours dans la personne de Solyme ; que ce Pirate , sans foi , gagna l'Italie avec sa double prise ; qu'il déposa Arfacie entre les mains de Scipion à *Porto - Venere* ; & que Scipion reprit sur lui Solyme en pleine mer.

Vers le même tems , Noradin & Almanzor s'étoient mis eux - mêmes en mer , pour recouvrer les deux objets de leur tendresse. Ils rencontrèrent Hugolin , qui ne put , à cet égard , leur donner d'autre

d'autre renseignement que le Château de Scipion, où ils ne trouvaient cependant qu'Arfacie, Scipion lui-même & la Princesse Solyme ayant été jettés par la tempête sur les côtes d'Égypte.

Quand Noradin & Almanzor retournèrent en Syrie, ils arrivèrent trop tard pour la défense d'Ascalon. Cette Ville s'étoit rendue aux Chrétiens; & ceux-ci ne tardèrent pas à former le siège d'Edesse. Noradin furieux recommença les défis envers Renaud; mais celui-ci avoit changé de nom comme de personnage, & il étoit devenu, par l'éclaircissement donné sur sa naissance, le véritable Comte de la Marck. Le défi de Noradin occasionna entre l'ancien & le nouveau Renaud une contestation où il s'agissoit de savoir qui des deux ce défi regardoit; mais il fut décidé que le cartel s'adressoit au premier, c'est-à-dire, à celui qui avoit fait Arfacie prisonnière devant Ascalon. Il fut donc arrêté que le nouveau Comte de la Marck, ou, ce qui revient au même, l'ancien Renaud, combattroit Noradin. Cette fois-ci, le Prince d'Alep, ce vainqueur du Comte Remond, du Che-

valier Doristan , & de tant d'autres Guerriers Chrétiens , fut enfin terrassé ; il mordit la poussière ; & sa présomptueuse audace ne l'abandonna qu'avec la vie.

Sa mort mit le Comte d'Edeffe & tous ses vastes Etats sous le pouvoir des Chrétiens ; mais en considération de Théodore , que Mirmiran recherchoit en mariage , la Princesse Constance annexa le tiers des Domaines de Noradin à la Principauté d'Okhia , à condition que Mirmiran signeroit un traité d'alliance perpétuelle avec les Chrétiens , & que ses nouveaux Etats releveroient d'Antioche.

Cette disposition , faite par Constance , eut l'approbation de Baudoin , Roi de Jérusalem , de Bohemond , Comte de Tripoli , & de tous les Princes de la Chrétienté , qui sentirent combien il eût été difficile aux Chrétiens de garder par eux-mêmes tant de Pays conquis. La même politique leur fit approuver l'érection que fit Constance de tout le reste des Etats de Noradin , à l'exception d'Edeffe , en une Principauté souveraine qu'on donna aux mêmes conditions à la

Princesse Arfacie , qui , par cet arrangement , renonça , à perpétuité , à ses droits sur la Principauté d'Antioche.

Constance , par ce moyen , n'eut plus rien à appréhender que de la part de l'Egypte. Mais elle apprit bientôt que cet Etat étoit dans la plus affreuse combustion. Le Calife Mulame , qui n'approuvoit point l'amour d'Almanzor pour sa fille , venoit de le faire arrêter. Tout le Comté d'Ephrate , qui appartenoit à Almanzor , avoit pris les armes pour forcer le Calife à le mettre en liberté. Il s'en étoit suivi une révolte générale de presque toute l'Egypte.

Mozinler , Gouverneur du Caire , saisit l'occasion de ces troubles pour essayer de faire tomber le Califat dans sa famille. Il avoit un fils nommé Mozul , que Mulame avoit désigné pour son gendre ; mais l'aversion que lui portoit Solyme , ou la prévention de cette Princesse en faveur d'Almanzor , avoit jusqu'alors mis un obstacle insurmontable à cette alliance. Mozinler avoit la garde du Palais de Mulame , & celle de la tout où étoit

enfermé Almanzor : il apprend que le parti d'Almanzor vient de rompre les fers de ce Prisonnier ; nouvelle qui déconcerte toutes ses espérances ambitieuses. On vient bientôt lui dire que les rebelles marchent vers le Palais , dans le dessein de s'assurer de la personne de Mulame. Il faisoit la nuit la plus obscure : Mozinler met à profit le trouble & les ténèbres de cette nuit. Il égorge Mulame dans son lit ; puis , rejoignant les cohortes qu'il commandoit , il leur dit qu'il vient de trouver leur Souverain assassiné par Almanzor. On croit Mozinler ; on s'assemble autour de lui ; on le proclame Calife , s'il veut être le vengeur de Mulame. Le parti d'Almanzor a bientôt le dessous. Solyme & lui furent contraints de s'enfuir à Euphrate , où ils se virent , peu de tems après , assiégés par le perfide Mozinler.

C'étoit fait d'Almanzor , si sa sœur Arfacie , qui venoit d'épouser Haley , Sultan de Damas , n'eût volé avec lui au secours de son frère , à la tête des Arabes Agaréniens. Mirmiran se joignit à eux , & grossit leur escadron de

toutes les forces d'Okhia. Mais ce qui fit entièrement changer la face des choses , ce fut l'arrivée d'un secours de vingt mille hommes qu'envoyoit Constance contre l'usurpateur Mozinler , & qui étoient commandés par l'ancien Comte de la Marck , ou le nouveau Renaud , frère de Scipion. Toutes ces troupes réunies chargèrent avec furie les Egyptiens , qui , ne pouvant soutenir un tel choc , se replièrent en désordre sur la Ville. Mais Almanzor & Solyme n'eurent pas plutôt vu ce mouvement , qu'ils firent une vigoureuse sortie , dans laquelle Mozinler fut fait prisonnier.

Alors les Egyptiens mirent bas les armes , & reconnurent Solyme pour leur légitime Souveraine. Cette Princesse commença par faire instruire le procès du parricide Mozinler , qui , dans les tortures , avoua tous ses crimes , & fut livré à la rigueur des supplices que son dernier attentat méritoit. Après avoir ainsi vengé son père , Solyme fit de grands présens aux troupes qui l'avoient secourue ; & avant de les congédier , elle voulut les rendre témoins de la pom-

peuse cérémonie de son mariage avec son cher Almanzor, qui fut proclamé Calife par tous les Peuples de l'Egypte.



HISTOIRE

DU COMTE MELEAGRE,

Père de Scipion & de Renaud.

Episode du Roman de Berenger.

=====

MÉLEAGRE étoit issu d'une ancienne & illustre famille Françoisé, attachée & même alliée aux Princes de Tarente; & son aïeul avoit épousé la nièce d'un de ces Princes. La succession de cet aïeul se trouva partagée entre un grand nombre d'enfans; ce qui réduisit le père de Méleagre à une médiocre légitime: car il n'étoit pas l'aîné de sa maison. Méleagre, Chevalier par sa naissance, mais pauvre comme la plupart des Cadets de noble extraction, chercha du Service en France, où le Roi lui donna le commande-

ment d'une troupe dont le séjour ordinaire étoit à Lyon

Ce fut-là qu'il fit la connoissance d'une Demoiselle de haute Qualité, nommée Atalie, fille du Gouverneur de la Ville, & qui étoit déjà accordée avec le Marquis de Sainte Colombe, dont elle étoit assez proche parente, pour qu'une dispense de Rome fût nécessaire à la conclusion de cette alliance. Le Marquis, qui regardoit la possession d'Atalie comme un bien assuré, n'étoit pas fort assidu auprès d'elle, & donna lieu, par cette négligence, à l'avantage très-naturel que son rival prit insensiblement sur lui. Méleagre conçut la passion la plus violente pour cette Belle, & lui en inspira une semblable. Un jour qu'ils se trouvèrent seuls, ils s'expliquèrent avec toute la franchise d'un mutuel amour, & se jurèrent une éternelle fidélité.

Cependant le Marquis avoit dépêché

à Rome son Secrétaire, qu'on s'attendoit à voir bientôt arriver, muni des dispenses. Il s'agissoit de parer ce coup. L'Ecuyer de Méleagre offrit d'aller aussi à Rome, & d'y présenter une Réquête au nom d'Atalie, par laquelle elle supplioit le Saint Père de ne point accorder de Bulle pour un mariage qu'elle lui avouoit ne lui inspirer que de la répugnance. Cette démarche réussit, les dispenses furent refusées, le Marquis éconduit; & Méleagre, qui, dans ces mêmes circonstances, se présenta pour épouser Atalie, l'obtint de ses parens.

A peine cet heureux Amant goûtoit-il les premières douceurs de l'hymen, que le Roi de France le nomma Gouverneur des Places fortes qu'il avoit en Chypre, & dont les principales étoient Salamine & Paphos. Atalie y voulut suivre son époux; & quelques mois après son arrivée dans l'Isle, elle mit au monde

deux jumeaux, qui furent nommés Renaud & Scipion.

Le Marquis de Sainte-Colombe eut un tel regret de son départ, qu'il en tomba dangereusement malade; & son état empira encore, lorsque son Secrétaire, revenu de Rome, lui apprit que c'étoit l'Ecuyer de Méleagre qui, par une Requête qu'il avoit présentée au Saint Père, & au nom d'Atalie, avoit arrêté l'expédition des dispenses. Cette découverte lui apprit qu'il avoit été le jouet de son rival: il en mourut de chagrin; & au moment d'expirer, il fit promettre à un jeune neveu, à peine âgé de dix ans, à qui il laissoit tous ses biens, de venger un jour cet outrage.

Il n'y avoit pas long-tems qu'Atalie avoit mis au monde Renaud & Scipion; lorsqu'Yolante, Comtesse de la Marck, passant en Palestine, pour y rejoindre son

époux , s'arrêta en Chypre , & vint loger chez Méleagre. Sa grossesse étoit si avancée , que le même jour où elle arriva à Salamine , elle sentit des douleurs , & accoucha d'un fils. A peine fut-elle en état de se rembarquer , qu'elle continua son voyage , & pria Méleagre de se charger du soin de faire élever cet enfant , unique héritier d'un si grand nom. Cette considération , qui sembloit exiger de Méleagre une fidélité plus scrupuleuse dans l'emploi que l'amitié & la confiance remettoient à son intégrité , suscita chez lui l'aiguillon d'une ambition effrénée , & lui fit concevoir le dessein coupable de substituer Renaud , l'un de ses fils , à celui du Comte. Il exécute enfin , sans en faire part à sa femme , ce projet plein d'une odieuse félonie , & dont son ame , naturellement noble & généreuse , se repentit mille fois ensuite ; remords tardifs & superflus ! Il est plus facile de commettre un crime ,

que de le réparer. Il n'étoit plus tems de songer à réparer celui-ci. Les deux enfans étoient revenus de nourrice sous des noms réciproquement changés ; & Atalie élevoit, depuis près de dix-sept ans , son propre fils comme un étranger confié à sa garde , & le jeune Comte de la Marck comme son propre fils , lorsque, devenue une seconde fois enceinte , elle mit au monde une fille , qu'en mémoire de la Comtesse de la Marck elle nomma Yolante , ayant promis à cette Dame que la première fille que la Providence lui donneroit porteroit ce nom , si propre à la rappeler un jour au souvenir d'une illustre protectrice. Cet attachement constant & si durable d'Atalie pour la mémoire de la Comtesse de la Marck , fut un reproche secret pour Méleagre d'avoir si perfidement trahi la confiance de cette Dame , qui s'étoit reposée sur lui de ce qu'elle avoit de plus cher. Il étoit

près , dans l'abondance de ses regrets , d'en faire part à Atalie , & de la consulter sur les moyens de remédier à ce qui s'étoit fait , quand sa femme expira dans ses bras le cinquième jour de ses couches. Méleagre fut inconsolable. Il tomba dans une affliction concentrée & taciturne , qui le conduisit à un repentir religieux de la faute qu'il avoit commise , & au projet salutaire d'en faire pénitence le reste de ses jours.

Comme il étoit dans ces pieuses dispositions , Remond, Comte de Poitou , & Prince d'Antioche , lui fit une visite de civilité. Ce Souverain n'avoit point d'enfant. Le faux Renaud lui plut beaucoup par son air spirituel & noble ; & le Prince demanda à Méleagre son agrément pour emmener ce jeune Cavalier avec lui , lui promettant de l'élever aux premières places de sa Cour. Méleagre admira intérieurement les décrets de la

Providence , qui sembloit faire un miracle pour replacer , à-peu - près , l'héritier de la Maison de la Marck au rang dont il l'avoit fait déchoir.

Renaud partit avec le Comte Remond , qui , jusqu'à sa mort , le chérit comme il eût pu faire son propre fils ; & quand la Comtesse devint veuve , elle continua à ce jeune Etranger les mêmes distinctions & la même faveur.

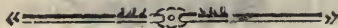
Après le départ de Renaud , Méleagre ne s'occupa plus que de faire une prompte retraite , & de renoncer au monde. Il feignit un voyage en France , embrassa Scipion , en lui disant : — Mon fils , je vous recommande votre sœur Yolante — ; & quand il fut en pleine mer , au lieu de cingler vers la côte de Provence , il donna ordre au Pilote de faire voile vers l'Isle de Célonie , où , prenant un habit d'Hermite , il racheta ;

par le jeûne, les larmes & la prière, la faute que sa conscience lui reprochoit toujours. Vers la fin de l'Histoire de Berenger, nous verrons ce pieux Solitaire reparoître sur la scène du monde, pour révéler au faux Renaud & au faux Comte de la Marck le mystère de leur naissance.



HISTOIRE DE CONSTANCE, PRINCESSE D'ANTIOCHE,

Qui comprend celle du faux Renaud ou vrai Berenger ; Comte de la Marck ; celle du faux Berenger , Comte de la Marck , ou vrai Renaud ; & celle des Amours de Scipion , d'Odoarde , d'Indathyrse & d'Amalthée.



CONSTANCE, RENAUD & BERENGER vont commencer à occuper la scène. C'est ici l'action principale du Roman , & dont l'Auteur semble avoir subordonné l'intérêt à celui des divers Episodes , sans doute pour que la lecture de ceux-ci

qui sont très-multipliés , pût se soutenir jusqu'au bout , & gagner même quelque-fois à la comparaison. Nous ne nous arrêterons donc que d'une manière assez succincte à l'intrigue de Constance avec nos deux Héros ; & nous la réchaufferons par l'incident de l'amour de Scipion pour Odoarde , & d'Amalthée pour Scipion , dont l'intérêt a quelque chose de plus piquant.

Constance , veuve de Remond , Comte de Poitou , & Prince d'Antioche , étoit petite fille de Baudoin , Roi de Jérusalem. Elle n'avoit pas encore vingt quatre ans , lorsque son mari fut tué dans une bataille par Noradin , Sultan d'Alep. Les charmes de sa figure , les belles qualités de son ame , & le sceptre qui lui restoit à partager , firent rechercher sa main par les Princes & Seigneurs les plus célèbres de ce tems : mais elle les refusa tous. On soupçonnoit cependant son cœur de

n'être point indifférent. On savoit que Renaud , élevé , pour ainsi dire , à la Cour par le Comte Remond , soupiroit pour elle , & que Berenger , Comte de la Marck , lui avoit donné des fêtes brillantes même du vivant de son époux. On se disoit donc tout bas que l'un de ces deux Soupirlans étoit la cause du refus qu'essuyoient tous les autres , & qu'il falloit que la Princesse aimât secrètement l'un ou l'autre , sans pouvoir déclarer son choix , d'autant que Berenger étoit retourné en France , & que Renaud n'étoit point d'une naissance égale à la sienne.

Cependant Renaud s'indignoit d'être né simple Gentilhomme ; il se sentoît le courage de disputer le cœur de Constance à tous les Princes de la terre ; & sachant que l'éclat des grands exploits fait disparoître les distances , & place toujours un Héros au plus haut rang , il s'attacha à rendre à Constance des services

signalés à la tête de ses troupes , dont elle lui avoit donné le commandement général.

Son antagoniste , quoiqu'absent , étoit très-redoutable ; c'étoit Berenger , Comte de la Marck , de Maison Souveraine , qui , pour l'apprentissage de ses armes , étoit venu à Antioche , avec nombre d'autres Seigneurs de même lignée , sous le commandement de Théodoric , Comte de Flandres , & s'en étoit retourné en France quelque tems avant la mort du Comte Remond : mais le bruit qui se répandit de la mort de ce Prince , fit bientôt renaître chez Berenger le désir de retourner en Syrie.

Tandis que Berenger projettoit de se rapprocher d'Antioche , toutes les Puissances ensemble sembloient conspirer pour en éloigner Renaud. Le Prince de Tarente , Bohemond , Comte de Tripoli ,

Baudoin , aïeul de la Princesse d'Antioche , tous les Princes de la Palestine , & une partie de ceux d'Europe , écrivoient unanimement à la veuve du Comte Remond qu'il étoit de son intérêt de choisir un époux digne d'elle par sa naissance , & capable , par sa valeur , de soutenir ses droits au Trône d'Antioche.

Cette dernière condition se rencontroit dans Renaud ; on n'en doutoit pas : mais l'article de la naissance n'étoit pas aussi avantageux pour lui. Renaud étoit , sans contredit , de père & de mère , très-bon Gentilhomme ; mais d'un Gentilhomme à un Prince Souverain , il y a encore tant de degrés ! Il n'en étoit pas moins très-empressé , très-assidu auprès de la Princesse. Il l'avoit aimée avant de savoir qu'il l'aimât ; à plus forte raison l'aimoit-il depuis la mort du Comte Remond ; mort qui lui laissoit , au moins , cette liberté.

Nous n'entrerons point dans le détail circonstancié de tous les exploits de Renaud. Il suffit de dire qu'une de ses campagnes se termina par la prise qu'il fit d'Arfacie, en personne, qui étoit l'objet même de la guerre.

Ce succès, qui sembloit le mettre au comble de ses vœux, l'en éloigna sensiblement. Baudoin, Roi de Jérusalem, attentif aux intérêts politiques de Constance sa petite fille, lui écrivit qu'il étoit tems de relever; par un second hymen, les espérances de ses Peuples, en choisissant, *parmi les Têtes couronnées*, un successeur à l'illustre Comte de Poitou. Par cette clause de *Têtes couronnées*, le simple Chevalier Renaud se trouvoit exclus de toute prétention, & privé de tout espoir. Mais, au surplus, on sait que, *pour qui aime bien, jamais exclusion n'eut lieu*. C'est une règle en amour.

On servit Renaud en voulant le desservir; & Constance, qui, peut-être, étoit un peu prévenue en faveur de Berenger, l'oublia quelque tems, pour ne faire attention qu'au Chevalier contre lequel toute sa parenté se liguoit. C'est l'usage. Contrariez la fantaisie d'une femme, vous déterminez son goût. Renaud fut donc, jusqu'à un certain point, favorisé de Constance, tant qu'il fut assez heureux pour avoir des envieux & des ennemis auprès d'elle; mais quand il n'en eut plus, son mérite s'affoiblit, & celui du Comte de la Marck se traça tout entier à l'imagination de la belle Veuve.

Constance se figura que ce qui pouvoit retenir Berenger en France, étoit une sorte de dépit ou de découragement que lui donnoit le bruit assez généralement répandu qu'elle alloit épouser un simple Chevalier. Elle s'attacha donc à démentir ce bruit; &, pour le mieux

détruire, elle nomma Renaud son Ambassadeur auprès de l'Empereur de Grèce. Cette politique lui réussit parfaitement; & Renaud étoit à peine aux portes de Constantinople, qu'on vit arriver le Comte de la Marck à Antioche.

Alors la renommée changea de langage, & toutes les trompettes furent occupées à faire retentir l'Europe & l'Asie du mariage prochain de Constance & de Berenger.

Renaud frémit de courroux à cette nouvelle; & sans doute à l'instant même il eût volé à Antioche pour disputer à son rival le cœur & la main de la Princesse, s'il ne se fût trouvé, en quelque sorte, les mains liées par la gloire. Il venoit d'accepter le grade de Généralissime des troupes de l'Empereur Comnène dans la guerre rallumée nouvellement entre l'Empire & la Scythie. Il s'agissoit de forcer Indathyrse à céder à sa sœur Amalthée

la portion du Royaume qu'il avoit usurpée sur elle. La circonstance étoit d'autant plus favorable, que le fameux Briomare, la terreur des troupes Impériales, & le plus grand Capitaine de son tems, venoit de quitter le service d'Indathyrse, & de se retirer en Italie (1), sacrifiant l'amour au devoir, & laissant en Scythie la belle Odoarde dont il étoit aimé, & dont il emportoit l'image dans son cœur.

Avant toutefois de partir pour cette expédition, Renaud publia une sorte de manifeste peu avantageux pour le Comte de la Marck. Il l'accusoit de profiter perfidement de l'absence d'un rival pour recueillir le prix de ses exploits; & il finissoit par le provoquer à un combat à

(1) A *Porto - Venere*, comme on l'a vu dans les Episodes précédents; car Briomare & Scipion sont le même Personnage sous deux noms différens.

outrance, à la première rencontre. Ce cartel fit du bruit, & parvint aux oreilles de Méleagre, qui avoit pris le nom d'Onuphre, & s'étoit fait Hermite dans l'Isle de Célonie. Ce pieux Solitaire quitta aussi-tôt sa retraite, & s'embarqua pour la Syrie, résolu de se dévoiler au faux Comte de la Marck, comme étant son père, & de lui interdire toute espèce de combat avec celui qu'il devoit respecter comme Prince, & qu'il n'avoit que trop long tems dépouillé de son rang, de son nom & de ses biens.

Cependant Renaud pouffoit la guerre de Scythie avec une extrême vigueur. Il gagna plusieurs batailles mémorables contre Indathyrse, & lui prit plusieurs Places fortes, dans l'une desquelles il fit prisonnière la belle Odoade, cette Esclave éperdûment aimée du Roi de Scythie. Cette dernière perte, la plus sensible de toutes pour Indathyrse, le fit résoudre

à rappeler promptement Briomare , qui , comme on l'a vu dans les précédens Epi-fodes , avoit été jetté par les vents avec Solyme sur les côtes d'Egypte. Briomare (le Lecteur se rappelle que c'est le même que Scipion) se hâta de passer d'Egypte en Perse , & de Perse en Scythie. Il se mit aussi - tôt à la tête des troupes , & ranima leur courage par sa présence ; mais lui-même perdit toute sa constance , & s'abandonna au plus sombre déses-poir , en apprenant qu'Odoarde étoit tombée au pouvoir de Renaud. Au dés-espoir succéda une fureur turbulente , dans les transports de laquelle il envoya par Gerton , son Ecuyer , & le plus vieux de ses Serviteurs , un cartel au Général de l'armée Impériale , qu'il ignoroit être ce même Renaud , qui passoit pour son frère , & avec qui il avoit été élevé : Renaud ; d'un autre côté , ne soupçon-noit nullement que Briomare fût son

cher Scipion. Le cartel étoit conçu en ces termes :

Briomare à Renaud.

« J'ai deux différens à vuider avec toi;
 » comme Général ennemi, & comme
 » Amant outragé, je dois chercher à
 » verser ton sang. Avant de nous voir
 » en bataille rangée, & de terminer ainsi
 » la querelle commune, occupons-nous
 » de celle qui nous est personnelle; &
 » sachons, par l'issue d'un combat parti-
 » culier, à qui de nous deux appartiendra
 » Odoarde.

» *BRIOMARE* ».

Renaud ayant lu ce défi, regarda avec courroux l'Ecuyer; mais en le regardant, il le reconnut à l'instant pour le même Serviteur qui lui avoit fait faire ses premiers exercices en Chypre: toute sa colère fit place à l'amitié & à la reconnoissance.
 — Mon cher Gerton, s'écria-t-il; eh !

quoi ? tu ne reconnois pas ton Elève — ?
En parlant ainsi, il ôte son casque, & se fait entièrement reconnoître au Vieillard, dont la surprise toutefois n'égale pas celle qu'il cause à Renaud, en lui apprenant que Briomare est le même que Scipion.

Renaud, enchanté de cette nouvelle, & désirant surprendre à son tour Scipion, retint Gerton au camp Impérial, & chargea un prisonnier de guerre de porter cette réponse au Général de l'armée Scythique.

Renaud à Briomare.

« S'il tarde à Briomare de se rencon-
» trer avec moi, c'est une impatience
» que je partage avec lui, & qu'il con-
» vient de satisfaire à l'instant même ; mais
» je le prévins que l'entrevue qu'il désire
» lui coûtera des larmes.

» R E N A U D ».

A peine cette réponse fut partie, que Renaud fit monter Odoarde & Gerton dans un char que lui-même voulut conduire. Du plus loin qu'il vit Scipion, il mit pied à terre ; & s'avancant vers lui, la visière baissée, & sans se faire connoître : — Odoarde t'est rendue, lui dit-il, en la lui montrant ; je l'ai remise aux mains de ton Ecuyer. Mais toi, Briomare, que me donneras-tu en échange d'un tel présent — ? Scipion, émerveillé d'un procédé aussi noble, avoua qu'il lui étoit impossible de s'acquitter. — Tu le peux cependant, reprit Renaud ; tu le peux, cher Briomare, en rendant Scipion à ma tendre amitié —. Ici Renaud & Scipion ôtèrent leurs casques, se précipitèrent dans les bras l'un de l'autre. Des larmes de tendresse & de joie coulèrent abondamment de leurs yeux.

Au milieu de cette reconnoissance, les Scythes amenèrent à Briomare un homme

qu'ils avoient jugé suspect , & qu'ils avoient arrêté comme Espion , sur sa mauvaïse mine. C'étoit le Corsaire Hugolin. Scipion le reconnut sur le champ ; mais non pas cependant plus promptement qu'Odoarde , qui , du plus loin qu'elle le vit , descendit du char pour venir l'embrasser , en s'écriant que c'étoit son père.—Quoi ! dit Scipion , tu ferois le père d'Odoarde ? — Il est du moins vrai , répondit Hugolin , que je lui en ai servi quelque tems , après que les gens de mon Equipage l'eurent enlevée à Famagouste dans une maison qu'ils jugèrent être celle du Gouverneur du lieu. Odoarde n'avoit guères alors que trois ans. Elle m'apprit qu'on la nommoit Yolante , & son père Méleagre. Pour qu'elle pût moins être reconnue , je cachai son vrai nom ; on lui donna celui d'Odoarde , qu'elle a toujours porté depuis. C'est sous ce nom que , pour la soustraire aux mauvais traitemens de ma femme , je la confiai à des Marchands Russes , qui

sont fans doute ceux qui l'ont conduite en Scythie. J'ai appris de quelqu'un, qui l'avoit vue dans ma maison à Polengni, & qui l'a retrouvée depuis à Sarrenton, qu'Odoarde étoit tombée au pouvoir du Roi Indathyrse, qui étoit devenu épris de sa rare beauté. C'est le désir de la revoir qui m'a fait entreprendre le voyage de Scythie. — Ciel ! s'écrie Scipion, dans quel piège m'entraînoit une fausse passion ! c'étoit Yolante, c'étoit ma propre sœur, que j'aimois sous le nom d'Odoarde !

Ici le Romancier transporte la scène à Antioche, & suppose que la paix se fait entre l'Empereur & le Roi de Scythie, par l'entremise de Constance, à condition qu'Indathyrse, si on lui accorde Yolante en mariage, cédera à sa sœur Amalthée, en toute souveraineté, le tiers du Royaume, selon la décision des Etats tenus à Sarrenton. Yolante monte ainsi sur le Trône de Scythie, & passe de l'état d'Esclave à celui de Reine. Scipion, détrompé, sent

expirer son imprudente passion, & l'Amant d'Odoarde ne l'est plus d'Yolante; ou plutôt tout son amour se tourne du côté d'Amalthée, dont la tendresse a prévenu la sienne, & qui se livre à la plus douce satisfaction dont puisse jouir une Princesse, celle de partager son Trône avec son Amant.

Vers cette même époque, l'Hermite Onuphre se fit reconnoître pour Méleagre, & révéla à tout Antioche le secret de la naissance de Renaud & de Berenger. Celui qu'on prenoit pour un simple Chevalier, redevint un Prince Souverain; & celui qui passoit pour le Comte de la Marck redevient le simple fils de Méleagre.

On crut une seconde fois que les vues de Constance alloient changer, comme la destinée réciproque des deux Préendants. C'est en quoi cette Princesse trompa tout le monde. Elle persista dans le choix auquel son cœur s'étoit secrètement fixé.

Mais avant de rendre ce choix public , elle eut la prudence de vouloir prévenir les suites fâcheuses du ressentiment auquel pourroit se livrer celui des deux rivaux qui seroit éconduit. Elle les fit venir , l'un & l'autre , en sa présence , & leur fit jurer que celui d'entr'eux qu'elle seroit obligée de mécontenter , pour épouser l'autre , respecteroit son choix , & ne troubleroit point le bonheur d'un rival. Ils prononcèrent ce serment exigé. Alors Constance leur dit de se retirer chacun dans leur Hôtel jusqu'à nouvel ordre ; ce qu'ils firent. Sur le soir , Constance fit dire au nouveau Renaud de se rendre auprès d'elle dans la principale Eglise , où elle l'épousa , & le fit proclamer Prince d'Antioche.

Le nouveau Comte de la Marck apprit , par les cris du Peuple , la félicité de son Concurrent. Il n'en put soutenir le spectacle , & s'embarqua à l'instant pour la

France , où il s'établit , & devint la souche
d'une des Maisons les plus illustres de
l'Europe.



TABLE

DU 1^{er}. VOLUME DE JUILLET.

L'AMITIÉ qui triomphe de l'Amour & de
l'Amour-propre, page 3

Conradin, 25

Berenger , Comte de la Marck, 75

Histoire du Corsaire Hugolin, 77.

Histoire de Théodore, 123

Histoire de Noradin, 156

Histoire du Comte Méleagre; 175.

Histoire de Constance, 184

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le 1^{er}. Volume du mois de Juiller de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux ames sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 30 Juin 1720. DE SANCY.

De l'Imprimerie de DEMONVILLE, rue Christine.

BIBLIOTHEQUE UNIVERSELLE DES ROMANS,

OUVRAGE PÉRIODIQUE,

*DANS lequel on donne l'analyse raisonnée des
Romans anciens & modernes, François, ou
traduits dans notre Langue; avec des Anecdotes
& des Notices historiques & critiques concernant
les Auteurs ou leurs Ouvrages; ainsi que les
mœurs, les usages du tems, les circonstances
particulières & relatives; & les personnages
connus, déguisés ou emblématiques.*

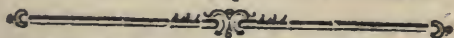
JUILLET 1780. SECOND VOLUME.



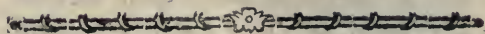
A PARIS,

AU BUREAU, rue Neuve Saintë-Catherine,
pour Paris.

AU BUREAU, & chez DEMONVILLE,
Imprimeur-Libraire de l'Académie Française,
rue Christine, pour la Province.



Avec Approbation, & Privilège du Roi,



A V I S

*MESSIEURS les Souscripteurs
sont priés de renouveler leur Abon-
nement, si leur intention est de
continuer.*



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES ROMANS.

JUILLET 1780. SECOND VOLUME.

SECONDE CLASSE.
ROMANS DE CHEVALERIE (1).

LES APPARENCES TROMPEUSES,

*Extrait de l'Histoire du très-noble & che-
valeurx Prince Gerard, Comte de
Nevers & de Rhétel; & de la très-
vertueuse, sage & belle Princesse Euriant
de Dammartin sa Mie.*

C E Roman, réimprimé en 1725, est entichi
de Notes très-instructives; ces Notes eurent

(1) Quoique depuis près de trois mois nous ne
soyions plus dans l'usage de nommer les Auteurs des

beaucoup plus de mérite dans le tems de cette réimpression, qu'elles n'en auroient aujourd'hui, cette branche de la Littérature Françoisé ayant été éclairée, depuis cette époque, par les belles & savantes recherches de M. le Marquis de P***, de M. de Sainte-Palaye, & de plusieurs autres Littérateurs d'un mérite supérieur : mais ce que nous avons acquis depuis 1725 ne diminue point le prix de ce premier travail.

L'autographe de ce Roman est aujourd'hui compris dans les Manuscrits de la belle Bibliothèque de M. le Duc de la Vallière. Tout paroît se réunir à prouver qu'il est très-ancien ; cependant quelques raisons portent à croire que l'Imprimé, d'après lequel nous avons tiré cet Extrait, peut avoir essuyé bien des altérations. C'est à M. l'Abbé Rives que nous nous en rapportons ; & nous soumettrons toujours notre avis au sien. Nous avouons que nous sommes tentés de croire que quelqu'Auteur, de la fin du quinzième ou du commencement du seizième

différens Extraits qui forment nos Volumes, le respect & la reconnoissance exigeroient une distinction en faveur d'un nom adoré de nos Lecteurs ; mais n'eût-on pas offensé le Public & Raphaël, en croyant nécessaire de mettre le nom de ce dernier au bas de l'un de ses chefs-d'œuvres ?

siècle, s'est servi de l'ancien Manuscrit pour composer ce nouveau Roman qu'il dédie à Charles de Clèves, Comte de Nevers & d'Eu, devenu Comte de Rhétel par son mariage avec Marie d'Albret; & l'Imprimé que nous avons sous les yeux nous paroît devoir être plutôt la copie du Roman imprimé sous Charles VIII, que celle de l'autographe connu de M. le Duc de la Vallière & de M. l'Abbé Rives.

On a peine à pardonner à l'Auteur de ce Roman plusieurs absurdités, dont le titre de son Ouvrage est la plus inexcusable. Comment ose-t-il donner pour Maîtresse à son Héros Gerard une Princesse de la Maison de Savoie, & sur-tout en plaçant la scène de son Roman sous le règne de Louis-le-Gros? Louis VI, dit Le - Gros, épousa, dans l'année 1115, Adélaïde de Savoie, fille de Humbert-aux-blanches-Mains, Comte de Maurienne & de Savoie. Comment le Romancier a-t-il donc osé porter la démence jusqu'à choisir la sœur ou la cousine d'une Reine de France pour en faire la Mie de son Héros? Gerard, il est vrai, finit par l'épouser. Mais on n'en est pas moins révolté de l'attentat d'un Auteur ignorant, qui s'éloigne de toute espèce de vraisemblance; & je ne conçois pas même que l'on n'ait pas biffé le titre de ce Roman,

lorsqu'en 1725 on en a permis la réimpression.

Je prévien donc les Lecteurs, que non-seulement j'ai dû supprimer l'auguste nom de Savoie, en substituer un autre; mais que pour donner quelque vraisemblance à ce Roman, je me suis trouvé forcé d'en changer le début. J'espère qu'on me pardonnera ce léger changement, qui n'altère en rien la texture de l'Ouvrage. Le récit des aventures de Gerard & d'Euriant mérite d'être conservé dans cette Collection; elles sont contées avec assez de graces & de naïveté pour intéresser les Lecteurs. J'avoue de plus qu'il m'est agréable & cher de rappeler aux Lecteurs que les Seigneurs de Nevers ont souvent mérité d'être estimés, aimés, célébrés par leurs Contemporains; & je ne peux mieux prendre mon tems pour en rafraîchir la mémoire.



HISTOIRE

DE GERARD,

COMTE DE NEVERS.



LE Comte & la Comtesse de Nevers, parens de la Maison Royale de France, n'habitoient plus si souvent la Cour de Louis - le - Gros, pour s'occuper avec assiduité de l'éducation du jeune Gerard leur fils unique ; & la Comtesse de Nevers prenoit les mêmes soins de celle de la belle Euriant sa nièce, que son frère, le Comte de Dammartin, l'avoit priée, en mourant, de regarder comme sa propre fille. Les deux aimables enfans étoient élevés ensemble ; l'Amour sembloit prendre plaisir à les embellir de jour en jour. Il présidoit à tous les jeux de leur enfance ; il épia bientôt le moment de leur donner ses plus charmantes leçons.

Le Comte & la Comtesse voyoient naître avec plaisir l'union de ces jeunes ames qu'ils désiroient unir pour toujours. Celle de Gerard étoit élevée, courageuse & passionnée; celle d'Euriant étoit plus tranquille & plus douce en apparence, mais elle étoit ferme & sensible. La jeune Princesse avoit pour Gouvernante une vieille Madame Gondrée, bien hypocrite, bien avaricieuse, & bien scélérate dans le fond du cœur. Le seul défaut de la Comtesse de Nevers étoit né du principe le plus respectable : pénétrée des sentimens que la vraie Religion inspire, elle ne soupçonnoit pas même qu'aucun de ses Ministres pût manquer à la sainteté de son état. Tout froc blanc, gris ou noir, étoit pour elle un objet de vénération, & s'attiroit son entière confiance. Un vieux Directeur, ancien ami de Madame Gondrée, l'avoit présentée à la Comtesse comme un Ange tutélaire propre à former le cœur de sa nièce à la vertu. La vieille Gondrée, couverte de rosaires & de scapulaires, l'avoit séduite par son air béat. La Comtesse eût-elle imaginé qu'elle recevoit dans sa maison un monstre de scélératesse, & que

la barbare Gondrée avoit étouffé, de ses propres mains, deux enfans qu'elle avoit eus dans sa jeunesse, & dont, peut être, un jour l'uniforme eût été le froc & le capuchon, s'ils avoient porté celui de leur père ? Le jeune Comte de Nevers fut heureusement remis en de meilleures mains ; & l'ancien Chevalier, qui veilla sur son éducation, lui donna non-seulement tous les principes dignes de sa naissance ; mais, profitant de ses heureuses dispositions, il fut le préparer, par les exercices & les instructions militaires, à devenir également redoutable dans les combats, & digne de commander ceux qui marcheroient sous ses ordres.

Le Ciel avoit fait naître la jeune Euriant avec une si belle âme, que la mauvaise éducation qu'elle courroit risque de recevoir ne pouvoit altérer sa vertu, sa candeur & sa modestie. Madame Gondrée essaya vainement de gagner la confiance de la jeune Euriant ; elle ne put en obtenir que la considération & l'obéissance. Gondrée étoit trop fine pour ne pas s'appercevoir que la belle Euriant avoit de l'éloignement pour elle : mais comme elle reconnut encore

plus facilement que son jeune cœur devenoit de jour en jour plus sensible pour l'aimable Gerard : « Elle aura bientôt be-
» soin de Gondrée, se dit-elle, & je saurai
» bien l'amener à s'attacher à moi ». De ce moment, elle prit un air de pruderie & de sévérité vis-à-vis de son Elève ; elle ne voulut plus permettre à Gerard de venir passer auprès d'Euriant tous les momens qu'il pouvoit lui donner : elle résolut même d'interrompre leurs jeux, de s'opposer durement à la douce familiarité qu'ils avoient contractée ; & c'est en les privant de celle qui règne entre un frère & sa sœur, qu'elle leur fit bientôt sentir qu'ils étoient Amans.

Dès le premier jour que Gerard fut privé d'aller porter, le matin, des fleurs à sa chère Euriant, & de déjeuner avec elle, il se sentit le cœur ferré ; ses larmes coulèrent : il fut distrait dans ses leçons, négligé dans son maintien, nonchalant dans ses exercices ; & son Gouverneur le crut malade. Euriant, de son côté, lorsqu'elle entendit Madame Gondrée refuser la porte de sa chambre à Gerard, soupira bien douloureusement ; elle prit un petit air boudeur, se fit

presser long-tems pour se mettre à sa toilette : les fleurs qu'on lui présenta pour entrelacer dans ses beaux cheveux, lui parurent fanées ; la plus adroite de ses femmes la fit crier en la peignant ; elle jeta des roses que Madame Gondrée lui présentait, en criant qu'elle l'avoit piquée. La vieille Gondrée fut bien plus habile que le Gouverneur de Gerard à connoître la cause de l'humeur de son Elève. Cette humeur redoubla le soir du même jour. Les regards les plus tendres & quelquefois languissans de ces aimables enfans pendant le dîner, auroient dû leur apprendre que leurs peines secrètes étoient les mêmes ; mais Gerard n'en savoit pas encore assez pour regarder celles d'Euriant comme une faveur. Euriant craignoit seulement que Gerard n'eût été grondé.

Tous les deux avoient une voix charmante ; Euriant jouoit de la harpe, Gerard tiroit les accords les plus doux d'une guitare, & faisoit souvent des vers charmans. Ils recevoient ensemble les leçons d'un ancien Troubadour Provençal que le Comte de Nevers avoit fixé dans sa Cour ; & la Comtesse aimoit trop à

les entendre chanter ensemble ; pour perdre ce tems de les écouter. Le vieux Troubadour leur proposa vainement, ce jour-là, quelques chansons vives & légères de son Pays ; l'un & l'autre ne voulurent chanter que quelques lays aussi plaintifs que tendres.

A peine eurent-ils chanté tous deux séparément les premiers couplets, qu'ils se regardèrent pour marier les accens de leur voix dans un *duo* qui leur servoit de refrain. Ces couplets, ce *duo* répondoient si bien à la situation présente de leurs âmes, qu'elles en furent également troublées : quelques grosses larmes tombèrent sur les joues fleuries de Gerard ; la voix d'Euriant expira sur ses lèvres, & ses doigts légers, mais tremblans, ne formèrent que de faux accords. — Qu'avez-vous donc aujourd'hui, mes enfans, leur dit tendrement la Comtesse — ? L'un & l'autre se plaignirent d'avoir mal à la tête. — Venez vous promener avec moi, leur dit-elle, en leur faisant quitter leur leçon —. L'un & l'autre se levèrent promptement pour courir à ses genoux. Cette bonne maman mit ses mains sur leurs fronts, les trouva brû-

lans ; & jamais ils n'avoient baifé ces mains caressantes avec plus de tendresse. Ils se les disputoient ; & , par distraction , Gerard baifa plus d'une fois celles de sa jolie cousine , qui ne rioit ni ne l'avertissoit de sa méprise.

La Comtesse ne s'en apperçut point : mais on imagine bien que rien ne put échapper aux observations de Madame Gondrée. Contente de cette première épreuve , dès le lendemain matin elle imagina d'en faire une autre. Ayant aperçu Gerard , qui se promenoit tristement dans un parterre qu'il cultivoit lui-même , elle observa qu'il ne s'occupoit plus du soin d'arroser ses fleurs , & qu'à peine donnoit-il un coup d'œil à celles que la rosée & le soleil du matin faisoient éclore. Elle descendit promptement pour le joindre ; & voyant qu'il cherchoit à l'éviter : — Monsieur le Comte , lui cria-t-elle , vous vous connoissez en fleurs mieux que moi ; votre cousine rebuta hier celles que nous lui portâmes ; rendez-moi le service d'en choisir , & de les lui porter vous-même aujourd'hui. — Ah ! de tout mon cœur , Madame Gondrée , dit Gerard en accou-

rant , & lui prenant les mains , de l'air le plus doux & les yeux brillans de joie. Une jacinthe élevoit sa belle & forte tige au-dessus de toutes les autres fleurs ; ses nombreuses & larges cloches la rendoient digne de former la couronne de Flore ; elle faisoit les délices de Gerard & l'honneur de son parterre : il courut pour la couper. — Arrêtez , lui cria Gondrée ; il vaut mieux la réserver pour Madame la Comtesse : l'odeur de cette jacinthe seroit trop pénétrante aujourd'hui pour votre cousine ; elle a toujours mal à la tête , la pauvre enfant ; elle n'a pas dormi de la nuit. — Quoi ! dit Gerard , ma cousine n'a pas dormi ? — Mon Dieu , non , lui dit-elle ; je l'ai même entendue se plaindre , & ses yeux étoient tout rouges , lorsque j'ai fait entr'ouvrir ses rideaux. — Tenez , Madame Gondrée , lui répondit Gerard , il faut qu'il y ait quelque chose en l'air ; car je n'ai pas dormi non plus , & je souffrois bien encore il n'y a qu'un moment : mais cela va mieux , ajouta-t-il ; en frottant son front d'ivoire ; le soleil est plus brillant qu'hier matin ; l'air est bien plus pur , & j'espère que ma cou-

fine Allons , allons , ne perdons pas de tems ; ces oreilles - d'ours n'ont aucun parfum ; elles sont brillantes ; leur œil est d'un beau blanc ; & , dans les cheveux noirs de ma cousine , elles ressembleront aux étoiles qui brillent dans la voûte céleste —. En disant ces mots , Gerard avoit déjà fait une grosse touffe de cette espèce de fleurs ; il tenoit déjà le bras de Madame Gondrée sous le sien , & l'entraînoit vers la chambre de sa cousine : ils y furent arrivés dans un moment. — Eh bien , ma chère petite cousine , comment vous va ? — Eh !... mais mon cousin il me semble que je vais un peu mieux ; & vous ? — Oh ! pour moi je me porte à merveille ; c'est sûrement le beau tems qui nous a guéris tous deux : n'est - ce pas , Madame Gondrée ? Il fait si beau ! si beau ! l'air est si doux ! le soleil est si brillant ! . . . —. En disant cela , il montrait , de sa main , la fenêtre ; mais il ne regardoit que la bouche de rose & les yeux célestes d'Euriant. — C'est bien vrai , mon cousin , disoit Euriant ; oh ! que nous aurons une belle journée ! elle commence si bien ! Mais vous aussi , Ma-

dame Gondrée, ne sentez-vous pas la même chose que nous? — Pas absolument, dit-elle en souriant. — Ah! mon cousin, n'est-il pas vrai que Madame Gondrée est à merveille aujourd'hui? Voyez comme elle est fraîche! elle ne paroît pas avoir trente ans —. A ces mots, Euriant courut l'embrasser. — Je veux en être aussi, dit Gerard —; & le Damoisel, la serrant, à son tour, dans ses bras, la vieille Gondrée reçut deux baisers, que l'Amour auroit bien mieux placés, s'il n'eût pas encore été tout aussi timide que les beaux enfans qu'il inspiroit. Madame Gondrée avoit à sa ceinture une petite bouteille d'étain pour mettre son eau bénite. Gerard courut choisir un joli flacon d'or parmi ses petits bijoux, & le lui présenta. — Mon Dieu! que votre collet monté va mal, ma chère Bonne, dit Euriant! il est d'une vieille dentelle de cent ans. Vous ne prenez pas assez soin de votre personne; laissez-moi vous en ajuster un autre —. Euriant employa ses plus beaux points de Venise à cet ouvrage; & dès ce moment, Madame Gondrée se proposa bien de mettre plus de complaisance que de

févérité dans sa conduite. Elle n'étoit pas née assez honnête pour garder un juste milieu , & s'en tenir à la prudence & la sagesse d'une bonne Gouvernante. Comme elle n'avoit été sévère que pour se venger , elle devint facile & séductrice même , dès qu'elle y fut portée par son intérêt personnel. Gerard savoit si bien mériter tous les jours de nouvelles faveurs , Euriant trouvoit si simple & si naturel de lui en accorder , elle avoit d'ailleurs , d'après les éloges de la Comtesse , une si haute idée de la vertu de Madame Gondrée , que la sienne se trouvoit assurée en la présence de sa Bonne , & qu'elle regardoit comme très-innocentes des caresses qui devenoient plus vives de jour en jour.

Les progrès de Gérard & d'Euriant , dans toutes les leçons qu'ils recevoient , furent aussi rapides que ceux de leur ardeur naissante. La plus vive émulation les animoit également ; & le désir de plaire naît toujours du bonheur d'aimer. Gerard devint le plus parfait des Damoiseaux ; Euriant réunit tous les talens qui peuvent encore parer une Beauté parfaite ; & , graces aux bons soins de

Madame Gondrée, dont la haute prudence avoit su ménager les progrès de la Pupille, le même jour que Gerard reçut l'ordre de Chevalerie, Euriant reçut de lui les dernières leçons de l'amour.

L'un & l'autre furent très-surpris de la grande découverte qu'ils avoient faite ; ils se crurent aussi habiles qu'ils se trouvoient heureux : cependant ils la tinrent secrète ; mais Madame Gondrée la devina bien aisément, & leur facilita plus que jamais le tems & les moyens de la perfectionner.

L'avide Gouvernante, ayant épuisé toutes les ressources, tous les petits présens qu'Euriant & Gerard étoient en état de lui faire, en espéra de nouveaux de leur hymen. Elle fut trouver le Comte & la Comtesse de Nevers ; elle leur dit qu'il étoit tems d'accomplir l'union qu'ils avoient projetée ; & leur fit entendre même qu'une révélation qu'elle avoit eue du Ciel la forçoit de les en presser. — Mon fils est bien jeune, dit le Comte. — Ah ! Monseigneur, ne l'avez-vous pas vu l'autre jour terrasser un ours dans vos toiles ? — Mais, bonne Gondrée, dit la Comtesse, Euriant n'a pas encore

quinze ans accomplis. — Eh bien ! Madame, elle les aura dans un mois ; & vous n'êtes pas morte de vous être mariée à cet âge —. Le Comte & la Comtesse trouvèrent les réponses de Gondrée sans réplique ; & voulant obéir aux ordres du Ciel qu'ils croyoient recevoir de sa bouche , ils firent fiancer , le même jour , Euriant & Gerard. Ils firent publier des fêtes & des tournois dans leurs Etats & dans ceux des Princes leurs voisins ; & le jour du mariage fut arrêté pour le premier du mois suivant.

Le jour de cet heureux mariage , hélas ! étoit encore bien éloigné ; l'amour & la constance de ces jeunes Amans devoient essuyer de bien cruelles épreuves ! Une maladie épidémique se déclara tout-à-coup dans le Comté de Nevers ; le Comte & la Comtesse en furent frappés , en même tems : l'art des Médecins ne put les sauver ; Euriant & Gerard eurent la douleur de les voir mourir entre leurs bras.

On croira sans peine que leur désespoir fut extrême , en perdant deux têtes aussi chères ; & quoique l'amour adoucît l'amertume des larmes qu'ils versèrent en-

semble, leurs cœurs sensibles furent pénétrés de douleur d'être séparés pour toujours de ceux qui leur avoient fait jurer ; en mourant, de s'aimer & d'être à jamais fidèles l'un à l'autre.

Après avoir donné quelques jours à leur douleur, Gerard fut obligé d'aller à la Cour de Louis - le - Gros : non-seulement il falloit qu'il lui rendît hommage, en personne, de son Comté de Nevers ; mais, ayant perdu son père & sa mère, il devoit à Louis, comme au Chef de sa Maison, de lui demander son agrément pour accomplir son mariage avec sa cousine.

Jamais ces jeunes Amans ne s'étoient encore quittés d'un seul jour ; l'un, & l'autre ne purent penser, sans frémir, qu'ils alloient se séparer pour quelque tems. Leurs fiançailles fermoient la bouche à la médifance, & leur donnoient la liberté de ne pas perdre un des momens du jour.

La complaisance de Madame Gondrée pour celui qu'elle regardoit alors comme son Maître, lui facilitoit le bonheur de les employer bien doucement. Ces familiarités conduisirent Gerard à découvrir

un signe qu'Euriant avoit toujours pris tant de soin de cacher, que Madame Gondrée ne le connoissoit point. La Nature avoit imprimé la plus jolie violette sous le sein d'Euriant; Gerard fut d'abord surpris de voir qu'une violette étoit née si près d'un bouton de rose : mais il lui rendit bientôt hommage. Euriant, qui perdoit son secret, lui dit : — Ah! méchant, qu'as tu fait ? tu m'enlèves jusqu'à la dernière faveur qu'il me restoit à t'accorder. Qu'aurai-je donc à t'offrir, de nouveau, le jour où l'hymen achevera de nous unir ? — Tout, chère amie : ah ! tu n'as rien qui n'ait pour moi tous les charmes de la nouveauté. Oui, cette violette est charmante, ajouta-t-il ; mais puisque tu m'en as fait un mystère jusqu'ici, je veux t'en punir. Jure-moi que personne ne la verra jamais, & que les femmes même qui te servent ne sauront point qu'elle pare ta gorge charmante. . . . — Ah ! mon ami, dit Euriant, quel serment pourrois-je te refuser ! Oui, je te jure de la cacher avec tant de soin, que je me sou mets à laisser croire que je t'ai manqué de foi, si quelqu'un peut savoir qu'elle existe —

Mille tendres badinages succédèrent à la découverte de la violette ; & (nous devons rendre justice à Gerard) , toutes celles qu'il faisoit alors avoient l'air d'être nouvelles pour lui.

Les adieux les plus tendres , la promesse la plus solemnelle de revenir célébrer son mariage dès qu'il auroit prêté son serment , l'autorité la plus absolue que Gerard remit à sa future épouse , mirent toute la Cour du jeune Comte dans le devoir de regarder sa Mie comme étant déjà la Souveraine du Comté de Nevers : la douceur & la bonté d'Euriant la firent adorer , & leur rappellèrent celle de la Comtesse dont ils pleuroient la mort.

Gerard , suivi de ses Ecuyers , arriva les Fêtes de la Pentecôte au Pont-de-l'Arche , où Louis - le - Gros tenoit alors Cour plénière. Malgré son grand deuil , qui ne lui permettoit aucune parure , il avoit l'air si noble , il étoit si beau , qu'il n'y eut Dames ni Demoiselles qui ne se dissent tout bas : *Bien heureuse la Mie qui conquêtera ce charmant Chevalier.* Louis , qui regrettoit le Comte de Nevers , qui l'avoit aidé de

son bras & de tout son pouvoir dans les longues guerres qu'il avoit déjà soutenues contre ses Vassaux rebelles, fut charmé de voir le fils dans lequel ce Comte paroïssoit renaître. Il admit d'abord Gerard à ses genoux; il prit ses mains dans les siennes, reçut son hommage; & dès qu'il eut donné l'espèce de baiser que le Vassal reçoit de son Seigneur, il le releva, l'embrassa tendrement, & le présenta lui-même à sa Cour comme un parent que la mémoire de son père lui faisoit aimer & regarder comme son fils.

Gerard plut généralement aux Chevaliers comme aux Dames. Le seul Lizard, Comte de Forest, sentit naître une noire envie contre lui. *Ce Comte, dit l'Auteur, étoit grand, maigre, fort aux armes, mais plus félon & plus rempli de mal engin & mauvais art qu'onques ne le fut Ganelon.* De ce moment, il épia l'occasion de nuire au jeune Gerard; mais il fut forcé de paroître se rendre à l'admiration générale que le jeune Comte de Nevers inspiroit par sa figure, son maintien & ses propos aussi nobles, qu'inspirés par la courtoisie.

Gerard gagna le prix de tous les jeux;

il triompha dans les tournois ; & il étoit prêt à sortir victorieux de la lice , lorsqu'un grand Chevalier se présenta contre lui dans la dernière joute consacrée à l'honneur des Dames. Nul avantage ne put être remarqué dans les deux premières courses ; mais la troisième , s'étant armé de plus fortes lances , le grand Chevalier fut renversé sur l'arène. Son casque s'étant détaché par sa chute , on reconnut Liziard , qui , comme ancien Chevalier , n'auroit pas dû se présenter aux joutes où les nouveaux s'exerçoient. Toute la Cour , & sur-tout les Dames , se moquèrent , & rirent de le voir étendu sur l'arène , tandis que Gerard se jettoit à terre pour l'aider à se relever , & lui présentoit la bride de son cheval qu'il avoit arrêté. Liziard cacha le dépit mortel qui l'agitoit , & se confirma plus que jamais dans le dessein de nuire à l'aimable Gerard.

Les joutes étant finies , les jeunes Chevaliers allèrent se désarmer ; & celles des jeunes & jolies Dames & Demoiselles de la Cour commencèrent un bal & une espèce de joute pour elles : les grâces & la légèreté sont leurs armes , & ne les
rendent

rendent que trop sûres de leurs coups. Mais Gerard triompha d'elles comme des Chevaliers. Il leur parut galant, léger, infatigable; elles se trouvoient si bien dans ses bras, quand il les faisoit sauter, qu'elles désiroient que leur tour revînt plus souvent. Ah! qu'elles portoient envie alors à sa Mie!

La Reine Adélaïde ne fit cesser le bal que pour faire apporter une collation superbe. On fit entrer des Ménestriers, des Jongleurs, & ceux qui possédoient ce qu'on nommoit alors la science gaye; le galoubet Provençal, la guitare Espagnole, la mandoline Italienne, la musette des bords du Lignon, & la flûte de Cologne, firent retentir le salon. Chaque Ménestrel chanta dans son langage; il n'en fut aucun qui ne célébrât l'Amour: plusieurs des Lays & des Syrantes qu'ils chantèrent avoient des refrains; les Dames & les jeunes Chevaliers les répétoient en chœur. Adélaïde, ayant distingué parmi toutes les voix qui s'élevoient alors celle du jeune Comte de Nevers, qui lui parut aussi douce qu'éclatante, elle interrompit les Ménestriers, & pria son jeune cousin de

s'approcher d'elle , & de chanter seul quelque Romance nouvelle. Gerard obéit en rougissant : il pria le Jongleur Espagnol de lui prêter sa guitare ; & s'étant assis près de la Reine, il chanta d'abord , sur un ton assez gai, les jeux de deux enfans élevés ensemble ; il peignit un troisième enfant , qui , sans que les premiers l'eussent appelé , sembloit être venu de lui-même pour leur en apprendre de nouveaux : dans un couplet , la jeune fillette se plaignoit que cet enfant l'avoit piquée en lui présentant des roses ; dans un autre , le jeune garçonnet crioit que cet enfant avoit brûlé ses lèvres par un baiser : dans le troisième , tous deux se plaignoient que cet enfant , devenu bien plus fort qu'eux , les entraînoit à son gré , dès qu'il les tenoit réunis dans ses bras. Le reste de la Romance peignoit avec feu tout ce que Gerard & sa Mie avoient éprouvé de peines & de plaisirs.

Tous les spectateurs s'étoient insensiblement approchés du jeune Comte ; attirés par sa voix agréable & touchante : il finit par une Hymne qu'il adressoit à cet enfant , dont il s'étoit plaint d'abord ,

& qu'à ses bienfaits & à son pouvoir il avoit reconnu pour être un Dieu : Gerard le remercioit d'avoir reçu de sa main la plus belle & la plus fidelle des Mies ; & dans le dernier couplet de sa Romance , sa voix devint plus éclatante ; sa guitare rendit des sons plus forts & plus perçans , lorsqu'il osa porter à toutes les Belles le défi de toucher son ame , & à tous les Chevaliers de la terre celui de troubler son bonheur , & de réussir à plaire à celle qu'il adoroit.

La Reine Adélaïde applaudit au défi de Gerard ; quelques jeunes Beautés soupirèrent en l'écoutant ; Liziard seul en fut assez jaloux & assez irrité pour dire à plusieurs autres Chevaliers : — Ce Gerard , presqu'enfant encore , prouve bien quel est son peu d'expérience , puisqu'il se croit si sûr de la fidélité de sa Mie ; je gagerois bien (si j'étois certain qu'elle n'en fût pas prévenue) qu'en huit jours de tems j'amenerois cette Mie au point de la soumettre à tous mes desirs — Gerard l'entendit ; une fureur qu'il contenit à peine fit bouillonner son sang : mais la présence de Louis & d'Adélaïde ne lui permettant pas de donner un

démenti formel à Liziard , il se contenta de lui dire tout haut avec des yeux étincelans : — Comte, vous présumez trop de l'art de séduire; la mauvaise opinion que vous avez des femmes vous rend indigne de leurs plus légères faveurs : pour moi, je les respecte; j'ai même une si haute idée des vertus & de la constance de celle qui m'est destinée, que je soutiendrois mon opinion par les armes & par le pari de mon Comté de Nevers contre une possession équivalente, si quelque téméraire osoit essayer de la rendre infidelle à ses premiers sermens —. Liziard rougit; mais il eut l'impudence de soutenir ce qu'il avoit avancé. Gerard alors n'étant plus le maître de se retenir : — Comte, lui dit-il, je prends à témoin toute la Chevalerie Française que je parie mon Comté de Nevers contre celui de Forest, que vous n'ébranlerez pas la fidélité de ma Mie, dans le terme du tems que vous prenez pour séduire son jeune cœur. — J'y consens, répondit Liziard —, en tirant son gant, comme Gerard avoit déjà tiré le sien.

Cette scène entre les deux Comtes s'étoit passée avec tant de promptitude,

que Louis & la Reine n'avoient pas eu le tēms de s'opposer à ce pari, fait en leur présence, au milieu de la Chevalerie Françoisē, & pendant les fêtes solennelles de la Cour plēnière. Louis ne put donc refuser de recevoir les gages que les deux Comtes vinrent lui présenter; & Gerard s'obligea, par serment, à ne faire donner aucun avis à la belle Euriant de l'audacieuse entreprise de Liziard. Il fut donc décidé que si Liziard ne pouvoit réussir à séduire Euriant, il perdrait son Comté de Forest; & que s'il pouvoit prouver que la Mie de Gerard étoit devenue infidelle, il entreroit en possession de celui de Nevers.

Dès le lendemain, Liziard partit, suivi de quelques Ecuyers. Il les chargea de beaucoup d'or & de pierreries, & prit le chemin de Nevers. Il arriva dans cette Ville un matin, au moment qu'Euriant, suivie de ses Demoiselles, revenoit de la Messe. Dès que Liziard l'apperçut, il descendit de cheval, & vint l'aborder avec l'air le plus respectueux: — Princesse, lui dit-il, quelques affaires m'appellant en Forest, j'ai promis à Gerard de passer par Nevers, pour vous porter

ses tendres hommages , & vous rendre compte de la bonne réception qu'il a reçue de Louis & d'Adélaïde—. Euriant, qui connoissoit le Comte , lui fit l'accueil le plus honnête , & le pria d'aller promptement se reposer , & de venir dîner avec elle. Un mot qu'elle dit tout bas fit avancer un des premiers Barons du Pays , qui conduisit Liziard à son Hôtel ; & s'empressa à le lui rendre agréable & commode. Il l'accompagna lorsqu'il fut paré de riches habits ; & tous deux allèrent au Palais du Comte Gerard , où la belle Euriant sa fiancée étoit déjà traitée en Souveraine. Le son des cors annonça le festin , dès que Liziard fut entré ; la belle Euriant en fit les honneurs avec tant de graces , qu'il falloit que Liziard eût le cœur bien pervers pour n'en être pas véritablement touché , & pour s'occuper plus de gagner le Comté de Nevers , que des désirs qu'elle étoit faite pour inspirer.

Lorsqu'ils sortirent de table , il lui dit : — Madame , permettez - moi de m'acquitter d'une commission secrète dont Gerard m'a chargé. — Seigneur Comte , lui dit modestement Euriant , je peux

tout écouter de sa part, dans les termes où je me trouve avec lui : mais je n'ai point de secret pour Madame Gondrée ; & je ne peux ni ne dois vous parler qu'en sa présence —. Liziard, envisageant cette vieille Gouvernante, la reconnut pour l'avoir plus d'une fois servi dans ses anciennes amours ; un clin-d'œil qu'il fit à Gondrée, & qui lui fut rendu, lui donna l'assurance de s'expliquer devant elle. Liziard débuta par mille lieux communs sur le pouvoir qui l'entraînoit à venir la trouver en l'absence de Gerard ; & finit par offrir son cœur & sa main. Euriant, étant fort gaie de son naturel, se mit à rire, & dit au Comte qu'elle ne pouvoit prendre cette déclaration que pour une mauvaise plaisanterie, & que cependant elle étoit assez étonnée d'en essuyer une de cette espèce. Liziard, loin de se rebuter, appuya tout ce qu'il avoit osé dire par de feintes larmes & par les sermens les plus sacrés, qui ne coûtoient rien à son ame perverse. Euriant alors le prit sur un ton fort haut, lui représenta l'horreur de la trahison qu'il faisoit à Gerard, & lui fit même entendre qu'elle l'en feroit repentir, si elle

ne craignoit de les compromettre ensemble. Liziard connut bien facilement qu'Euriant étoit trop fidelle & trop ferme dans ses principes pour qu'il pût espérer de la séduire ; & son unique ressource fut de chercher à parler en particulier à la Gondrée. Le reste du jour & le souper se passèrent très - sérieusement , de part & d'autre ; & lorsque Liziard fut prêt à se retirer , un second coup - d'œil de Gondrée l'avertit qu'elle avoit à lui parler.

La vieille scélérate , qui savoit , par expérience , que Liziard étoit homme à prodiguer ses dons pour réussir dans ses desseins , épia le moment de le tirer à part. — Je vois , lui dit - elle , que vous adorez ma Pupille , & vous avez raison. Je ne vous ai jamais procuré de Maîtresse aussi jolie : mais je connois trop l'humeur farouche d'Euriant pour oser vous promettre aucun accès auprès d'elle , à moins que ce ne soit par surprise ; la chambre de bains est à côté de la mienne , où je peux vous faire cacher : mais cet expédient n'est pas encore bien sûr ; car elle est d'une si ridicule modestie , qu'elle s'enferme toujours alors , & que ni moi-

même ni aucune de ses femmes nous ne l'avons jamais vue changer de chemise. Pour moi, continua Gondrée, je soupçonne qu'elle a quelque défaut caché, qui . . . — Tant mieux, interrompit Liziard. Ah ! plutôt à Dieu, ma chère Grondrée, qu'elle eût en effet quelque marque secrète que je pusse voir ; tout ce que je désirerois, ce seroit de la bien connoître —. Alors il lui conta la gageure qu'il avoit faite, & lui promit une belle Terre & une somme immense, si, par quelque expédient, elle pouvoit le mettre en état de sauver sa Comté de Forest & de gagner celle de Nevers. — Laissez-moi le tems d'y penser, lui dit-elle ; faites le malade, ne désespérez point de la réussite, & demain au soir vous aurez de mes nouvelles —.

Liziard se retira chez son Hôte, se plaignit d'un grand mal de tête. Le lendemain, il envoya faire des complimens à la jeune Princesse, & s'excuser sur ce qu'il n'étoit pas en état de lui rendre ses respects. Euriant en fut très-aïse : la visite & les propos de Liziard lui déplaisoient également. Elle fut très-gaie pendant son dîner ; elle courut pendant tout

le jour, dans ses jardins avec les jeunes personnes de sa Cour, & revint le soir un peu fatiguée.

Gondrée essuya son beau front; & passant sa main sur son col d'ivoire, elle s'aperçut qu'il étoit humide, & que sa chemise étoit mouillée. Elle fit bien vite apporter du linge, & la jeune Euriant, à son ordinaire, passa dans un cabinet, & s'enferma pour en changer. Gondrée, lorsqu'elle reparut, lui fit les reproches les plus tendres sur cette modestie outrée. Euriant en rit d'abord; mais voyant que Gondrée s'affligeoit sérieusement de n'avoir pu mériter sa confiance depuis quatre ans qu'elle étoit auprès d'elle, & voyant même couler des larmes perfides que la scélérate avoit à commandement, son bon petit cœur ne put y résister. Elle embrassa Gondrée; elle essuya ses yeux. — Ah! ma Bonne, lui dit-elle, n'ayez pas un soupçon injuste; non, je ne me défie nullement de vous: mais vous connoissez la foi du serment; vous connoissez, de même, quelle est ma tendresse pour Gerard! Eh bien, ma Bonne, je sens que vous regarderez comme une enfance ce que l'amour

me rend sacré ; mais tout ne l'est-il pas pour un cœur bien tendre ? ne dois-je pas tenir à l'époux que j'adore , jusqu'à la plus légère promesse ? Apprenez donc. — A ces mots , elle lui confia bien ingénûment la découverte que Gérard avoit faite d'un signe , qu'elle se garda bien de lui dépeindre , & finit par lui apprendre le serment qu'il avoit exigé d'elle.

Gondrée étoit trop fine pour essayer de lui faire des questions plus pressantes ; elle eut l'air , au contraire , d'approuver & le serment qu'elle avoit fait , & la fidélité qui le lui faisoit respecter. — Vous avez raison , ma fille , lui dit-elle ; le plus léger badinage devient sérieux entre deux personnes destinées à rester unies jusqu'au tombeau , lorsqu'il peut blesser la douce confiance qu'elles se doivent l'une à l'autre. — La méchante Gondrée , en parlant ainsi , se proposoit bien déjà de profiter de la confiance qu'Euriant venoit de lui faire. Elle forma , sur le champ , dans sa tête , le plus noir de tous les complots ; & , prévoyant qu'il lui seroit facile de l'exécuter , elle avertit Liziard , par un billet , de se rendre chez elle à l'entrée de la nuit. Elle prit son tems

avec Euriant pour lui persuader qu'un bain lui seroit utile pour se remettre de sa fatigue. Elle le fit préparer pour le soir; & sachant bien que sa Pupille s'enfermeroit, comme à son ordinaire, pour le prendre, elle fit un trou dans la cloison qui séparoit sa chambre de celle où la Princesse se baignoit. Le Comte de Forêt l'étant venu trouver sur la fin du jour, bien déguisé, sous un manteau gris, elle le cacha dans une grande armoire.

La jeune Euriant, bien loin d'imaginer que la plus affreuse trahison se tramoit alors contre elle, vint, sur les huit heures du soir, dans la chambre de Gondrée, où ses femmes la déshabillèrent en partie; & selon l'usage, elle passa seule dans sa chambre de bain, où, se croyant bien à l'abri des regards indiscrets, elle acheva d'ôter jusqu'à sa chemise, & se mit toute nue dans le bain. Gondrée, ayant fait retirer les femmes d'Euriant, leur dit de revenir dans une heure pour la servir. Elle tira Liziard de l'armoire, & le mit à portée de contempler tous les charmes de son Elève. A peine l'avidé & traître Comte de

Forest fut-il ému, en voyant la jeune Euriant aussi belle que Vénus sortant de l'onde ; le scélérat ne méritoit pas même d'avoir des désirs. Il ne s'occupa qu'à bien reconnoître la jolie violette qu'Euriant portoit au-dessous de son sein : il la dessina, pour en conserver la mémoire ; & sautant au cou de la vieille Gondrée, il lui renouvela ses promesses. Il sortit du Palais, courut faire préparer ses chevaux, & partit, avant le jour, pour retourner à la Cour de Louis. On fut assez surpris de l'y voir de retour avant le tems fixé par le pari. Gerard ne douta pas que Liziard, rebuté par les refus d'Euriant, ne fût revenu pour essayer de faire quelque accommodement avec lui. Il fut bien surpris lorsque Liziard, montrant plus d'audace que jamais, publia qu'il avoit gagné le Comté de Nevers ; qu'à peine avoit-il eu besoin de deux jours pour y réussir ; & qu'il supplioit le Roi, qui retenoit les gages du pari, d'ordonner qu'Euriant fût appelée à sa Cour, pour y être convaincue du peu de résistance qu'elle avoit apporté à le rendre heureux. Gerard avoit vainement cherché Liziard depuis son retour de

Nevers, pour se battre contre lui ; le lâche Comte de Forest l'avoit évité ; & ce ne fut qu'en présence du Roi qu'il put le joindre. On imagine, sans peine, quelles durent être sa surprise & son indignation, lorsqu'il entendit Liziard soutenir qu'il avoit gagné le Comté de Nevers ! Il n'étoit plus tems de recourir aux armes ; il falloit que le pari fût jugé. Un juste dépit animoit alors Gerard ; & la certitude qu'il avoit que le Comte de Forest seroit confondu, lui fit accepter la proposition qui lui fut faite d'envoyer chercher Euriant par un Ecuyer, avec ordre de lui dire seulement que la Reine Adélaïde la prioit de se rendre à sa Cour ; & qu'il étoit assez vraisemblable que c'étoit pour y faire célébrer ses noces avec Gerard, auquel le Roi fit promettre de ne point écrire. Le franc & noble Gerard obéit avec fidélité, d'autant plus facilement qu'il se croyoit sûr que la petite violette lui serviroit à convaincre de mensonge le Comte de Forest.

Louis s'étant apperçu de la colère que celui de Nevers ne pouvoit cacher, mit ces deux Chevaliers aux arrêts chez deux

hants Barons , qui se chargèrent de les garder jusqu'à ce que la gageure fût jugée.

Euriant reçut l'Ecuyer & son message avec la joie la plus vive ; & partit , dès le lendemain , sur une belle haquenée , avec une suite convenable à sa naissance. La détestable Gondrée eut l'air d'être bien affligée de son départ ; mais elle s'excusa de la suivre , sur son âge & ses infirmités , lorsqu'Euriant lui proposa de l'accompagner.

Cette jeune & charmante Princesse , parée de ses plus riches atours , embellie par la joie de revoir son Amant , animée par l'espérance de lui donner la main en présence d'une Cour auguste , arrangea son voyage de façon à n'avoir qu'une lieue à faire le matin du jour qu'elle devoit arriver à Paris. L'Ecuyer avoit ordre de la conduire au Palais de Louis ; & ce fut aux acclamations de tous ceux qui la virent traverser la Capitale , qu'elle se rendit au Palais des Tournelles. Elle fut sur le champ admise à l'Audience de Louis , entouré de ses Pairs , & fut très-surprise de ce qu'on ne l'avoit pas conduite d'abord chez la

Reine. Elle le fut également de ne pas voir le Comte de Nevers : & , malgré l'accueil obligeant que lui fit son Souverain , & les louanges qu'il donnoit à sa beauté , ses yeux se remplirent de larmes.

Les Huissiers de la Chambre , selon l'ordre qu'ils en avoient reçu , firent entrer le Comte de Nevers & celui de Forest , conduits par les deux Barons , qui les avoient sous leur garde. Le pari fait entre les deux Comtes fut lu publiquement , comme ayant la force d'un traité , selon les loix de la Chevalerie , qui donnoit cette sanction à toute parole entre Chevaliers , lorsque le gage avoit été remis de part & d'autre.

La vertu donne du courage. Euriant , indignée , s'écria : — Ah ! Gerard , comment as - tu pu te résoudre à compromettre le nom de ta future épouse ? La Comté de Forest est à toi ; mais peut-elle nous dédommager de ce que tu me fais essuyer dans ce moment ? Et toi , Liziard , qu'oserois-tu dire contre moi ? — Rien , répondit-il ; car je vous ai trouvée trop belle , trop docile , & trop tendre , pour n'être pas reconnoissant du

/

bonheur dont j'ai joui. — Ah ! monstre , détestable menteur ! s'écria-t-elle , en tirant un poinçon de sa tête pour courir l'enfoncer dans ses yeux. — Louis la retint ; & la pauvre Euriant , cédant à la révolution affreuse qu'elle éprouvoit , demeura sans connoissance. Liziard profita de ce moment pour dire au Roi : — Sire , pour preuve de ce que j'avance , je certifie que la Mie de Gerard a sous le sein gauche une violette dont voici la forme. Gerard , qui m'entend , fait la convention qu'il avoit faite avec elle ; qu'il me démente , s'il l'ose , maintenant —. Gerard consterné ne put rien répondre ; un désespoir affreux arrêta sa voix. Louis , ne pouvant se résoudre à croire Euriant coupable , aida lui-même à la porter dans l'appartement de la Reine , la remit entre les mains de deux anciennes Dames de la Cour , & leur dit de vérifier si le signe , pareil au dessin qu'il leur remit , se trouvoit en effet sous son sein. Il fut facile à ces Dames de voir la violette , Euriant n'étant point encore revenue de son évanouissement. Elles vinrent en faire leur rapport à Louis & à ses Pairs ; & Gerard , baïf-

fant les yeux & dans un morne silence, sortit de la chambre de Louis. Les Pairs prononcèrent, quoiqu'à regret, qu'Euriand étoit coupable, & que Liziard étoit en droit de s'emparer du Comté de Nevers. Ce traître ne perdit pas un moment pour en rendre l'hommage-lige; &, muni de l'acte qui lui fut expédié par le Grand Référéndaire, il partit sur le champ pour prendre possession du Nivernois.

Le malheureux Gerard, ayant la rage & le désespoir dans le cœur, courut à son Palais, où plusieurs de ses proches voulurent le suivre. — Laissez-moi, leur dit-il avec une sorte de fureur; abandonnez, oubliez pour toujours un malheureux qui va fuir loin de sa Patrie, & qui craint les témoins de sa ruine & de son déshonneur —. Les instances de ses proches & de ses Ecuyers furent inutiles; il ne voulut jamais permettre qu'aucun d'eux le suivît; il ne voulut pas même, dans l'humiliation qui l'accabloit, se couvrir de ses armes; & quittant toutes les marques extérieures de sa dignité, vêtu des habits les plus communs, il ne conserva que son épée. Il

monta sur le meilleur de ses chevaux couvert du harnois le plus simple ; & partit , en laissant baignés de larmes tous ceux qu'il s'étoit si tendrement attachés.

Il sortit de Paris à toute bride , & suivit , au hasard , le chemin qui conduisoit à la forêt de Melun. A peine y fut-il entré , que s'abandonnant à son désespoir , l'infidélité d'Euriant occupa seule toute son ame : un torrent de larmes coula de ses yeux ; il tomba dans la plus sombre rêverie ; & son cheval , ne se sentant plus pressé , s'arrêta de lui-même pour arracher quelques brins d'herbe dans un des endroits les plus solitaires de cette forêt.

Pendant que Gerard s'éloignoit , la malheureuse Euriant revenoit de l'état de mort où la calomnie de Liziard l'avoit plongée : mais , en ouvrant les yeux , elle ne vit plus auprès d'elle qu'une fille du commun , qu'on avoit par pitié laissée près d'elle , tous , Dames & Chevaliers , l'ayant abandonnée , & toute la Cour étant indignée de son infidélité , & de ce qu'elle avoit causé la ruine du plus aimable des Chevaliers.

Le crime découvert éteint toute espèce

de courage dans les âmes viles capables de le commettre ; mais ce même courage est donné à celles qui n'ont aucun reproche secret à se faire. — Où Gerard est-il ? qu'est devenu Gerard — ? s'écria-t-elle , en regardant cette fille. Son cri fut si douloureux , ses regards furent si touchans , que cette fille en fut attendrie. — Hélas ! que me demandez-vous , lui dit-elle ? ... Gerard , couvert de honte , a perdu son Conté de Nevers ; il fuit celle qui cause sa ruine , & qui lui déchire le cœur. — Ah ! ma chère amie , dit Euriant , en se traînant près d'elle , & lui serrant les genoux , ayez pitié de moi ; Louis est trompé , Liziard est un scélérat ; & j'atteste le Ciel que je suis innocente. Ah ! Gerard ! Gerard ! comment peux-tu croire si légèrement que ta fidelle Mie puisse être devenue coupable pour ce monstre — ?

La vérité porte un caractère sacré qui se peignoit alors dans les yeux & sur les lèvres d'Euriant. La jeune fille , commise à sa garde , en est touchée ; elle consent à changer d'habits avec cette infortunée. Elle la fait descendre par un escalier dérobé ; elle court lui chercher une ha-

quenée ; & la tendre Euriant , baissant son couvre-chef sur son beau visage , traverse Paris sans être reconnue , & vole sur les traces de son Amant. Elle est assez heureuse pour trouver , de tems en tems , des Voyageurs , qui , frappés d'avoir vu passer un homme d'une figure distinguée , couvert de larmes , peuvent marquer la route qu'il a suivie ; & la fortune , se lassant pour un moment de la persécuter , la conduit à l'entrée de la forêt , où les traces récentes d'un cheval déterminent la route qu'elle doit suivre elle-même.

Euriant est conduite par ces traces jusqu'à l'entrée d'une espèce de Fort ; mais l'épaisseur des arbres & l'obscurité qui y règne les lui font perdre de vue. Elle descend de cheval pour les remarquer mieux à l'herbe froissée qui les indique encore ; le hennissement d'un cheval achève de diriger sa marche. Elle entrevoit ce cheval attaché par sa bride ; elle entend des plaintes , elle vole ; & bientôt elle arrive près de Gerard , qu'elle trouve couché sur l'herbe , la face contre terre , & poussant des gémissemens sourds comme un malheureux prêt à per-

dre la vie. — Gerard ! mon cher Gerard —, s'écrie-t-elle, en lui tendant les bras. Le son de cette voix, si présente à son cœur, réveille les sens engourdis du malheureux Chevalier : il voit, avec surprise, mais avec horreur, Euriant si près de lui. — Que viens-tu faire ici, parjure, s'écrie-t-il en fureur ? — Mourir de ta main, lui dit-elle, ou te persuader de mon innocence. — Oui, tu mourras, perfide, lui dit-il, & c'est le Ciel même qui te livre à ma juste vengeance ; je vois qu'on t'a déjà rendu justice en te dépouillant de nobles ornemens que tu n'étois plus digne de porter ; & c'est sans doute la justice de Louis & d'Adélaïde qui t'a fait conduire sur mes pas pour te livrer à ma vengeance ! — Ah ! que dis-tu, Gerard ! s'écria-t-elle : ta fureur peut-elle t'aveugler à ce point ? Quel autre pouvoir que celui de l'amour auroit pu me conduire sur tes traces ! Mais je ne vois que trop que j'ai perdu ton cœur, & qu'il s'est endurci pour moi. Achève donc de m'arracher la vie : non, je ne peux supporter plus long-tems l'horreur de te paroître coupable ; frappe, Gerard ; éteins d'un seul coup mon amour.

& ma vie, & que mon dernier soupir soit pour toi—.

Gerard ne peut s'empêcher d'être attendri; il porte enfin ses regards sur Euriant, dont il les avoit détournés jusqu'alors : il la voit se jeter à ses genoux. Transportée par son désespoir, elle arrache sa collerette; elle ouvre sa robe, découvre son beau sein : — Frappe, frappe, Gerard, s'écrie-t-elle de nouveau, en étendant les bras; ah! Dieux!... — Gerard est agité dans ce terrible moment par l'Amour & par les Furies. L'action d'Euriant l'émeut bien tendrement : mais ce malheureux voit la fatale violette; & cette vue ranime toute sa rage. Il se relève furieux, court à son épée qu'il a jettée sur l'herbe : il la tire; &, détournant les yeux, il revient, d'une démarche mal assurée, pour frapper son innocente Mie. Euriant s'étoit jettée à genoux; elle présente de nouveau sa gorge à Gerard; Gerard la regarde, frémit. — Non, dit-il, je ne peux me résoudre à t'arracher la vie; mais n'espère pas me séduire : la violette, ton parjure, te condamnent; je t'abandonne à ton malheureux sort. — A ces mots, sans

écouter les cris d'Euriant , il court à son cheval ; il le détache , s'élance , & s'éloigne à toutes jambes.

Euriant , voyant que Gerard s'éloigne d'elle , pousse des cris affreux , cherche en vain quelque'arme pour se donner la mort. Elle arrache ses beaux cheveux , se jette sur la terre , appuie sa bouche & son nez sur l'herbe pour s'étouffer : mais la Nature , même en succombant à cet état horrible , se défend de la mort , & la laisse évanouie & sans mouvement sur l'herbe. Elle resta plus d'une heure sans aucun secours dans cet état funeste ; elle y fût restée encore plus long-tems , & peut-être pour toujours , si le hasard n'avoit conduit dans ce lieu le Duc de Metz , qui s'étoit écarté du grand chemin , avec plusieurs de ses gens , pour aller à la recherche de son chien , qui s'étoit égaré dans le bois à la poursuite d'un chevreuil.

Le Duc fut bien surpris en voyant une jeune personne dont la pâleur , & la mort qu'il croyoit l'avoir frappée , n'avoient pu défigurer les traits & la beauté ; il dit à ses gens de descendre , & de voir s'ils lui trouveroient quelque reste de vie.

Ceux-ci

Ceux-ci répondirent , après l'avoit examinée , qu'elle respiroit encore , mais bien foiblement. Il descendit sur le champ lui-même , & lui donna les plus prompts secours. Euriant , en reprenant ses esprits , fut effrayée de se voir entourée par un grand nombre de gens inconnus. Le Duc de Metz lui fit vainement des questions sur l'accident qui l'avoit mise dans cet état cruel : il ne put en tirer que de nouveaux gémissemens ; & le peu de mots qu'elle prononça furent pour demander la mort.

Le Duc de Metz , jeune & prompt à s'enflammer , trouva la belle Euriant charnante ; & ne douta point qu'il ne la consolât facilement , en lui déclarant qu'il la trouvoit assez jolie pour l'amener à Metz , & pour lui donner l'état le plus brillant ; il fut même si frappé de l'air de noblesse qu'elle conservoit , malgré le désordre de son état présent , que , dès ce premier moment , il ajouta qu'en-nuyé de la vie errante qu'il avoit menée jusqu'alors , il la destinoit à partager avec lui la Souveraineté des Trois-Evêchés & de la Lorraine.

Euriant se défendit long - tems de le
1780 *Juillet. 2^e. Vol.*

suivre ; mais voyant qu'il la relevoit de terre malgré sa résistance , & qu'il vouloit l'entraîner vers son palefroi : — Arrêtez , Seigneur , lui dit-elle , & sachez quelle est la malheureuse avec laquelle vous vous abaissez jusqu'à lui proposer votre main ; l'état où vous me trouvez est une juste punition de mes crimes. Entraînée dès ma plus grande jeunesse aux vices les plus bas , je me suis livrée à tous les excès du libertinage ; & dans le nombre infini de mes Amans , il n'en est aucun qui n'ait éprouvé les plus noires trahisons de ma part ; je sens qu'il me feroit impossible de m'en corriger. Ne vous avilissez donc pas en vous chargeant d'une créature infame , qui se sent accablée de ses iniquités , & qui veut rester en ce désert , pour s'y livrer à la mort qu'elle mérite. — Non , lui répondit le Duc de Metz , en l'entraînant toujours : tout ce que vous avez pu faire jusqu'ici me touche peu ; la misère a pu vous entraîner au mal ; une fortune brillante rappellera votre ame à des sentimens plus honnêtes —. Les Chevaliers , qui suivoient le Duc de Metz , furent indignés de voir leur Maître s'obstiner à s'emparer

de cette vile créature, & n'obéirent qu'à regret à l'ordre qu'il leur donna de l'aider à la mettre sur son palefroi ; cependant ils furent aussi surpris que le Duc de voir que la beauté du palefroi, la richesse de son harnois, & qu'un bracelet de diamans qu'Euriant avoit oublié de détacher, répondoient si peu aux habillemens simples dont elle étoit couverte, & aux propos qu'elle venoit de tenir. Le Duc n'en fut que plus vif à suivre son premier dessein ; & , malgré la résistance & les gémissemens d'Euriant, il l'enleva, la conduisit à Metz , & la remit entre les mains d'une sœur qu'il avoit , à laquelle il conta son aventure, en lui disant qu'il avoit tout lieu de soupçonner qu'une aussi jeune & belle fille cachoit son véritable état, & ne s'étoit accusée de tant d'infamie que pour se dérober à son amour. La sœur du Duc gémissoit en secret de toutes les foiblesses de son frère ; elle étoit bonne , douce & vertueuse : elle adopta facilement cette idée ; mais elle se garda bien d'en instruire son frère. — Puisque vous la remettez sous ma garde , lui dit-elle , puisqu'elle vous plaît assez pour avoir des

vues sur elle , & pour vous inspirer le projet insensé de lui donner la main , laissez-moi donc le tems de l'examiner , de connoître le fond de son caractère & de son ame ; & jurez - moi d'être huit jours sans me demander à la voir —. Le Duc ne put pas refuser d'en prêter le serment à sa sœur , d'autant plus qu'elle avoit eu l'adresse de lui faire une proposition si raisonnable en présence de son Grand-Référéndaire & des principaux Seigneurs de sa Cour.

Nous verrons quel fut le succès des vues secrètes de la sœur du Duc ; & , puisque nous laissons la jeune Euriant en de si bonnes mains , il est naturel de nous occuper du sort du malheureux Gerard.

Ah ! qu'il est douloureux de s'éloigner de ce qu'on aime ! qu'il est difficile de rompre une première chaîne ! Entraîné par le désespoir & par le dépit , Gerard s'éloignoit à toute bride de celle qu'il croyoit infidelle ; mais il ne pouvoit arracher de son cœur le trait dont il étoit blessé. — Suis - je donc le seul , se disoit-il , qui se soit vu tromper par une femme ! Salomon , malgré toute la sagesse

qu'il avoit reçue de l'Eternel, Samson, malgré tous les miracles que le Très-Haut faisoit en sa faveur, furent souvent dupes dans leurs amours. *Celuy qui se tient trop assuré dans ses amours doit pour fol estre tenu ; bien plus fol encore est celuy qui ose sa Mie éprouver ; bien devois-je laisser la mienne en paix ; las ! qu'ai-je fait quand par mal engin ay-je mis la mienne à l'essay — ?*

A ces mots, il se rappelloit les doux momens passés avec Euriant, toutes les perfections, tous les charmes de sa Mie ; &, quoique la violette fût la cause de la perte de son Comté de Nevers, il ne pouvoit penser sans émotion à la charmante place que cette violette occupoit. La tendresse, l'ingénuité, les sentimens d'Euriant se retraçoient dans son cœur, & l'empêchoient de la croire absolument coupable. Il connoissoit Liziard pour être capable des plus noires trahisons ; des torrens de larmes couloient de ses yeux ; il se repentoit d'avoir abandonné sa Mie dans un désert. — Auroit-elle si vivement senti ma perte, auroit-elle suivi mes pas, se disoit-il, si son cœur

n'eût été toujours aussi sensible pour moi — ?

En s'occupant de ces idées si douloureuses , Gerard laissoit marcher son cheval à l'aventure. Ce cheval , qui connoissoit le chemin de Nevers, l'avoit pris sur le soir ; & , pendant toute la nuit , il avoit marché si légèrement , qu'à la pointe du jour le Comte aperçut de loin un gros Bourg qu'il reconnut pour être l'un de ceux de la frontière de ses Etats. La vue de ce Bourg lui rappella sa perte. — Hélas ! disoit-il , voilà donc ce beau Pays où mes pères ont donné des loix , où leur cendre repose , où j'ai passé ma jeunesse , où j'étois aimé d'Euriant , où je devois passer des jours si heureux avec elle ! Hélas ! j'ai perdu par ma faute ce noble héritage ; j'ai fait mon malheur & celui de mes anciens Sujets : j'en étois aimé ; ils auroient été heureux sous mes loix. Je connois Liziard ; il ne s'occupera point de leur bonheur : dur & pervers , il traitera le Nivernois en Pays de conquête — . En disant ces mots , Gerard sentit naître en lui le désir le plus vif de savoir par lui-même ce qui

se passoit alors à Nevers. Sachant que Madame Gondrée n'étoit point sortie de cette Ville, il osa former le dessein d'entrer, bien déguisé, dans la Ville, & conçut l'espérance de parler, en secret, à la Gouvernante de sa Mie. — Je ne peux résister (se disoit-il) à la voix qui s'élève dans mon cœur, & qui me dit encore qu'Euriant n'est point coupable; ce n'est que lorsque mon malheur me sera confirmé par Gondrée, que je peux prendre le parti d'oublier ma Mie, ou de chercher la mort —.

Gerard savoit qu'un ancien Ménestrel du Duc son père s'étoit retiré dans ce Bourg avec sa vieille femme, pour y jouir paisiblement des bienfaits de son ancien Maître. Ce Ménestrel l'avoit fait danser souvent avec sa Mie, au son de sa vielle qu'il touchoit mieux que tous les autres Jongleurs du Pays. Il prit le parti de se confier à ce bon-homme, dont il connoissoit l'attachement & la probité. Il s'enfonça dans un hallier épais sur le bord du grand chemin. Il débrida son cheval pour le laisser paître; & quoiqu'il fût abattu par la fatigue & le besoin, il prit le parti d'attendre la nuit pour se

rendre chez le vieux Ménestrel. Il se coucha sur l'herbe ; des fraises & quelques fruits sauvages , qu'il baignoit de ses larmes , furent la seule nourriture qui l'empêcha de succomber pendant cette longue journée. Gerard fut tiré deux ou trois fois de sa profonde rêverie par le passage de quelques Laboureurs , qui causoient entr'eux , chemin faisant ; & deux fois il les entendit déplorer la perte de leur ancien Maître , maudire le jour qu'il les avoit quittés , & celui de la prise de possession de Liziard. *Bien devons attendre , se disoient-ils , maux & outre-cuidance de la part de ce Liziard ; il n'a pas plus de conroi (1) dans sa teste que dans son*

(1) Conroi ; c'est l'ordre , en ancien langage , comme désroi veut dire désordre. Ce mot ancien est encore en usage dans la Maison du Roi. Lorsque le Roi ou la Reine s'arrêtent , en voyageant , chez un Prince même , ou chez un Particulier , & qu'ils y couchent , ou que seulement ils y dînent , le Contrôleur de la Maison , qui les suit , donne cent écus d'or à celui qui reçoit ou le Roi ou la Reine ; & il porte sur son état , que c'est pour payer le désroi.

Hôtel , où tout va de mal en pis , en perpétuel desroy.

Dès que le soleil fut caché sous l'horizon , Gerard se rendit chez le vieux Ménestrel , après avoir pris la précaution de couvrir ses traits & son teint avec un mélange de jus d'ache & de safran ; il connut avec plaisir que cette teinture le déguisoit assez , pour que ses Serviteurs les plus familiers ne pussent le reconnoître. Il demanda l'hospitalité pour une nuit ; & le vieux Ménestrel , attendri de voir qu'il portoit l'empreinte de la souffrance & de la douleur sur son front , s'empressa de lui donner des secours. — Mes bons & nobles Maîtres , dit-il à Gerard , m'ont mis en état de passer des jours paisibles ; & je remercie le Ciel , quand il me met à portée de partager leurs bienfaits avec des malheureux —. Quelques mets bien restaurans , un flacon plein d'un bon vin bien vieux , furent apportés par la vieille épouse du Ménestrel ; & Gerard commençoit à réparer ses forces épuisées , lorsque son Hôte reconnut à son doigt une bague qu'il avoit vue souvent en lui donnant des leçons de vielle. Ce bon homme ,

qui s'étoit déjà senti vivement ému en recevant Gerard , acheva , dans ce moment , de le reconnoître. Il fit , en se jettant à ses genoux , un cri perçant qui fit accourir sa femme. — Ah ! c'est notre cher Maître , s'écria - t - il ! ah ! Dieu ! dans quel état le vois-je réduit — ! Gerard les embrassa tendrement tous les deux , leur confia ses peines , & leur fit mille questions différentes sur tout ce qui se passoit dans le Palais. — Hélas ! dit le Ménestrel , je n'ai pu me résoudre à revoir un lieu qui me rappelleroit les Maîtres que j'ai perdus. Je ne vais plus à Nevers ; ce n'est que par les passans que je fais que vos anciens Sujets vous pleurent sans cesse ; qu'il ne règne plus d'ordre ni de dignité dans la Cour de Liziard ; que la vieille Gondrée y est restée ; & que c'est la seule des anciens Serviteurs de la maison qui n'en ait pas été chassée —. Gerard tressaillit en écoutant le Ménestrel , & se fit répéter ce qu'il venoit de lui dire de Gondrée. Le bon homme ajouta qu'il sembloit même que Liziard la traitoit avec un air de confiance & de considération. — Ah ! leur dit-il , il faut que je voie par moi-

même comment ils sont ensemble : je les soupçonne tous deux de la plus infame trahison ; & dussé-je périr mille fois si je suis reconnu , la mort me sera douce si je peux m'assurer que ma chère Euriant n'est point coupable —. Le vieux Ménestrel embrassa ses genoux une seconde fois , & le conjura de ne point exposer sa vie. — Je pense comme vous , dit-il à Gerard ; je les crois tous deux coupables des crimes les plus noirs : mais plus ils se sentent coupables , plus votre mort est certaine s'ils vous reconnoissent —. Gerard lui remontra que dans son état présent il n'avoit plus rien à ménager ; qu'il n'étoit point occupé de la perte de son Comté : mais qu'il ne pouvoit survivre à l'infidélité de sa Mie ; & qu'il n'avoit d'autre moyen pour s'éclaircir , que d'aller lui-même à Nevers.

Le Ménestrel , le voyant déterminé , se trouvant même persuadé que Gerard n'avoit que cette ressource pour se tirer de son état affreux , prit toutes les précautions possibles pour achever de le bien déguiser. Il lui fit prendre ses hou-

zettes (1); il le couvrit de son vieux manteau : les beaux cheveux de Gerard furent enfermés sous un bonnet fourré à moitié pelé. Il pendit sa vielle à son col, sa mallette couverte de peau, & parvint à lui donner tout l'air du plus pauvre & du plus misérable de tous les Ménestrels. Gerard partit dès le lendemain matin à pied, & fit trois lieues dans les boues & par la pluie pour se rendre à Nevers, où, sur les onze heures du matin, il entra, le cœur bien ferré, mais plus animé que jamais à suivre son projet. C'étoit un jour de fête; & le Peuple commençoit à se répandre dans les rues au sortir de l'Office, le soleil ayant dissipé les nuages pluvieux qui l'obscurcissoient.

Gerard s'arrêta dans plusieurs carrefours différens, & tira quelques sons de sa vielle, selon l'usage des Ménestrels, qui se servoient de ce moyen pour se faire appeller dans les maisons. Il entendit plusieurs fois les Bourgeois se

(1) Espèces de bottines.

dire l'un à l'autre : — Que vient faire ce malheureux Jongleur en cette Ville, où nous sommes tous en tristesse ? Passez plus loin, mon pauvre ami, lui disoient-ils : Nevers n'est plus ce qu'il étoit du tems de ses anciens Maîtres ; vous mourriez de faim, avant qu'aucun de nous vous appellât —. Gerard versa des larmes d'attendrissement en les écoutant : ils crurent qu'il partageoit leur douleur ; & plusieurs lui donnèrent du pain & des gâteaux qu'il mit dans sa mallette avec une bien vive reconnoissance. — Ah ! se disoit-il, quels nouveaux regrets ne dois-je pas sentir d'avoir perdu par ma faute des Sujets aussi fidèles — !

Gerard, après avoir parcouru quelque tems la Ville, s'approcha du Palais, s'assit sur une borne, & se mit à jouer de sa vielle. Personne ne l'avoit encore appelé, lorsqu'heureusement Madame Gondrée ouvrit un balcon, l'entendit, & l'envoya chercher pour amuser le nouveau Comte de Nevers pendant son dîner. Liziard, malgré son succès, étoit souvent plongé dans une sombre rêverie : les remords ne changent pas les ames perfides & criminelles, mais du moins

il les tourmentent assez pour ne les laisser jamais jouir d'une douce tranquillité. Liziard voyoit sur les visages consternés de ses nouveaux Sujets à quel point il leur étoit odieux ; il sentoît qu'il méritoit de l'être.

Dès qu'il fut à table, Madame Gondrée introduisit le Ménestrel, qui frémit d'horreur & de colère, en voyant Liziard assis paisiblement à la même table où son père, sa mère & sa chère Euriant avoient fait si long-tems le charme & le bonheur de sa vie. Il prit cependant sur lui d'accorder sa vielle, & de chanter une Romance. Il en choisit une qui répondoit au sentiment qui l'agitoit ; c'étoit celle de Guillaume d'Orange-aucourt-Nez, qui, couvert des blessures qu'il avoit reçues en suivant Charlemagne, venoit prier son foible fils, Louis-le-Débonnaire, de lui donner du secours contre les Sarrafins. La Romance portoit que le fils du grand Charles remettoit l'accord de sa demande à la décision de son Conseil ; & que Guillaume, indigné de son ingratitude, la lui reprochoit avec fierté, lui montrait ses blessures, lui disoit qu'il renonçoit

à son service , à son vasselage , & qu'il ne voudroit pas même tenir un féal éperon (1) doré de lui.

Liziard fait peu d'attention à la Romance de Gerard ; & celui - ci voyant qu'on ne lui dit pas de continuer , se lève de son tabouret ; & se sentant encore mouillé de la pluie du matin , il s'approche de la grande cheminée de la salle , & se tient debout dans un des coins de l'âtre pour se sécher. Personne ne fait attention au pauvre Jongleur ; les Domestiques emportent la table , se retirent , & Liziard reste seul avec Gondrée. La vieille scélérate saisit ce moment pour lui faire des reproches amers sur ce qu'il n'a rien fait encore

(1) L'éperon doré étoit la marque de la Chevalerie : les Damoisels , les Bacheliers & Ecuyers n'en portoient que d'argentés. Guillaume , par ces mots , annonce à Louis - le - Débonnaire qu'il dédaigne son secours ; & que puisqu'il a pu hésiter à le lui donner , il est dégagé de son hommage-lige : il lui déclare qu'il n'est plus son homme , & qu'il ne le reconnoît plus pour son Suzerain.

pour elle , depuis qu'il est maître du Comté de Nevers. Liziard s'excuse sur ce qu'il a craint que les grandes récompenses qu'il lui destine n'eussent découvert le pacte qu'ils avoient fait ensemble; s'il l'eût mise sur le champ en possession. Il convient qu'il lui doit tout; que sans elle il n'eût jamais pu voir la violette , & qu'il eût perdu son Comté de Forest: cependant il regrette qu'elle s'en soit tenue à lui faire voir tous les charmes d'Euriant, dont le souvenir, dit-il , l'agite plus , lorsqu'il se la rappelle, que dans le moment où sa gageure seule l'occupoit. Mais Gondrée rejette bien loin cette idée, en l'assurant qu'Euriant seroit plutôt morte mille fois, que de manquer à l'amour qu'elle avoit pour Gerard. Liziard, après avoir renouvelé ses promesses à Gondrée, sort & descend pour monter à cheval; la Vieille se retire. Gerard sort de la cheminée, descend par un escalier dérobé qu'il connoît, s'éloigne du Château, & va se réfugier dans le confessionnal d'une Eglise, pour cacher le trouble qui l'agite, & pour rendre grâces au Ciel de ce que sa chère Euriant n'est pas coupable. C'est

alors que , s'abandonnant à tous ses transports , à peine est-il encore un instant agité par la fureur que lui doit inspirer une si noire trahison : il ne s'occupe que du bonheur d'être sûr que sa charmante Mie est fidelle ; il verse un torrent de larmes , mais elles ne sont plus amères ; il se sent ranimé par l'espérance de la retrouver , de prouver son innocence , & de punir Liziard & Gondrée de leurs forfaits. Dès qu'il est un peu remis de cette agitation violente , il sort de Nevers , & retourne , d'un pas léger , chez le vieux Ménestrel. — Ah ! mon bon vieux ami ; lui dit-il , que ne te dois-je pas — ? Gerard lui apprend , avec la joie la plus vive , l'heureux succès de son voyage. Le bon homme & sa vieille femme s'attendrissent avec lui sur le sort de la belle Euriant , qu'il a si cruellement abandonnée dans la forêt. Gerard n'est plus occupé que de voler à sa recherche ; il esluie les vilaines couleurs qui le défigurent ; il reprend ses habits , se repose pendant quelques heures , & part , long-tems avant le jour , pour retourner dans la forêt où son injuste dépit l'a séparé de sa fidelle & charmante Mie.

La nuit étoit très - obscure , & deux ou trois chemins différens se croisant à peu de distance du Bourg dont il parroit , il s'égara de celui qu'il auroit dû suivre. Ne reconnoissant plus le Pays , à la pointe du jour il fut forcé de marcher à l'aventure , en priant le Ciel de le conduire sur les traces d'Euriant.

Gerard marcha pendant trois jours , sans oser entrer dans aucune Ville , de peur d'être reconnu ; & quelques pauvres Villageois , chez lesquels il s'arrêtoit pendant la nuit , ne purent lui donner aucune notion sur l'objet de sa recherche. Sur la fin du quatrième jour , quelques Cavaliers armés qu'il rencontra lui dirent qu'il étoit près de la forêt des Ardennes ; & ces Cavaliers , le voyant d'une taille avantageuse , & bien monté , lui proposèrent de venir avec eux pour servir le Comte Galeram dans une expédition. Gerard apprit , par les réponses qu'ils firent à ses questions , que ce Comte , amoureux d'une belle & jeune héritière du Pays , avoit résolu de l'enlever par la force des armes , & qu'il la tenoit assiégée dans son Château. Gerard étoit né trop généreux pour embrasser une

aussi mauvaise querelle ; il résolut au contraire de secourir celle que Galeram vouloit opprimer. Il suit ces Cavaliers , & arrive avec eux à la vue d'un Château , que plusieurs troupes commencent d'entourer. Il prend son tems pour se séparer des Cavaliers ; il vole aux barrières du Château , qui s'ouvrent pour le laisser entrer. On le conduit à la Dame du lieu , qu'il trouve plongée dans le plus affreux désespoir. Ses deux frères , tombés sous les coups du redoutable Galeram , l'ont laissée sans défense. Gerard lui propose de remettre son sort entre ses mains. Elle l'accepte ; il envoie défier Galeram. Le combat entre ces deux terribles adversaires est furieux ; Galeram succombe , Gerard est vainqueur. La belle & jeune Dame , héritière des plus riches Etats , prend soin elle-même des blessures de Gerard , se prend d'amour pour lui , veut lui donner la main , & le rendre plus puissant qu'il n'a jamais été. Mais Gerard , fidèle au souvenir de sa Mie , & plus résolu que jamais à la retrouver ou à mourir , s'échappe une nuit avant que ses blessures soient refermées , arrive à Châlons , à moitié mort.

Il se trouve mal en arrivant : un riche Bourgeois , touché de son état , le fait emporter chez lui. La fille de ce Bourgeois , très-spirituelle & très-jolie , se prend d'amitié pour lui , achève de le guérir de ses blessures. L'honnête Gerard , s'apercevant que cette jeune personne est prête à devenir sensible pour lui , la prévient , en se faisant connoître , & en lui racontant ses aventures & ses malheurs. Elle perd toute espérance d'en faire son ami. — Partez , lui dit - elle , puisque vous ne pouvez faire le bonheur de ma vie ; votre séjour ici devient trop dangereux pour moi. Vous avez perdu votre Mie pour avoir voulu follement éprouver son cœur ; ne vous rendez pas encore plus coupable , en me rendant malheureuse—. A ces mots , elle lui donne un bel épervier ; elle lui fait amener son cheval , l'embrasse , & le fait partir. Gerard éprouve plusieurs autres aventures ; il en sort toujours avec gloire , & sans se faire connoître pour l'ancien Comte de Nevers : il ne porte d'autre nom que celui du Chevalier à l'Epervier ; & c'est sous ce nom qu'il arrive chez Milon , Duc de Cologne , qui rassemble de toutes

parts des Chevaliers pour soutenir la guerre qu'il a contre les Sefnes (1), qui viennent de faire une incursion dans ses Etats.

Gerard ne fut pas long-tems sans donner des preuves qu'il étoit un des premiers Chevaliers de l'Univers: & le Duc Milon l'ayant vu potrer la terreur dans les rangs de ses ennemis, enlever des étendards, & renverser le Duc des Sefnes qu'il auroit fait prisonnier, si plusieurs escadrons ne fussent venus à son secours; le Duc Milon, après cette journée, qui fut à son avantage, amena Gerard dans son Palais, & voulut qu'il y fût logé désormais.

Si Gerard avoit paru redoutable les armes à la main, il ne parut pas moins charmant à toutes les Dames de la Cour de Milon, lorsqu'il fut désarmé. La jeune Euglantine, fille du Duc, ne put s'empêcher d'être émue lorsqu'il fut amené par son père. On fait quelle étoit l'espèce de salut que les Dames du plus haut parage devoient aux Chevaliers qui leur étoient présentés, au sortir d'un combat

(1) Saxons.

dont ils avoient remporté l'honneur. Les lèvres d'Euglantine ne firent que l'effet d'une feuille de rose sur la bouche de Gerard ; mais celles du beau Gerard firent celui d'un trait de feu sur la bouche d'Euglantine. Une jeune Fille-d'Honneur de la Princesse ne put s'empêcher de dire en soupirant : — Ah ! que ma Maîtresse est heureuse — ! Elle avoit dit ces mots assez haut pour être entendue. Gerard rougit, & n'en parut que plus beau. La belle Euglantine regarda Florette (c'étoit le nom de cette jeune fille) avec une sorte de colère ; & dès qu'elle fut retirée dans son appartement , elle la fit appeller pour lui faire des reproches très-vifs sur l'espèce de déclaration qu'elle avoit osé faire à Gerard. *Dea Maîtresse* , répondit Florette , *seroit-il donc que male jalousie vous poigne (1) déjà pour le Chevalier ? se mesure-t-on en amours , & si de moy voulût-il faire sa Mye , penssez-vous que je le refusasse ?* — *Taisez-vous , petite sotte* , lui dit Euglantine ; *avez-vous Villes & Fiefs à luy donner comme moy ?* — *Ah ! ah ! Dame , cuidez-vous donc*

(1) Pique.

que Villes & Fiefs fassent naître chauds désirs & fin amour? — Bien à foison avez-vous charmes pour plaire au Chevalier? — Le peu que j'en ay, c'est tout mon bien; mais je ne dis pas que je ne les mette au jeu pour m'en faire aimer.

Euglantine fut très-courroucée de la réponse hardie de Florette; elle la renvoya dans sa chambre, s'enferma dans la sienne, & se mit à penser *tant amoureuxment, qu'elle sembloit un bambin qui vient de manger du miel, & se passoit le bout de sa langue sur les lèvres, cuidant y sentir encore celles de Gerard.*

Les Sefnes, rebutés par la grande perte qu'ils avoient faite dans cette dernière action, furent quelques jours sans rien entreprendre, & s'occupèrent à construire des machines pour battre la Cité, tandis que le Duc Milon employoit ses soldats & les Bourgeois à fortifier ses remparts. Ces jours, que Gerard regardoit comme perdus, parce qu'il n'étoit occupé que du désir d'acquérir de la gloire, étoient bien agréables pour celles qui ne s'occupoient que de leur amour. Quelques fêtes & des bals que le Duc

Milon permit à sa fille de donner , firent paroître Gerard avec de nouveaux charmes aux yeux d'Euglantine & de Florette. Toutes les deux avoient une très - jolie voix ; toutes les deux , occupés de plaire à Gerard , ne négligèrent pas ce moyen de le toucher , & de lui faire entendre le secret de leur ame. Euglantine prit un jour un tympanon ; & ses belles mains faisant voltiger les deux baguettes avec grace , elle chantoit en regardant Gerard du coin de l'œil :

Amours m'a mise en grand mal-aise ,
Dolente suis par mal d'aimer.

L'instant d'après , Florette prit un sistre , & pria Gerard de l'aider à tirer ses gants. Elle eut l'adresse de les retenir assez pour que Gerard fût long - tems à lui rendre ce service , & ne pût découvrir que peu - à - peu des bras & des mains d'albâtre , que les Graces avoient arrondis. Elle tira quelques sons plaintifs en regardant d'abord Euglantine ; elle finit par chercher les yeux de Gerard au second vers de sa chanson ; & sa voix douce ,
&

& comme retenue par une peine secrète ,
fit entendre ces mots :

Vous chantez , & je meurs d'aimer ;
Trop vous est petit de mes maux.

Euglantine ne put tenir au mouvement de jalousie qu'elle sentit alors. Elle interrompit Florette ; & , retirant assez brusquement le sistre de ses mains : — Chevalier , dit - elle , en le présentant à Gerard ; *tant bien nourri (1) nous paroissez estre , qu'il n'est possible que ne sachiez ouvrier (2) de sistres & de chants , comme de lance & d'épée.* Gerard , ne pouvant s'en défendre , prit le sistre ; il en tira quelques accords , & fit un grand soupir. Euglantine & Florette espérèrent toutes deux que ce soupir étoit pour elles ; toutes deux cherchèrent à lire dans les yeux de Gerard : mais bientôt elles soupirèrent aussi tristement que lui , en voyant ses regards fixés sur les cordes de son sistre , & en l'entendant chanter :

Hélas ! hélas ! je ne vois pas icy

Celle qui tient & mon ame & ma joie.

(1) Elevé.

(2) Vous servir.

Euglantine étoit très - vive ; & n'étant plus la maîtresse de cacher le dépit que lui donnoit cette chanson : *Sire Chevalier* , lui dit-elle tout bas , *faut que vous ayez le cœur bien failly , quand aimer n'osez où vous êtes aimé ; bien m'apert que , par ces mots , vous avez voulu m'éconduire.* Gerard , se voyant aussi vivement pressé , crut pouvoir se tirer d'embarras par une feinte. *Belle Damoiselle* , lui dit-il , *il ne conviendrait pas à si pauvre Chevalier que je suis de lever mes yeux en si haut lieu ; j'avois une Mye , qui m'étoit sortable : foi de mariage nous nous étions donné ; un père cruel nous a séparés , la tient en chambre privée , & ma mort a pourchassé de tel randon (1) , que j'eusse été pendu ou décollé , si je n'eusse fui de sa vengeance. — Ah !* dit - elle , *si j'eusse été votre Mye , j'eusse prévenu la colère de mon père , & je m'en serois enfuie avec vous.*

Florette prit le prétexte de dire à sa Maîtresse que le Duc Milon alloit arriver , pour interrompre une conversation qui l'alarmoit. Gerard descendit seul dans

(1) De telle force.

un jardin pour penser à sa Mie ; & Florette , l'observant sans cesse , descendit promptement dans une salle basse du Château , qui donnoit sur le jardin. Elle toussa plusieurs fois ; & dès que Gerard regarda vers la fenêtre , elle se mit à chanter bien doucement :

Qui sçait guérir du mal d'aimer ,
Sy vieigne à moi , car d'aimer souffre.

Euglantine l'entendit répéter plusieurs fois ce refrain ; & quoiqu'elle s'apperçût que Gerard ne faisoit pas semblant de l'entendre , elle appella Florette , lui fit les reproches les plus vifs ; & Florette , ne gardant plus aucune mesure , lui répondit avec hauteur , & lui dit qu'elle étoit bien résolue de faire tout au monde pour gagner le cœur du Chevalier , & que les avances qu'elle pourroit lui faire seroient plus excusables que celles qu'une Princesse osoit risquer vis-à-vis de cet Inconnu.

Euglantine n'osa porter plus loin sa dispute avec Florette , celle qui l'avoit élevée étant arrivée dans ce moment ; cette ancienne Gouvernante connoissoit

trop bien le caractère de sa Pupille, pour ne pas juger, à son émotion, qu'il se passoit quelque chose d'étrange dans son ame. Elle fit entrer Euglantine dans un cabinet, & s'y prit de la manière la plus douce & la plus affectueuse pour arracher son secret. Le cœur d'Euglantine étoit trop plein, trop ému, pour n'avoir pas besoin d'une Confidente. Il est si doux de parler de ce qu'on aime, qu'une des premières faveurs de l'Amour, c'est de pouvoir confier les peines secrètes dont il nous accable. La belle Euglantine pencha sa tête sur le sein de sa Gouvernante, & lui fit l'aveu de ses sentimens. — Ah! ma Bonne, dit-elle, il avoit sûrement du poison sur les lèvres: car depuis le moment qu'elles ont touché les miennes, je n'ai pas joui d'un instant de repos; & ce poison a fait bien du ravage; je sens qu'il a passé jusques dans mon cœur, & qu'il semble même se porter jusques dans mes veines. Ah! Dieux! que faire, ma Bonne? Si jeunette encore, faudra-il que je meure du mal d'aimer, tandis que cet état est si doux, dit-on, pour tout ce qui respire?

La Gouvernante tenoit un peu des

mœurs de Madame Gondrée : elle n'étoit pas aussi scélérate qu'elle, à la vérité ; mais elle n'étoit pas plus sévère. Elle aimoit Euglantine. *Rassurez-vous, ma fille,* lui dit-elle ; *grand dommage seroit-ce que si gente créature & si noble Princesse mourût de ce mal qu'il est si doux & si facile de guérir. Par tout ce que vous venez de me dire, & par tout ce que j'ai pu voir moi-même, je juge que ce Chevalier est prévenu par quelque grande passion, qui, jusqu'icy, lui donne pour vous l'air de l'indifférence ; laissez-moy faire : je scay la composition d'un breuvage qui lui fera bientôt oublier celle qu'il regrette, & qui le fera tomber à vos genoux, si vous pouvez réussir à le lui faire partager avec vous.* Euglantine fut au col de sa bonne & commode Gouvernante, & la conjura de préparer ce boire amoureux : *Pis ne peut m'advenir,* lui dit-elle, *que male mort, & mieux vaut l'encourir contente, que languissante & souffreteuse, telle qu'amours me tient.*

Pendant le complot qu'Euglantine & la Gouvernante faisoient ensemble, Florette se dépitait dans sa chambre ; elle imaginoit mille moyens de supplanter sa

Maîtresse, & de s'attacher le Chevalier inconnu. Le dernier de tous fut celui de l'aller trouver pendant la nuit. — Je pourrai, se disoit-elle, causer à mon aise avec lui ; je lui représenterai tous les périls qu'il courroit, s'il avoit une intrigue secrète avec la Princesse, &... — Nous ignorons ce que Florette imaginoit de plus ; elle étoit si jeune encore ! son petit cœur parloit pour la première fois... Il seroit indiscret de chercher à deviner ce qu'il pouvoit lui dire : nous savons seulement que Gerard n'avoit rien à lui répondre, & que dans le tems où ces deux jeunes personnes s'occupoient si vivement de lui, le bon & fidèle Chevalier ne pensoit qu'à se tirer avec honneur (mais promptement) de la Cour du Duc Milon, & de l'engagement qu'il avoit pris de le servir ; il brûloit d'impatience de retourner à la recherche de sa chère Euriant. Ce fut dans cette vue que, dès le même jour, il alla trouver le Duc Milon, & qu'il lui proposa d'envoyer un Héraut à *Regiduf*, Duc des Sefnes, & de lui faire proposer de terminer la guerre par le combat de tel nombre de Champions qu'il voudroit choisir, sous les con-

ditions que le parti dont les Champions succomberoient, céderoit non-seulement à l'autre une Province frontière que tous les deux se disputoient, mais qu'il seroit obligé de payer tous les ans un tribut de cent chevaux équipés pour la guerre. Milon, désirant épargner le sang de ses Sujets, suivit le conseil de Gerard. Il envoya son Grand - Sénéchal, précédé par deux de ses Hérauts, porter ce cartel à Regiduf; & ce Duc des Sefnes étonné de la résistance qu'il avoit éprouvée, & se confiant dans ses forces & sa valeur, comme dans celles de deux de ses Sujets auxquels il ne croyoit pas qu'aucun des Chevaliers de Milon pût résister, accepta le défi, répondit au Duc de Cologne qu'il étoit prêt à suivre les conditions du cartel proposé, s'il vouloit combattre en personne contre lui, suivi de deux de ses Chevaliers; & que dès le lendemain, au lever du soleil, il se rendroit, avec deux des siens, dans une prairie qui se trouvoit placée entre les glacis de Cologne & la première ligne de son armée. Le brave Sénéchal, qui connoissoit la haute valeur de Milon, prit sur lui d'assurer Regiduf que

son Maître ne se refuseroit pas à ce cartel, & qu'il pouvoit se préparer au combat pour le lendemain matin.

Milon en effet remercia son Sénéchal de s'être aussi noblement acquitté de sa commission, & le choisit, avec Gerard, pour lui servir de second dans cette affaire. Le bruit s'en répandit aussi-tôt dans le Palais, & porta les plus vives alarmes dans le cœur des Sujets de Milon, dont ce Prince étoit adoré. Mais elles ne purent égaler celles d'Euglantine & de Florette. Elles accourent, éperdues & couvertes de larmes, aux pieds du Duc, pour le conjurer de ne point exposer sa tête, de ne pas accepter le défi de Regiduf; & leurs yeux se tournoient souvent sur Gerard, en lui demandant cette grace. Milon les embrassa tendrement, rit de leurs craintes, & leur dit que son honneur & l'amour qu'il avoit pour ses Sujets ne lui permettoient pas de rejeter un moyen aussi prompt de finir cette longue & cruelle guerre.

On croira sans peine que l'une & l'autre renoncèrent au projet qu'elles avoient formé, qu'elles remirent à le suivre, après l'évènement d'un combat

qu'elles ne pouvoient empêcher. La crainte de perdre un Amant adoré peut seule réunir deux rivales. Euglantine & Florette se retirèrent ensemble , fondirent en larmes , & suivirent la foule du Peuple , qui couroit remplir les Temples , & faire des vœux pour son Souverain : on eut peine à les en arracher , pour les ramener au Palais.

L'aube du jour paroissoit à peine lorsque les trois Guerriers se couvrirent de leurs armes. Milon , le Sénéchal & Gerard , montés sur de vigoureux coursiers , sortirent seuls de la Cité , dont ils firent fermer les portes , & s'avancèrent vers la prairie. Le Peuple de Cologne couvrit les remparts , pour être spectateur de ce combat ; & les troupes du Duc se formèrent sur le glacis , avec ordre que personne ne sortît des rangs , sous peine de la vie. Milon entroit à peine dans la prairie , lorsqu'il vit Regiduf s'avancer de son côté , suivi de deux Sefnes d'une taille gigantesque , tous deux nourris dans les montagnes de Cremnitz , & dont l'aspect fit frémir de crainte & les Sujets , & jusqu'aux troupes même de Milon. Les six Chevaliers étant en présence , un Hé-

raut s'avança de chaque côté, portant l'acte de la convention réciproque. Ils en firent l'échange; l'un d'eux reporta celui qui lui fut remis dans le camp des Sefnes, & celui de Milon rentra dans Cologne avec l'acte qu'il avoit reçu.

Les combattans ne tardèrent pas à se charger, & jamais rencontre ne fut plus terrible. Le Duc Milon & Regiduf brisèrent leurs lances sans se blesser; mais leurs chevaux s'étant frappés de front comme deux taureaux en fureur, tombèrent morts sur l'herbe, & leurs Maîtres restèrent étendus sans connoissance. Le Sénéchal fut percé d'outre en outre par le redoutable Sefne qu'il avoit en tête, & perdit la vie, avec son sang, par cette large plaie. Gerard, heureusement, eut le même avantage sur le Sefne qu'il combattoit; mais quoique ce dernier eût la gorge percée par la lance de Gerard, le choc du puissant cheval qu'il montoit fut si violent, que celui du Comte de Nevers fut renversé sur son Maître au même instant où le Sefne rendoit le dernier soupir.

Gerard se débattit avec effort sous son cheval avant que de parvenir à s'en

débarrasser ; & , pendant ce tems , le Sefne , qui venoit de tuer le Sénéchal , s'appercevant que Regiduf & Milon étoient étendus fans connoiffance , il descendit de cheval , & courut fur ce dernier l'épée haute , pour lui couper la tête ou pour le faire prifonnier. Il étoit déjà prêt à le faifir par fon casque , lorsque les cris menaçans de Gerard l'obligèrent à le quitter , & à se mettre promptement en défenfe. Le Comte de Nevers ayant vu le péril qui menaçoit Milon , avoit volé pour le fecourir : il attaqua le Sefne avec fureur ; & celui-ci , qui furpaffoit Gerard de toute la tête , courut avec la même impétuofité fur lui , croyant l'abattre de fes premiers coups. Gerard , également adroit & léger , fut les esquiver ou les parer , & fit bientôt couler le fang de fon redoutable ennemi. Le Sefne , furieux de recevoir des bleffures à chaque nouvelle attaque , mugit de rage dans fon casque , comme un taureau qu'un puiffant dogue a faifi par l'oreille ; il jette fon épée , tire fon poignard , & s'abandonnant fur Gerard , il parvient à le faifir , quoique celui-ci prenne ce moment pour lui-plonger fon

épée dans le flanc, au défaut de la cuirasse. Le Sefne se sent blessé mortellement, fait un dernier effort, renverse sous lui le Comte de Nevers, & veut lui plonger son poignard dans la gorge; mais le coup ne porte que dans l'épaule qu'il lui traverse. Le Sefne, épuisé par la perte de son sang, succombe enfin, jette un horrible cri, perd ses forces, & meurt entre les bras de Gerard, qui se relève baigné dans son propre sang & dans celui de son ennemi.

Le cri du Sefne expirant avoit été si terrible, qu'il avoit rappelé Milon & Regiduf de leur étourdissement. Ce dernier se relève, le premier, en chancelant, tire son épée, & veut s'élancer sur Gerard qu'il voit couvert de sang : mais celui-ci, malgré sa blessure, prévient Regiduf; & d'un coup terrible qu'il lui porte sur le bras, il lui fait tomber son épée : il le saisit, le terrasse, & lui fait crier merci. Milon se relève à son tour : il prend l'épée de Regiduf, & reçoit ce Prince, devenu son tributaire, des mains du brave Gerard.

Le combat étant terminé, quatre hauts Barons furent appelés de chaque côté.

Milon reçut la foi de Regiduf, en leur présence; la paix fut jurée, de part & d'autre, selon le traité précédemment signé.

Gerard, comme vainqueur, remit avec noblesse aux Seigneurs Sefnes le corps, les armes & les chevaux de leurs Compagnons. Regiduf se retira, dès le même jour, avec son armée; & Milon, après avoir fait mettre le premier appareil à la profonde blessure de Gerard, le fit emporter dans une litière, marchant à cheval à côté de lui. Ce Prince le fit entourer par sa Baronnie; &, le faisant précéder par ses trompettes & par ses Hérauts, qui le proclamoient comme le vainqueur de cette grande journée, il rentra triomphant dans Cologne.

Ce fut aux acclamations générales de l'armée & du Peuple de Cologne, que Gerard traversa la Cité; & la belle Euglantine accourut, suivie de ses femmes, qui portoient des fleurs & des couronnes de laurier. Milon les refusa toutes. — C'est à ce brave Chevalier qu'elles sont dues, leur dit-il, en leur montrant Gerard; je lui dois & mon honneur & ma vie —. Gerard, affoibli par la perte de

son sang & par la douleur que lui cau-
soit sa blessure, fut tiré doucement de
la litière, & mis sur un brancard léger,
que les Dames de la Cour couvrirent de
fleurs, & qu'elles voulurent porter elles-
mêmes. Florette saisit ce moment de sou-
tenir sa tête, qu'elle pressa plus d'une fois
bien tendrement. Rien n'échappe aux
yeux d'une rivale; & quoique Gerard,
pâle, abattu, n'eût point l'air d'être sen-
sible à ces douces caresses, elles rallu-
mèrent la jalousie d'Euglantine, & la
déterminèrent plus que jamais à recourir
à l'art de sa Gouvernante. Celle-ci pas-
soit pour être plus habile que tous les
Mires de la Germanie pour guérir les
grandes blessures, & Milon lui confia le
soin de traiter celles de Gerard.

Le corps du Sénéchal avoit été em-
porté du champ de bataille avec tous les
honneurs militaires; & il fut déposé dans
la Basilique de Cologne, en attendant
les magnifiques obsèques que Milon or-
donna de préparer. Sa Charge, la plus
noble de la Cour, étant vacante, le
Duc crut la devoir au Chevalier, qui
venoit de lui sauver la vie; & toute sa
Cour applaudit à son choix.

On imaginera sans peine quelles furent les alarmes d'Euglantine & de Florette, tant que les jours de Gerard furent en danger ! Malgré le rang de la Princesse, elle suivoit souvent sa Gouvernante lorsque celle ci levoit les appareils ; souvent ses belles mains s'occupoient de ce soin avec elle, sans que Gerard pût s'en apercevoir. Florette, de son côté, savoit trouver mille prétextes pour le voir : elle lisoit les Romans de la Table - Ronde près de son lit, & choisissoit toujours ceux qui pouvoient faire entendre à Gerard que l'amour mérite d'être payé par l'amour. Mais plus elle rappelloit cette douce idée, plus le fidèle Comte de Nevers s'occupoit de sa chère Euriant ; & rien ne pouvoit le consoler d'être hors d'état de partir, & de voler à sa recherche.

Gerard commençoit à reprendre des forces, & sa blessure étoit presque refermée, lorsqu'un songe affreux vint porter le trouble dans son ame. Il lui sembla voir Euriant entourée de gens armés, qui la conduisoient en chemise vers un bûcher : il lui sembla que sa Mie lui reprochoit sa cruauté ; qu'elle l'appelloit

à son secours ; & l'impression que lui fit cette voix si chère , le réveilla tout en larmes , & lui parut être un avis du Ciel pour ne pas différer à chercher celle dont il avoit reconnu l'innocence. Il fait un effort , il se lève de son lit ; & , voyant que l'aurore commence à dissiper les ténèbres de la nuit , il essaie de se couvrir de ses armes : mais la douleur que lui cause sa blessure ne lui permet pas même de porter son haubert. Cependant , entraîné par l'amour & par la terreur que le songe a portée dans son ame , rien ne peut l'arrêter ; il s'enveloppe seulement d'un long manteau fourré , ne prend que son épée , & descend par un escalier dérobé pour aller vers les écuries : il espère avoir la force d'y seller lui - même un cheval , & de sortir de Cologne avant que personne soit réveillé dans le Palais. Mais le froid du matin le saisit ; l'effort qu'il fait en poussant la porte pesante de l'écurie , fait rouvrir sa blessure : son sang coule , & l'instant d'après il tombe sans connoissance. Heureusement , la Gouvernante d'Euglantine traversa , peu de momens après , cette même cour ; elle alloit cueillir des herbes , ayant le lever du

soleil , pour composer de nouveaux appareils. Son étonnement fut extrême , en voyant un homme étendu près de la porte de l'écurie , & le pavé rougi par du sang ; elle jette de grands cris : on accourt ; on relève celui qu'on croit être assassiné. La Gouvernante reconnoît Gerard , le fait porter dans son lit, lui rend l'usage de ses sens , & lui fait les plus tendres reproches sur son imprudence , & sur le dessein qu'il a de quitter la Cour de Milon.

Gerard , pénétré de son état présent , & touché des soins de la Gouvernante , lui dévoile le fond de son ame ; lui raconte toutes ses aventures ; la conjure de tâcher de hâter sa guérison , & lui demande un secret inviolable.

La Gouvernante connut bien , par ce récit , qu'elle n'avoit d'autre ressource que celle d'un pouvoir surnaturel. Elle fut d'ailleurs fort aise de savoir qu'il étoit , par sa naissance , digne d'épouser Euglantine ; & , craignant , qu'emporté par une passion aussi vive , il ne cherchât bientôt quelque nouveau moyen de s'échapper , elle n'hésita plus à composer un philtre pareil au boire amoureux que la blonde

& charmante Yseult & le brave & beau Tristan avoient autrefois partagé. L'aventure de l'évasion que Gerard avoit tentée fut tenue secrète ; mais , dès le même jour , la Gouvernante employa tous les secrets de son art pour composer son philtre , qu'elle remit entre les mains d'Euglantine , en lui disant de l'apporter elle-même au moment où l'appareil du soir seroit levé.

On croira sans peine qu'Euglantine fut exacte à se rendre près de Gerard , à l'heure marquée ? L'adroite Gouvernante assura le blessé que ce baume , pris intérieurement , hâteroit sa guérison. Il n'osa le refuser , le vase étant présenté par la main d'Euglantine , & la voyant elle-même en faire l'essai. Il but la liqueur dangereuse ; & celle qui la lui présentoit ne put douter de sa puissance , lorsque , reprenant le vase de sa main , elle sentit qu'il baisoit tendrement la sienne.

La Gouvernante , voulant achever de tromper Gerard & ceux qui se trouvoient alors dans la chambre , dit qu'il falloit laisser reposer le blessé , tira ses rideaux , & sortit avec sa Pupille , en l'abandonnant aux nouveaux sentimens qu'elle pré-

voyoit devoir s'emparer de son ame. Hélas ! elle ne réussit que trop bien dans ses desseins ! Etourdi par la force de ce philtre , Gerard ferma bientôt les yeux , s'endormit : mais ce ne fut plus sa fidelle Mie qu'il revit dans ses songes ; l'image d'Euglantine fut la seule qui se présentât : jamais son imagination n'avoit pu lui peindre Euriant avec plus de charmes ; & lorsqu'il se réveilla , séduit par le nouveau feu qui brûloit dans son sein , il prit pour un véritable amour les desirs ardents qu'il sentoit naître. Il n'avoit jamais aimé que sa Mie ; son peu d'expérience lui fit croire qu'il la retrouvoit dans Euglantine. La tendre Euriant fut oubliée ; & nous nous garderons bien de rapporter mille petits détails du bonheur imparfait qui soutint son illusion. La Gouvernante d'Euglantine ne fut pas plus sévère que la vieille Gondrée. Sa Pucille étoit assez heureuse pour avoir bu du même philtre ; il lui faisoit oublier l'art qu'elle avoit employé pour séduire Gerard : les desirs sans cesse renaissans de ce beau Chevalier égaloient presque les siens ; Euglantine ne désiroit rien au-delà du bonheur dont elle jouissoit. Peut-

être arrive-t-il quelquefois que bien de nouvelles Euglantes partagent, sans aucun prestige magique, une si douce illusion avec elle. Mais abandonnons, pour quelque tems, ces deux êtres, qui ne connoissent plus que les plaisirs de l'Amour, & qui ne jouissent pas de ce sentiment intérieur qui le rend maître de nos ames; de ce sentiment profond qui peut apprécier les désirs comme un bienfait nouveau de ce Dieu, mais non comme le plus nécessaire. Occupons-nous plutôt de la tendre & malheureuse Euriant; elle seule, en ce moment, doit intéresser une ame honnête & sensible.

Le Duc de Metz, lorsqu'il remit Euriant entre les mains de sa sœur, n'avoit pas prévu l'obstacle qu'il apportoit lui-même à ses désirs. L'aimable Alfrède (c'étoit le nom de cette sœur) étoit une des Princesses les plus vertueuses de l'Univers. Elevée avec un de ses cousins, comme Euriant avec le sien, elle avoit été presque aussi sensible qu'elle: mais n'ayant point eu pour Gouvernante une Madame Gondrée, elle n'avoit connu que le bonheur d'aimer; & son Amant ayant perdu le jour dans un tournoi, la

Religion seule l'avoit empêchée de se donner la mort : une douleur profonde l'avoit pénétrée ; & son ame tendre & sensible s'élevant à la source des consolations intérieures , elle avoit fait le vœu de consacrer le reste de sa vie au culte des autels. Son frère , qui l'aimoit tendrement , l'avoit empêchée de prendre le voile , & la retenoit dans son Palais : mais quelque mariage sortable qu'il eût pu lui proposer , Alfrède étoit restée inébranlable dans la résolution de passer sa vie dans la retraite & dans la prière.

Le Duc de Metz , en remettant Euriant entre ses mains , ne lui cacha rien de son aventure , ni des propos étranges que cette jeune personne avoit tenus dans les premiers momens de son enlèvement. Alfrède en eut horreur : mais ayant jetté les yeux sur Euriant , qui tenoit les siens baissés en sa présence , elle la trouva si jeune , son air lui parut si doux & si modeste , qu'elle se sentit émue par une tendre pitié. Elle chargea celle de ses femmes , en qui elle se confioit le plus , de veiller sur cette jeune fille , de la loger auprès d'elle , & de lui rendre compte de

sa conduite, & des propos qu'elle tiendrait lorsqu'elle se trouveroit en liberté.

— C'est un Ange, dit quelques jours après cette femme à la Princesse; oui, Madame, c'est un Ange que vous m'avez confié. Depuis qu'elle est près de moi, la pauvre enfant passe sa vie dans la prière & dans les larmes. Non, je ne peux la croire criminelle; je pense bien plutôt que quelque grand malheur lui fait cacher son état & son nom. Je l'ai priée vainement de m'ouvrir son cœur; peut-être, Madame, réussirez-vous mieux vous-même à pénétrer ses secrets: permettez que je vous l'amène —. Alfrède y consentit; & cette femme alla chercher Euriant, qui vint avec elle en tremblant.

En entrant dans la chambre d'Alfrède, elles trouvèrent la Princesse en prières. Euriant se mit à genoux derrière elle; elles'apperçut qu'Alfrède pouffoit des soupirs douloureux, & qu'elle versoit des pleurs en levant ses bras vers le Ciel: — Hélas! se dit-elle, elle est donc malheureuse! mais ses maux ne peuvent naître ni de l'injustice ni de l'abandon d'un époux adoré —. Cette idée funeste fit,

en ce moment , une si forte impression sur elle , qu'elle perdit connoissance , & qu'elle tomba sur ses mains , en poussant un cri qu'elle ne put étouffer. Alfrède se releva , courut elle-même pour la secourir ; elle aida la femme qui l'avoit amenée à la porter sur un lit de repos : elles la délacèrent pour l'aider à respirer ; & découvrant son beau sein , Alfrède apperçut la violette. Elle la considéroit encore , lorsqu'Euriant , en reprenant ses esprits , fit un nouveau cri , referma promptement son corset & sa collerette , & se mit à verser un torrent de larmes. — Que pouvez-vous craindre de nos soins pour vous , lui dit doucement Alfrède ? — Ah ! Madame ! Madame ! s'écria-t-elle , pardonnez à mon premier mouvement. Hélas ! ce que vous venez de voir est la cause de mes malheurs , & le sera bientôt de ma mort. Non , s'écria-t-elle une seconde fois , en se jettant à ses pieds ; non , je ne peux résister à l'horreur de paroître plus long-tems criminelle aux yeux de la vertu même ! Hélas ! Madame , vous rougirez peut-être de ma première foiblesse : mais vous êtes trop bonne pour n'être pas touchée de mes malheurs —.

A ces mots , elle alloit commencer le récit de ses aventures , lorsqu'Alfrède , cédant à la douce sympathie , l'embrassa , la fit asseoir auprès d'elle ; & l'ayant à la fin calmée , Euriant lui fit un récit fidèle de ses malheurs.

Alfrède ne put l'écouter sans verser bien des larmes ; elle l'embrassa tendrement : Hélas ! Madame , lui dit-elle , quelque malheureuse que vous soyiez dans ce moment , l'espérance vous reste ; la justice & la bonté du Ciel peuvent vous réunir avec votre époux , & vous lui prouverez votre innocence : mais moi , malheureuse , rien ne peut finir mes peines & mes regrets ; j'ai perdu celui qui m'attachoit à la vie : suivez-moi , je m'expliquerai mieux—. A ces mots , elle la conduit dans son Oratoire ; elle ouvre une petite armoire , en tire une boëte d'or formée en cœur : —Voilà , lui dit-elle , tout ce qui me reste du plus aimable des Chevaliers. Ce cœur qui n'aima que moi fut percé d'un coup de lance ; & le même coup a porté les regrets & la mort dans le mien—. Euriant baissa respectueusement ces tristes restes :—Ah ! lui dit-elle , je ne sens que trop que rien ne peut vous consoler ; mais si la plus tendre
amitié

amitié peut apporter quelque adoucissement à vos peines, c'est sur ce gage sacré que je vous jure de vous être attachée jusqu'au dernier soupir. Mon Amant voit encore le jour, mais c'est pour me détester : Ciel, poursuivit-elle, comment a-t-il pu soupçonner ma foi ? quelque fortes que fussent les apparences, devoit-il me condamner sans m'entendre ? Non, Madame, je n'espère plus rien : mon sort est aussi cruel que le vôtre ; & mon seul espoir, mon seul désir, c'est de passer les restes d'une vie infortunée auprès de vous, & de mêler tous les jours mes larmes avec les vôtres—.

Alfrède & la belle Euriant se jurèrent sur ce cœur l'amitié la plus fidelle. De ce moment, Alfrède ne voulut plus qu'Euriant eût un autre appartement que le sien. Elles partagèrent le même lit, les mêmes petits ouvrages, & tous les foibles moyens qu'elles imaginoient pour se distraire de la douleur profonde qui les pénétoit. Alfrède aimoit les oiseaux, & souvent elle s'amusoit à les apprivoiser & les nourrir elle-même. Euriant s'en amusa bientôt comme elle. Une belle alouette huppée, qu'un oiseleur venoit de prendre, lui pa-

rut plus digne de ses soins que tous ses autres oiseaux ; elle la portoit souvent sur son sein , & la faisoit manger en son giron. Se promenant un jour dans la campagne avec Alfrède , elles s'étoient assises à l'ombre , & chacune d'elles disputoit sur la beauté de l'oiseau qu'elles avoient apporté. Alfrède faisoit admirer à son amie les couleurs changeantes du col de sa tourterelle ; Euriant , voyant que la couleur grise de son alouette , ni même sa belle huppe , ne pouvoient égaler l'arc-en-ciel du col de la tourterelle , tire en badinant un saphir qu'elle avoit à son doigt , & le passe au col de son alouette pour la parer. Ce saphir étoit monté sur l'anneau qu'elle avoit reçu de Gerard le jour de leurs fiançailles , & leurs noms y étoient gravés. Tandis que les deux jeunes amies disputoient encore sur la préférence que méritoient leurs oiseaux , Alfrède soutenant que les parures qu'on tient de la Nature sont préférables à toutes celles qu'on essaye de lui donner , une autre alouette planoit sur leur tête ; le mois de Mai répandoit alors le verd brillant , les fleurs sur la Nature , & les désirs dans tous les êtres sensibles. Les yeux perçans de l'alouette

élevée dans les airs , apperçurent celle que la belle Euriant tenoit dans son giron : elle chanta , & ce chant étoit le cri de l'amour ; l'alouette d'Euriant l'entendit : ingrate aux soins de sa jeune maîtresse , elle s'échappa de ses mains , s'éleva vers la campagne ; & toutes les deux battant des ailes , de plaisir , en se rejoignant , se perdirent ensemble dans le vague des airs. On imagine sans peine quelle dut être la douleur d'Euriant en perdant le seul gage qui lui restât de l'amour de Gerard—! Ah ! s'écria-t-elle douloureusement , cet anneau m'est enlevé comme son cœur ! quel pronostic pour moi —! Son amie fit de vains efforts pour la consoler. Elle rentra consternée dans le Palais , & passa toute la nuit dans les larmes.

Le lendemain matin on vint annoncer à la Princesse Alfrède un des principaux Chevaliers du Duc de Metz son frère. Ce Prince , après avoir remis Euriant entre les mains de sa sœur , avoit été forcé de partir pour aller défendre ses frontières contre les Comtes d'Alsace & de Bitche qui s'étoient réunis pour les attaquer. Le Duc de Metz , après quelques actions particulières , avoit remporté sur eux une victoire

décisive ; il leur avoit enlevé plusieurs étendarts qu'il envoyoit à sa sœur, en annonçant son prochain retour : le Duc avoit fait partir d'abord le Chevalier nommé Meliatis , avec l'ordre secret de s'informer quelle avoit été la conduite d'Euriant en son absence , & de lui dire qu'il étoit toujours dans les mêmes dispositions pour elle. Le Duc, qui croyoit Meliatis digne de sa confiance , n'avoit caché ni son amour , ni ses soupçons à ce Chevalier ; & Meliatis avoit toujours passé sa vie avec des femmes assez perverses pour lui donner mauvaise opinion de ce sexe , & pour le croire capable de toutes les infamies dont Euriant s'étoit elle-même accusée. Il fut très-surpris de voir cette jeune personne dans une aussi grande faveur auprès de la Princesse , & d'apprendre même qu'elle n'avoit plus d'autre lit que le sien ; il fut frappé de sa beauté , dès qu'elle parut à ses yeux dans cette simple parure du matin qui sied si bien à la jeunesse. Alfrède avoit fait entrer Meliatis dans son appartement, peu de momens après être sortie de son lit ; & la belle Euriant n'avoit eu que le tems de s'envelopper d'une robe , & de relever à moitié sous sa coiffure les boucles de

cheveux qui s'en étoient échappées. Elle parut charmante à ce présomptueux Chevalier : mais ni la noblesse de la figure d'Euriant , ni la faveur dont Alfrède l'honorait , ne détruisirent point dans son ame vile & capable de tous les crimes l'idée de ceux qu'il croyoit qu'Euriant avoit autrefois commis ; la regardant comme une conquête facile , il chercha les moyens de la voir en particulier. — Le pis qui puisse m'en arriver , se dit-il , c'est de la trouver cruelle ; si le Duc en est un jour instruit , il ne pourra trouver étrange , après tout ce qu'il m'en a dit lui-même , que j'aye éprouvé sa vertu : je saurai même m'en faire un mérite auprès de ce Prince , en lui disant que j'ai voulu savoir par moi-même si l'étrange aveu qu'elle a fait n'étoit qu'une feinte—. Plein de cette idée , il prit un moment où la jeune Euriant avoit couru pour ouvrir une fenêtre assez éloignée , croyant avoir entendu le chant de l'alouette qu'elle avoit perdue la veille : il l'aborda d'un air respectueux , & lui dit que le Duc de Metz l'avoit chargé de lui parler en particulier , pour une affaire importante qui regardoit la Princesse Alfrède , & que le Duc ayant appris la tendre

amitié qui l'unissoit avec sa sœur , il la choissoit pour la prévenir sur les propositions qu'il avoit à lui faire. Comment l'innocence , hélas , pourroit-elle se défendre du crime réfléchi ? . . . Euriant prenoit un trop vif intérêt à la Princesse pour hésiter d'écouter Meliatis. Elle connoissoit tous les appartemens du Palais : elle en choisit un où , sans crainte d'être interrompue , elle pouvoit écouter Meliatis ; & le conduisit elle-même. Il douta moins alors des mœurs d'Euriant par l'attention qu'elle avoit de le conduire dans un appartement écarté. A peine furent-ils entrés dans la chambre ; que Meliatis en ferma la porte , embrassa les genoux d'Euriant , & lui fit la plus brusque de toutes les déclarations. Euriant en fut indignée , & voulut sortir de la chambre : Meliatis , aimant à croire que ce premier refus n'étoit qu'une feinte , s'empara de ses mains ; il osa plus encore , il la prit dans ses bras. L'Auteur ne dit point par quel hasard Euriant , le moment d'après , n'eut plus d'autre moyen pour se défendre des attentats de ce scélerat , que de lui donner un coup de pied dans le visage , assez violent pour lui briser la moitié des dents , le dé-

figurer , & le mettre tout en sang : il lui fut facile alors de s'échapper des bras de Meliatir , étourdi de la violence du coup , & de celle de la douleur.

Euriant retourna très-émue dans la chambre de la Princesse ; mais trop vertueuse pour tirer vanité d'un pareil triomphe , trop bonne pour accuser un lâche qu'elle avoit puni , elle garda le silence : pour Meliatir , après avoir effuyé son sang , il se retira , la rage dans le cœur , par un escalier dérobé , cherchant à cacher sa honte & son état ; & alla se renfermer en méditant tous les projets de la plus noire vengeance.

Le traître connoissoit les appartemens du Palais ; il se munit d'un poignard , & , sur la fin du jour , il se cache , pendant le souper de la Princesse , dans l'intérieur de son appartement ; il attend qu'elle soit couchée , à son ordinaire , avec Euriant ; il leur laisse tout le tems nécessaire pour s'endormir profondément. Sortant alors , avec des souliers de feutre , de sa retraite , il s'avance doucement près du lit , il entr'ouvre les rideaux ; un foible rayon de la lune lui fait reconnoître Alfrède ; il la poignarde , & le coup lui perce le cœur

si rapidement , qu'elle expire sans jeter le moindre cri. Le scélérat , avec la présence d'esprit qu'une ame atroce peut seule conserver dans le crime , prend doucement la main d'Euriant , la pose sur le sein d'Alfrède , se retire , & sort du Palais sans être apperçu.

Le Duc de Metz , pendant cette même nuit , avoit profité de la clarté de la lune ; il étoit parti sur le soir de Nancy ; des chevaux de relai , pris à Pont-à-Mousson , l'avoient conduit aux portes de Metz au lever du soleil : plus il s'étoit rapproché d'Euriant , plus la passion qui l'animoit pour elle s'étoit rallumée ; il revenoit victorieux ; & , désirant revoir Euriant & sa sœur à leur réveil , il espéroit les surprendre , recevoir les caresses d'une sœur tendrement aimée , voir celle dont il conservoit l'idée la plus charmante , annoncer lui-même & sa victoire & la paix à ses sujets ; & quand il entra dans Metz , il crut arriver au terme de la plus douce & de la plus paisible félicité : un rêve si flatteur alloit être suivi du plus affreux réveil.

Il entre dans la Cité , les Gardes le reconnoissent , jettent des cris de joie ; le Peuple se reveille , court aux portes , aux

fenêtres, reconnoît son Souverain ; & les exclamations le suivent , le précèdent même jusqu'aux portes du Palais. Les femmes d'Alfrède courent à la porte de la chambre de cette Princesse pour la réveiller ; & le premier spectacle qui s'offre à leurs yeux, c'est un ruisseau de sang qui paroît avoir coulé jusqu'au-delà de cette porte. Elles l'ouvrent avec précipitation ; le Duc de Metz qui les suit de près entre avec elles : le premier objet qui s'offre à sa vue, c'est Alfrède poignardée, & Euriant qui s'éveille, tenant encore sa main ensanglantée sur le sein de cette Princesse. Des cris affreux s'élèvent de toutes parts ; Euriant jette le plus douloureux de tous ; & , se penchant sur le visage froid d'Alfrède , elle s'évanouit.

Toutes les apparences accusoient Euriant de ce meurtre horrible : les faux aveux qu'elle avoit faits au Duc dans la forêt pour l'éloigner d'elle , la font paroître à ce Prince capable de ce noir forfait. Son amour s'éteint ; il n'écoute que sa fureur : il fait arracher Euriant du corps inanimé qu'elle embrasse encore , & la fait enfermer dans une prison obscure. Bientôt toute la haute Baronnie arrive , & se ras-

semble près de son Souverain ; ils le trouvent baigné de larmes. Ce Prince leur montre le corps ensanglanté de sa sœur , & raconte toutes les circonstances qui font croire Euriant coupable de ce crime : un cri général s'élève ; Meliatir , qui paroît dans ce moment , se porte accusateur contre Euriant , l'accuse de félonie au premier chef , & demande que , selon les Loix , elle soit condamnée à perdre la vie dans un bûcher d'épines. Un seul Chevalier (c'étoit le Grand-Référendaire) suspend l'Arrêt qui va la condamner : il fait sentir aux Chevaliers assemblés, qu'il est peu vraisemblable qu'une personne de cet âge ait pu se porter à commettre un pareil crime ; qu'il l'est moins encore qu'elle soit restée tranquille auprès du corps d'Alfrède , après l'avoir assassinée : il ramène le plus grand nombre des Chevaliers à son opinion. Le Duc est éperdu ; il écoute Meliatir & le Référendaire , tour-à-tour , sans se décider , & ce dernier prend ce moment pour lui rappeler que le Comte de Bar , son oncle , passe pour être l'oracle de son tems & le plus juste de tous les Princes ; il le conjure de le faire appeller pour avoir son avis , & de suspendre l'arrêt d'Euriant.

jusqu'après son arrivée & sa décision.

Le Duc de Metz , quoique fortement prévenu contre Euriant , craignit d'ensanglanter son arrivée par un supplice injuste ; & , de peur qu'un jour il ne lui fût reproché , ce Prince suivit l'avis de son Grand-Référendaire : il écrivit à son oncle , & se contenta d'ordonner qu'Euriant fut gardée dans la prison : un reste de pitié pour elle lui fit même ordonner qu'elle ne manquât de rien , & qu'une des femmes de sa sœur adoucît par sa présence l'horreur d'une détention qui pouvoit être injuste , quoique les apparences les plus fortes déposassent contr'elle. Celle des femmes d'Alfrède à qui Euriant avoit été d'abord confiée , s'offrit d'elle-même pour aller lui tenir compagnie ; cette fille vertueuse , quelque affligée qu'elle fût de la mort de sa Maîtresse , avoit une trop haute idée de la belle Euriant pour la croire capable d'un crime aussi détestable : elle courut à la prison ; elle eut peine à calmer son désespoir ; elle la trouva dans un état affreux , ses cheveux épars , son sein meurtri , demandant la mort , & cherchant tous les moyens de se la donner.

Quelque sensibles que nous soyions aux

nouveaux malheurs d'Euriant , nous sommes obligés de retourner à Gerard qu'elle adoroit toujours , quoiqu'il fût cause de toutes les peines mortelles qui l'accabloient , & quoiqu'involontairement il fut alors bien coupable. Le boire amoureux avoit tellement troublé la raison de l'ancien Comte de Nevers, qu'Euriant étoit absolument bannie de son souvenir. Euglantine avoit l'art de lui préparer sans cesse de nouvelles fêtes , & de les disposer de façon à se ménager sur leur fin quelque rencontre imprévue avec celui qui ne connoissoit plus d'autre bonheur que le plaisir. L'Auteur prétend même que Florette eut l'adresse de profiter quelquefois du trouble dans lequel le philtre captivoit tous les sens de Gerard : mais nous avons trop bonne opinion des filles de dix-sept ans , pour croire qu'elles prodiguent leurs faveurs , sans être sûres d'être véritablement aimées.

Les amours d'Euglantine & de Gerard devinrent si publiques, que la Gouvernante craignit que quelques vieilles scrupuleuses , ou quelques barbons bien tristes & bien fâchés de n'être plus aimables , n'allaient faire quelques rapports au Duc

Milon. Elle résolut de les prévenir ; & , s'enfermant avec le Duc dans son cabinet , elle lui révéla les secrets que Gerard avoit eu l'imprudence de lui confier ; elle l'avertit même de la passion que sa fille avoit pour lui—Il a tout ce que vous pouvez lui désirer , dit-elle , du côté de la naissance , du courage & de la renommée ; profitez du trouble que j'ai su répandre dans son esprit. Qui pourriez-vous choisir parmi tous les Chevaliers , qui fût plus digne de devenir votre gendre—? Milon en convint , & dès le même jour il fit appeller sa fille & Gerard en sa présence ; il leur proposa de les unir. Euglantine trouva sa réponse dans son cœur ; Gerard la chercha dans les beaux yeux d'Euglantine ; & dans ce moment ils étoient si tendres qu'ils donnèrent une nouvelle force au philtre , & que sa réponse fut d'embrasser les genoux de Milon , & d'accepter la main de sa fille & ses bienfaits. Le Duc alors déclara publiquement & la naissance de Gerard , & le choix qu'il avoit fait de ce Prince pour être son gendre & son successeur : toute la Baronnie de Milon applaudit à son choix , & n'envisagea plus Gerard que comme son Souverain présomptif. Quel événe-

ment en effet pouvoit - on prévoir qui dût s'opposer à celui dont l'apparence étoit si forte ? Il étoit d'usage à Cologne que toutes les Demoiselles de haut parage fissent une retraite de quelques jours avant la célébration de leurs noces dans une Abbaye de Vierges consacrées au culte du Seigneur : la fille du Souverain n'en étoit point exempte ; & quelque douloureux qu'il fût pour Euglantine de se séparer de Gerard pendant ce tems , l'espoir certain de se l'attacher par des liens sacrés la fit entrer dès le jour suivant dans cette retraite : mais craignant en son absence les effets du boire amoureux , presqu'autant qu'elle les avoit aimés jusqu'alors , elle eut grand soin d'exiger que Florette s'enfermât avec elle jusqu'au moment heureux où cette rivale ne seroit plus à craindre pour elle.

Ces huit jours parurent bien longs à Gerard : il cherchoit à charmer son ennui ; & ne pouvant plus aller les matins à la toilette de la Princesse , il montoit à cheval, prenoit son épervier sur son poing ; & , suivi d'un jeune Ecuyer qu'il s'étoit attaché depuis quelque tems , il parcourroit la plaine , & s'amusoit à prendre des

alouettes & des bec-figues qu'il savoit qu'Euglantine aimoit , & que le jeune Ecuyer portoit à la Tourrière du Couvent. Cinq jours étoient écoulés déjà ; Gerard, en montant à cheval le sixième , vit avec un plaisir bien vif , en passant vis-à-vis de la grande Basilique , qu'une multitude d'ouvriers étoit employée à l'orner :—C'est demain , se disoit-il , que la belle Euglantine sera rendue à ma tendresse ; c'est le jour heureux d'après, qu'elle me jurera de m'aimer toujours—. Il achève de traverser la Ville ; il entre dans la plaine , il jette à mont son épervier : mais ce jour la chasse fut très-malheureuse ; il sembloit que tous les rouges - gorges & les bec - figures du pays se fussent retirés dans le fond de la grande forêt ; & l'épervier , fatigué de battre l'air en vain, s'étoit venu reposer sur le poing de son Maître.

Gerard étoit prêt à reprendre le chemin du Palais , lorsqu'il entend une alouette chanter au-dessus de sa tête , mais élevée presque jusques dans la nue : le Comte l'aperçoit à peine ; cependant il anime , il déchapperonne son oiseau , le lance après elle , & le voit s'élever rapidement. Gerard n'espéroit plus qu'il pût atteindre sa proie ,

& l'avoit déjà presque perdu de vue, lorsqu'il le vit se rabattre dans un champ éloigné avec l'alouette qu'il avoit liée dans ses ferres. Il vole à son oiseau qui venoit de se repaître de la cervelle de la pauvre alouette, & qui la lui laissa prendre de sa main. Gerard fut bien surpris, en voyant briller une pierre précieuse entre les plumes du col de cette alouette ; il le fut encore bien davantage, lorsqu'il reconnut que cette pierre étoit montée pour former une bague, & qu'il ne put plus douter que ce ne fût la même qu'il avoit mise lui-même au doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles.

Il n'est aucune magie, aucun philtre qui puisse résister au pouvoir du véritable amour ; il n'est aucun prestige assez puissant pour ne pas se dissiper à la lueur de son flambeau : le charme du philtre perd sa force. Gerard baise mille fois cet anneau, l'attache sur son cœur, qui déjà n'est plus occupé que de sa chère Euriant & du bonheur de la savoir innocente. — Mon enfant, dit-il au jeune Ecuyer, prends mon oiseau, retourne à Cologne ; présente cet épervier & cette alouette à la belle Euglantine ; dis - lui que c'est à ces deux

oiseaux que je dois le retour de ma raison ; que ma lance & mon épée seront toujours à son service , mais que je dois mon cœur & ma main à celle à qui j'ai donné ma foi. Pars, & garde-toi bien de me suivre—. A ces mots Gerard s'éloigne , gagne la forêt ; & le jeune Ecuyer , tout en larmes , retourne à Cologne , & porte la douleur la plus vive dans le cœur de Milon , en lui racontant ce qui vient d'arriver à Gerard , & lui répétant ce que le Chevalier l'a chargé de dire à sa fille.

Le premier mouvement de Milon fut d'être furieux de l'infidélité de Gerard : mais se rappelant tout ce que la Gouvernante avoit rapporté de l'éducation , des amours , des fiançailles & des malheurs de ce Chevalier , il convint en lui-même que , loin d'être coupable , il n'avoit fait qu'obéir aux loix de la Religion & de la Chevalerie , en retournant à la recherche d'Euriant , puisqu'il avoit des preuves de son innocence.

On croira sans peine que le désespoir d'Euglantine & de Florette fut extrême en apprenant le départ de Gerard ! Mais elles étoient bien jolies , bien promptes à s'en-

flammer. Espérons, avec l'Auteur, qu'elles trouvèrent bientôt des consolateurs ; & ne nous occupons plus que du fidèle & malheureux Gerard.

Ce Prince, absolument revenu de l'égarément dans lequel le philtre l'avoit jetté, ne pensoit qu'à réparer le tems qu'il avoit perdu dans la Cour de Milon. Il traversa la forêt ; & , suivant le cours de la Sarre, il pénétra dans la Lorraine Allemande. Nous ne raconterons point toutes les aventures qu'il eut dans les pays montagneux & sauvages qu'il traversa. Il redressa des torts ; il détruisit des Brigands dans leurs retraites ; il abolit *plusieurs males coutumes* établies dans quelques Châteaux ; il punit des Chevaliers *outragieux & félons* pour les Belles ; il se couvrit de gloire : il fit plus ; le tendre souvenir d'Euriant le rendit insensible à la reconnoissance de plusieurs jeunes Lorraines qu'il avoit sauvées d'un péril qu'elles vouloient bien courir avec lui ; & nous avouons même, en l'admirant, que nous sommes très-étonnés qu'il ait pu leur résister. Jeunes Beautés, qui méritez des Amans fidèles, gardez-vous

de les laisser voyager en Lorraine, dans les Vosges , & principalement sur les bords de la Meurte & du Madon. Nous ne pourrions même croire que Gerard n'eût pas été séduit, sans l'anneau d'Euriant qu'il portoit sur son cœur, & qu'il baisoit à tout moment.

Sa dernière aventure l'avoit conduit à Saint-Avold; il étoit descendu dans une riche Abbaye de cette Ville. L'Abbé de ce Monastère étoit homme de naissance; deux de ses frères étoient Chevaliers: il recevoit magnifiquement tous ceux que le hasard conduisoit à son Abbaye; & , quoiqu'il ne connût encore que sous le nom de Chevalier à l'Epervier Gerard , qui , par reconnoissance , en avoit fait peindre un sur son bouclier , la Renommée l'avoit instruit des grandes actions que ce Chevalier venoit de faire; & l'Abbé s'empressa de lui rendre les plus grands honneurs. — Je vous presserois, dit-il à Gerard en soupant avec lui, de m'accorder quelques jours, si je n'étois obligé de partir demain matin pour Metz: notre Souverain a mandé tous les Barons , les Abbés & les Maires de ses

Etats pour y former son Parlement, auquel le Comte de Bar, son oncle, doit présider, ce Duc se trouvant intéressé personnellement dans la grande affaire qu'on y doit juger, & n'ayant pas voulu porter aucun arrêt sans l'avis de ses premiers Sujets—.

L'Abbé poursuivit, & lui raconta tout ce qui s'étoit dit sur le meurtre horrible de la Princesse Alfrède, & l'apparence qui déposoit contre celle qu'elle avoit admise dans son lit. Il rendit à Gerard un compte fidèle de tout ce qui s'étoit passé lorsque le Duc de Metz avoit trouvé cette jeune fille dans la forêt de Melun. L'un des frères de l'Abbé, qui suivoit alors le Duc, avoit été témoin de cette aventure; il avoit entendu tous les propos qu'elle avoit tenus au Duc pour le faire renoncer à l'amener avec lui. — Mais, ajouta-t-il; notre Duc la trouvoit si jeune & si belle, qu'il ne put croire tout le mal qu'elle disoit d'elle-même; il l'amena dans sa Cité de Metz, & la remit entre les mains de sa sœur Alfrède, tandis qu'il alloit défendre sa bonne Ville de Dieure contre les Comtes d'Alsace &

de Bitche , qui vouloient s'emparer de ses riches Salines —.

L'Abbé poursuivoit ainsi son récit , lorsqu'il s'aperçut que le Chevalier à l'Epervier fendoit en larmes , levoit les bras au Ciel , & paroissoit dans la plus violente agitation. Gerard ne répondit point à ses questions en présence de quelques Religieux qui soupoient avec eux : mais prenant le bras de l'Abbé , d'une main tremblante , il l'entraîna dans son cabinet , où , voyant un oratoire , il le fit asseoir , & se mit à ses genoux. — Ah ! mon père , lui dit-il , daignez m'écouter & me secourir ; mais ce n'est que sous le sceau de la confession que je peux vous ouvrir mon cœur —. Le bon & vertueux Abbé l'embrassa tendrement. — Consolez-vous , mon fils ; & puisse l'Etre-Suprême , qui vous amène au tribunal de ses miséricordes , m'éclairer dans les conseils que je pourrai vous donner — !

Gerard lui dévoila son ame toute entière ; & l'Abbé , touché des dispositions dans lesquelles il trouvoit cette ame si pleine de candeur , n'hésita point à répandre sur lui ces grâces du Ciel dont

il étoit dépositaire; & lui conseilla de le suivre à Metz, assez bien déguisé pour qu'on ne pût pas le reconnoître. Gerard suivit son conseil; il entra dans Metz avec lui sans aucune arme, & ne conserva nulle marque extérieure de la Chevalerie que ses éperons d'or, qu'il eut soin même de noircir avec une cire qu'on pouvoit facilement enlever. Il cacha de plus sous son pourpoint une chaîne d'or enrichie de pierreries, que son père avoit attachée à son col en l'armant Chevalier.

Le lendemain, le son des cloches, le bruit éclatant des clairons & des trompettes annonça l'heure à laquelle le Parlement devoit s'assembler. Dès que ceux qui le composoient furent dans leurs places, le Grand-Chambellan parut au nom du Duc, & dit, de sa part, qu'il demandoit justice du meurtre de sa sœur. Le Comte de Bar ordonna de faire comparoître celle que les apparences accusoient. Quatre Huissiers, armés de leurs masses, allèrent chercher Euriant. Elle arriva, couverte d'un long voile, les yeux baissés & pleins de larmes; mais on pouvoit remarquer, dans son maintien, la noble

assurance que donnent l'innocence & la vraie vertu. Après qu'un des premiers Légistes eut fait l'exposition des faits, le Comte de Bar demanda l'avis des Chevaliers, comme à ceux qui tenoient le premier lieu dans cette assemblée. Le vieux Seigneur de Nancy, le plus ancien de tous, dit que toutes les apparences se réunissoient contre l'accusée ; mais qu'étant parent de Meliatir, qui l'avoit dénoncée, il se récusoit de lui-même, & remettoit la cause à la prudence du Parlement. Le Seigneur d'Apremont, qui le suivoit, se leva vivement, & déclara que, malgré toutes les apparences, il regardoit comme impossible *que si douce & si gente créature se fût portée à pareil excès*. — Quel avantage, s'écria-t-il, pouvoit-elle tirer de ce meurtre horrible ! son intérêt personnel n'étoit-il pas de conserver les jours & l'amitié d'Alfrède ? Comment n'eût-elle pas dérobé sa tête à la punition certaine de ce meurtre, si sa main l'avoit commis ? Vous sentiriez-vous capable de ce sang-froid, ou plutôt de cet excès d'imprudence, ajouta-t-il, en apostrophant Meliatir — ? Le traître

rougit, & prouva bien que le crime rend toujours timide, hors dans le moment où la scélératesse de l'ame aveugle jusqu'au point de le commettre. Meliatir répondit seulement, & même en balbutiant, qu'il s'en remettoit à la pluralité des voix. Le Seigneur d'Apremont reprit avec force : — Rien ne peut fournir des preuves convaincantes ; les apparences qui chargent l'accusée sont combattues par des apparences contraires. Dieu seul connoît la vérité d'un fait qu'il n'est pas dans la puissance des hommes de vérifier. C'est à son jugement seul, Meliatir, c'est à ce que la justice éternelle décidera, que nous devons nous en rapporter. Messieurs, dit-il, en s'adressant au Parlement, mon avis est que les apparences les plus fortes sont en faveur de l'accusée, & qu'elle doit être relevée de cette accusation, à moins que Meliatir, aux risques de son honneur & de sa vie, ne veuille la soutenir par les armes, & que l'accusée ne puisse, dans le cours de six semaines, trouver un Champion pour la défendre —. Tout le Parlement applaudit au jugement que le Seigneur d'Apremont

mont venoit de porter. Ceux de Lenoncourt, d'Haraucourt, du Châtelet & de Ligneville, interpellèrent Meliatir, en lui disant qu'il falloit ou soutenir son accusation, ou se désister. Le traître ne méritoit pas de sentir le remords, qui l'eût soumis à renoncer à cette noire calomnie; il ne pensa qu'à l'abandon général où devoit être une fille inconnue. Son orgueil naturel lui fit croire qu'aucun Chevalier n'oseroit prendre les armes pour la défendre. Il s'avança dans le milieu de l'assemblée, en regardant d'un air furieux les Chevaliers qui venoient de parler. — Oui, dit-il, je persiste dans mon accusation; & je défie, tel qu'il puisse être, celui qui voudra prendre la défense de cette meurtrière —. A ces mots, il alla déposer son gant sur le Bureau qu'on avoit placé vis-à-vis du Comte de Bar.

Quelques momens de silence succédèrent au défi que Meliatir venoit de faire; nul Chevalier des Trois-Evêchés ni des Deux-Lorraines ne se présenta pour l'accepter: l'innocence d'Euriant ne leur paroissoit pas encore assez prouvée. Tout

à-coup un Inconnu fend la presse, s'avance au milieu de l'assemblée, montre ses épérons d'or, relève les pans de son manteau, détache la chaîne de pierreries qu'il porte à son col, la porte sur le Bureau près du gant de Meliatic : — Traître, lui dit-il, c'est moi que le Ciel envoie pour te punir; je suis Chevalier; l'Abbé de Saint-Avoid répondra de moi —. A l'instant, l'Abbé de Saint-Avoid se lève, porte la main sur sa poitrine, & jure qu'il connoît l'Inconnu pour être Chevalier, pour être digne de lever le gage de Meliatic, & de lui faire recevoir le sien.

Le Comte de Bar & les Seigneurs qui se sont levés avec celui d'Apremont; décident tous que Meliatic doit soutenir son dire, qu'il y a juste cause de combat; & déclarent aux deux Tenans qu'ils aient à se tenir prêts pour le lendemain matin. Sur le champ, on ramène la prisonnière, qui peut à peine jeter un coup-d'œil sur son Défenseur, lequel lui tournoit alors le dos, en parlant au Comte d'Apremont. — Seigneur, lui disoit Gerard, ce n'est pas sans raison que la

Renommée publie vos vertus & votre haute prudence; j'atteste le Ciel que l'accusée est innocente : j'exposerois mille fois ma vie pour le soutenir; mais le hasard m'a conduit dans ce lieu : je n'ai point d'armes, achevez d'être mon bienfaiteur en m'en procurant; j'espère les porter en votre présence avec honneur —.

Jamais Gerard n'avoit été plus beau; jamais son air & ses regards n'avoient porté l'empreinte de plus de noblesse & d'audace. Il venoit de revoir celle qu'il adoroit; il étoit prêt à combattre pour elle : l'espérance & l'amour brilloient dans ses yeux. Le Seigneur d'Apremont en fut également surpris & touché; il le prit par la main : — Je vais vous conduire au Duc, lui dit-il : quel que soit le motif qui vous ait fait entreprendre la défense de l'accusée, il ne peut être que celui d'un homme noble & courageux; & ce Prince, dont l'ame est élevée, ne peut que l'approuver. Ne soyez point en peine pour des armes. Damp Abbé, dit-il à celui de Saint - Avoild, confiez - moi le soin de ce Chevalier jusqu'après l'issue du combat : un secret pressentiment me dit

qu'il en sortira couvert de gloire —. L'Abbé, qui ne pouvoit favoir le Comte de Nevers en de meilleures mains, se contenta de lui répondre qu'il espéroit que le Ciel favoriseroit un aussi bon Chevalier.

Le Duc de Metz reçut Gerard avec un air d'intérêt & de bonté. L'air noble & la beauté de Gerard firent sur lui la même impression que sur le Comte d'Apremont. — Chevalier, lui dit-il, je demande au Ciel de venger la mort de ma sœur; & je désire vivement qu'il vous aide à prouver que vous défendez l'innocence. Je crois lire dans vos yeux que vous cachez un Chevalier d'illustre naissance sous ces habits simples: mais je diffère à satisfaire ma curiosité jusqu'au moment où je vous verrai revenir victorieux —.

Le Comte d'Apremont conduisit Gerard à son Hôtel, lui donna le choix de ses plus belles armes & du meilleur cheval de son écurie, & prit les mesures nécessaires pour qu'il parût le lendemain avec éclat dans la lice que le Comte de Bar faisoit préparer.

L'appareil du combat entre Gerard & Meliatir avoit un air si funèbre, qu'on ne pouvoit le regarder qu'avec horreur. A l'une des extrémités de la lice, on voyoit un poteau de fer entouré d'un bûcher d'épines : il étoit destiné pour Euriant, si son Champion étoit vaincu. A l'autre extrémité, des Bourreaux élevoient une potence, & préparoient la claie sur laquelle celui des deux qui succomberoit devoit être traîné. Les Juges du camp, en longs manteaux de deuil, occupoient un échafaud. Le Grand - Pénitencier, placé vis-à-vis d'eux, tenoit deux Livres ; l'un étoit celui de l'Évangile, sur lequel les Champions devoient jurer : l'autre contenoit les anathêmes & les imprécations que le Ministre devoit prononcer contre celui dont l'ame étoit assez perverse pour faire un faux serment.

Ni les trompettes ni les instrumens guerriers n'annoncèrent ce combat au Peuple. La cloche d'un béfroï, destinée à marquer l'heure des Supplices, avertit une troupe de Pénitens, couverts d'un long sac, d'aller chercher Euriant en sa prison ; ils la conduisirent enveloppée de

crêpes, mêlés d'étoupes, aux pieds de l'échafaud du Grand - Pénitencier. Les deux Chevaliers, la visière baissée, y furent conduits également par leurs parreins. Euriant, interrogée la première, jura qu'elle n'étoit point coupable, & versa des torrens de larmes au nom de sa chère Alfrède. Meliadir, pâlisant sous son casque, & pénétré d'une terreur secrète, persista dans son accusation, en portant une main tremblante sur le Livre sacré. Le Prêtre, se tournant vers Euriant : « Acceptez - vous, dit - il, ce Chevalier » pour votre défenseur » ? Elle leva ses yeux sur Gerard ; & le reconnoissant alors, quoique son casque fût fermé : — Ah ! Dieu ! s'écria-t-elle oui, oui, je l'accepte —. A ces mots, elle tombe évanouie. Le Parrein de Gerard l'arrête, le voyant prêt à se précipiter de son cheval pour la secourir. On emporte Euriant à la place qu'elle doit occuper. Gerard prête son serment, abaisse la visière de son casque pour le prononcer à haute voix. Le Prêtre & les deux Parreins croient voir briller un feu céleste dans ses yeux ; Meliadir en frémit : tous deux sont alors

séparés, & conduits aux deux extrémités de la lice.

Les Juges du camp ayant levé leurs bâtons blancs, en criant : *Laissez aller, ...* les deux Chevaliers baissèrent leurs lances, & s'élancèrent avec impétuosité l'un contre l'autre. Se rencontrant au milieu de la carrière, leurs lances volèrent en éclats : la force de ce choc & celui des deux boucliers fut si violente, que les deux chevaux mirent leur croupe en terre, & tombèrent avec leurs Maîtres, qui restèrent quelques instans étourdis sur l'arène ; se relevant enfin, & tirant leurs épées, ils vinrent l'un contre l'autre, d'une démarche d'abord chancelante ; mais bientôt, ayant achevé de reprendre leurs esprits, leurs coups terribles firent frémir les spectateurs. On vit couler le sang jusqu'à leurs éperons, de leurs armes entr'ouvertes ; & le combat se soutint près d'une heure avec assez d'égalité. Gerard, ayant alors jetté ses regards sur sa chère Euriant, la vit couverte de larmes, & les bras élevés vers le Ciel. Gerard l'implore à son tour. — Grand Dieu ! dit-il, soutiens mon bras, & défends l'in-

nocence — ! A ces mots , il précipite ses coups sur son ennemi , l'étonne , le fait reculer , le poursuit , le frappe sans cesse : il le pousse enfin près de sa chère Euriant ; & d'un coup terrible , qui le blesse à mort , il le renverse à ses pieds. Gerard le désarme , arrache son casque , le porte aux pieds d'Euriant , & retourne sur Meliatir pour lui faire avouer son crime. — — Je meurs , dit-il ; je reçois une juste punition de mes forfaits : appelle les Juges du camp —. Ils accourent ; Meliatir avoue la trahison horrible qu'il a commise ; & l'instant d'après , il expire.

Il n'étoit point en usage que les combats livrés pour crime de félonie , & qui se décidoient par celui que l'on nommoit alors le *Jugement de Dieu* , fussent honorés des regards du Souverain. Il se tenoit ordinairement dans quelque maison voisine , avec ses hauts Barons , jusqu'à ce que les Juges du camp vinssent lui rendre compte de l'événement. Un des Juges court aussi-tôt avertir le Duc de la mort & de l'aveu du coupable Meliatir. Ce Prince accourt avec les Comtes de Bar & d'Apremont ; ils voyent avec horreur

le corps du scélérat étendu sur la poussière : mais leur surprise est extrême , en trouvant le Chevalier vainqueur & l'accusée à genoux , à quatre pas l'un de l'autre , se tendant les bras , & se criant mutuellement merci. Euriant , ignorant encore que Gerard connût son innocence , & se trouvant coupable de ses malheurs , imploroit sa pitié. Gerard , qui l'avoit abandonnée dans la forêt , & qui ne pouvoit se consoler d'avoir soupçonné sa foi , lui demandoit pardon , à grands cris. Les Seigneurs Lorrains & le Duc les entourèrent ; quelques-uns des Barons , qui se sont trouvés à la Cour plénière de Louis , & présens au pari de Liziard , les reconnoissent & les nomment. Un sentiment également tendre & généreux pénètre le Duc de Metz ; il court à ces tendres Amans , les relève & les réunit dans ses bras. Gerard se jette une seconde fois aux pieds d'Euriant : — Je connois ton innocence , s'écrie-t-il ; je suis le seul criminel ; pardonne - moi , chère , Euriant , ou je vais expirer à tes yeux. — Ah ! Gerard , Gerard , tout est oublié , puisque tu me trouves digne de toi —. A

ces mots, elle passe ses bras à son col, confond ses larmes avec les siennes; & tous les spectateurs attendris ne peuvent refuser les leurs à cette union si touchante.

Tandis que le Duc aide Gerard à reconduire Euriant triomphante dans son Palais, les Juges du camp donnent au Peuple le spectacle hideux du corps sanglant de Meliatis traîné sur une claie autour de la lice, & pendu ensuite par les pieds.

Le Duc de Metz, trop noble & trop généreux pour rien déguiser à Gerard, lui fit part de la rencontre qu'il avoit faite d'Euriant dans la forêt; de l'amour qu'il avoit senti naître pour elle; des offres que cet amour l'avoit forcé de lui faire; & du moyen étrange, mais adroit, dont elle s'étoit servie pour arrêter ses transports, & pour porter ses Barons à s'opposer à ses premiers mouvemens. Il finit par leur offrir ses troupes, ses trésors & jusqu'au service de sa personne, pour rentrer dans le Comté de Nevers, & pour obtenir justice de la lâche trahison de Liziard. Le Comte de Bar fit les mêmes

offres à Gerard, & les Seigneurs Lorrains offrirent de lever leurs bannières pour une guerre aussi juste. — Belle, dit alors Gerard à sa Mie, *cy voyez comme vertu reçoit guerdon de noblesse, & comme noblesse engendre toujours vertu.* Oui, chier Sire, dit il au Duc de Metz, *bien est assez que vous m'ayiez rendu ma Mie ; point n'est juste qu'exposiez vos hommes pour moi : plaise à Dieu & au bon Roy Louis, justice me sera donnée. Je rauray ma Comté de Nevers ; & c'est de mon corps à celui du traître Liziard que je la plaideray.*

Une fête magnifique suivit le triomphe de Gerard. Le Duc le fit revêtir des habits les plus superbes, & des marques de son ancienne dignité. Pour Euriant, quelle que fut la joie qu'elle eût d'avoir retrouvé Gerard, elle ne voulut se couvrir que d'habits de deuil ; & ce ne fut pas sans verser bien de nouvelles larmes qu'elle s'assit à la table du Duc, dans la place qu'elle avoit vu souvent occupée par Alfrède.

Sur la fin du festin, on annonça l'Ecuyer du Comte d'Alost au Duc de Metz :

Ce jeune Ecuyer, d'une naissance illustre, reçut le meilleur accueil ; il revenoit de la Cour de Louis - le - Gros qu'il avoit laissé, depuis quelques jours, avec toute sa Maison à Montargis. — Sire, dit-il, le Comte d'Alost, votre cousin, m'en-voie pour vous apprendre que le Comte de Montfort, votre proche parent, vient d'avoir une dispute très-violente avec Liziard, Comte de Forest & de Nevers, auquel il a fait les reproches les plus vifs sur les lâches moyens dont il s'est servi pour enlever le Comté de Nevers au jeune Gerard, qui n'a pas senti les conséquences d'un pari follement hasardé, & qui non-seulement a mis au jeu son héritage, mais aussi la réputation de la belle Euriant de Dammartin sa nièce. Ils en feroient venus aux mains, si le Roi n'eût interposé son autorité. Tout ce que je peux permettre, leur a-t-il dit, c'est un tournoi dans lequel vous paroîtrez tous deux avec ceux de vos proches qui voudront vous seconder. Ces sortes de combats exercent la Noblesse Française, sans la détruire. J'y serai présent ; & la Reine Adélaïde couronnera de sa

main le vainqueur. Les Comtes de Forest & de Montfort se sont soumis à cette décision ; & le Comte d'Alost, mon Maître, qui se prépare pour paroître à ce tournoi, m'envoie pour vous prier, Seigneur, de vous joindre à lui pour soutenir le Comte de Montfort—.

Le Duc de Metz, enchanté de cette occasion de servir Gerard, & de le mettre à portée de punir le Comte de Forest, assura le jeune Ecuyer qu'il seroit prêt avant le tems marqué pour le tournoi, & qu'il y marcheroit, lui centième, avec les Chevaliers Lorrains & des Trois - Evêchés. Il fit appeller le Comte de Raijecourt, son Grand-Sénéchal, lui commanda de faire préparer cent armures blanches, cent harnois pareils, & de faire exercer cent chevaux blancs pour monter la troupe, dans laquelle il vouloit être confondu le jour du tournoi, de façon qu'aucun de ceux qui la composeroient ne pût être reconnu. Ses ordres furent exécutés avec tant de promptitude, que, huit jours après, les cent Chevaliers, parmi lesquels le Duc de Metz & Gerard étoient compris, se

trouvèrent prêts pour marcher & prendre le chemin de Montargis.

Gerard passa la plus grande partie de ces huit jours aux genoux de sa chère Euriant; il ne pouvoit se consoler de l'imprudence de l'avoir soupçonnée, & des périls qu'elle avoit courus. — Je te pardonne, mon cher Gerard, disoit-elle tendrement; tu n'eusses pas fait ce pari, sans la bonne opinion que ton cœur avoit de moi. Les apparences se sont toutes réunies contre moi: mon sort étoit d'en être souvent la victime. — Ah! chère & fidelle Mie, devois-je les croire! ne devois-je pas savoir qu'elles sont presque toujours trompeuses — ? Ce fut en lui baissant la main qu'il se souvint de l'anneau que lui-même avoit passé dans le doigt d'Euriant le jour de ses fiançailles, & que maintenant il tenoit attaché sur son cœur. — Qu'as-tu fait de ce gage de ma foi, lui dit-il? — Hélas! répondit-elle, l'aventure la plus malheureuse m'en a privée pour toujours. — Il est donc perdu sans ressource? — Ah! dit-elle, il est trop vraisemblable que je ne le reverrai jamais. — Elle lui raconta aussi-

tôt comment l'alouette avoit disparu avec ce gage de l'amour le plus tendre, & la douleur qu'elle eut de la voir s'élever dans les airs. Gerard sourit, tira l'anneau de son sein : — Tu vois encore, chère Mie, lui dit-il, que les apparences sont trompeuses —. A ces mots, il le remit une seconde fois autour du doigt de sa Mie, & lui raconta par quel hasard il étoit entre ses mains; mais il ne lui dit rien des petites aventures dont la chasse de son épervier avoit été précédée. Nous osons croire qu'il les avoit oubliées. Nous perdons bien facilement l'idée des plaisirs qui n'ont pas effleuré notre cœur; & ces momens, si vifs & si doux, ne nous restent présens que lorsqu'ils ont été le prix d'un véritable amour.

Tout étant préparé pour le départ du Duc de Metz, ce Prince choisit plusieurs Dames de sa Cour pour accompagner la belle Euriant; leurs parures, leurs haquenées furent semblables aux harnois des Chevaliers : des loupes (1) de velours blanc

(1) Masques.

couvroient leurs traits ; & lorsque cette belle troupe fut mêlée ensemble , il eût été bien difficile de reconnoître ceux & celles qui la composoient. Le Duc se mit en marche ; il séjourna deux jours à Bar-le-Duc , où l'oncle du Duc de Metz promit à Gerard de se rendre à Montargis , & de confondre le lâche & traître Liziard , en présence de Louis-le-Gros. Le Duc de Metz , en traversant la Champagne & la Picardie , fut reçu par les Seigneurs de la Bove , de Nesles & de Grandpré , qui se préparoient à se rendre à Montargis , pour y tenir le parti du Comte de Montfort. La troupe des cent Chevaliers & des Dames vêtues de blanc , excita l'admiration générale de toutes les Provinces qu'ils traversèrent avant d'entrer dans celle du Gâtinois. Dès que le Duc de Metz fut arrivé jusqu'à Morer , il écrivit au Roi Louis , lui rendit compte de son arrivée , du parti qu'il prenoit pour le Comte de Montfort , & le pria de trouver bon qu'il ne parût point ouvertement à sa Cour , & qu'il restât inconnu jusqu'à la fin du tournoi. Louis , plein d'estime pour le Duc de Metz , le plus

puissant voisin de ses Etats, lui répondit que, quelque impatience qu'il eût d'embrasser le plus renommé de ses alliés, il se conformeroit à sa volonté. Cependant Louis eut soin de faire préparer des logemens commodes pour le Duc, & de les faire remplir de tout ce qui pouvoit être agréable & utile.

Toute la belle Compagnie blanche se rendit le lendemain à Montargis ; c'étoit le jour que Louis avoit choisi pour faire la revue générale des Chevaliers que le Comte de Forest & celui de Montfort avoient amenés pour tenir leur parti. Celui de ce dernier se trouva plus nombreux que l'autre de moitié ; il fut obligé de faire tirer au sort ceux qui paroïtroient au tournoi : mais le respect que l'on eut pour le Duc de Metz & de Lorraine, exempta ce Prince & sa troupe de ne devoir qu'au sort l'honneur de combattre. Les cent Chevaliers blancs furent d'abord choisis ; & les cent autres qu'il falloit pour égaliser ceux du parti du Comte de Forest, furent tirés de différens quadrilles ; les autres furent forcés de demeurer spectateurs.

Ces deux troupes s'étant mises en ordre de bataille l'après-midi, le Roi, la Reine, toutes les Dames & les anciens Chevaliers de la Cour, se rendirent dans la plaine, où le premier objet qui frappa leurs yeux, fut la troupe brillante des cent Chevaliers blancs. Le Roi, passant avec les Dames dans les rangs de l'un & l'autre parti, visita lui-même les armes courtoises dont ils devoient se servir le lendemain, & leur fit jurer de n'en point employer d'autres. La Reine Adélaïde, lorsqu'elle se trouva dans les rangs de la belle troupe du Duc de Metz, ne put s'empêcher de dire à ses Dames, *que mieux sembloient-ils Angelets issus de Paradis que Chevaliers*. Au moment où la Reine passoit devant Gerard, un léger coup de vent fit tomber une plume mal attachée de sa coiffure : Gerard sauta légèrement à terre, ramassa la plume ; & se jettant à genoux : — Grande Reine, s'écria-t-il, permettez-moi de l'attacher sur mon casque ; j'espère que vous la verrez toujours dans le chemin de l'honneur — Adélaïde, également spirituelle, & pleine de bonté, lui répondit : — Gardez-la ;

Chevalier ; quoique votre nom me soit inconnu , vous êtes en trop bonne compagnie pour que je ne la trouve pas bien placée — . Tous les Chevaliers blancs s'inclinèrent respectueusement sur l'encolure de leurs chevaux , pour remercier la Reine de la faveur dont elle honoroit l'un d'entr'eux ; & Gerard , baissant respectueusement le panache , l'attacha sur son casque , & alla reprendre son rang. Euriant ne parut point à cette revue générale , de crainte d'être reconnue par le Comte de Montfort son oncle , & d'être obligée de lever son masque en présence de la Reine. Cette Princesse s'étant retirée , les Chevaliers rentrèrent , & se préparèrent au tournoi du lendemain :

Le son des trompettes annonça le lever du soleil. La seconde fois que le même son retentit dans Montargis , les deux cents Chevaliers de chaque parti montèrent à cheval : l'arrivée de Louis & d'Adélaïde sur le balcon royal , fut marquée par le même bruit de guerre ; & les deux partis entrèrent par deux barrières différentes dans les vastes lices que l'on avoit préparées. Le présomptueux Liziard , comptant

sur sa force & son adresse , fut le premier qui sortit des rangs en défiant le Comte de Montfort. Ce Comte , en ce moment , avoit été forcé de passer derrière sa troupe pour faire resserer les sangles de son cheval : Gerard ne put supporter la présence & l'audace de son ennemi mortel ; il courut sur lui la lance en arrêt. Liziard brisa la sienne sur son bouclier ; & Gerard portant la sienne à la visière , il renversa sur le sable le Comte de Forest. Le coup fit sauter son casque de sa tête ; & Gerard le portant au bout de sa lance aux pieds du balcon de la Reine : — Madame , dit-il , daignez recevoir le prix du premier coup de lance que je viens de porter en votre honneur--. Adélaïde reconnut le Chevalier, au panache qu'il avoit reçu d'elle : — Sire , dit-elle au Roi , de tels présens vous conviennent mieux qu'à moi ; & ce Chevalier, me paroît bien digne que vous l'acceptiez--. Ce brave & chevalereux Prince reçut le casque , détacha de son col une riche chaîne , & la passant autour de celui de Gerard : — Brave Chevalier , lui dit-il , le cœur me dit que ce ne sera pas le seul prix que nous aurons à vous donner au-

jourd'hui—. Gerard se retira d'un air respectueux , & rentra dans la troupe du Duc de Metz , sans avoir été reconnu. Pendant ce tems le Comte de Monfort s'étoit avancé ; & surpris de voir Liziard déjà renversé , sans casque , & dans les bras de ses Ecuyers qui l'aidoient à se relever , il s'écria : — Qui de vous, Chevaliers, voudra donc m'acquitter du premier coup que je dois en l'honneur des Dames—? Le Comte de Briare , proche parent de Liziard , s'avança , courut contre lui , & vola des arçons dès la première atteinte. Les deux Tenans ayant donc fait chacun leur joute d'honneur, les deux troupes s'ébranlèrent , coururent l'une contre l'autre faisant trembler la terre sous les pieds de leurs chevaux : l'air retentit au loin de leur choc terrible ; la plupart des lances furent brisées , & le milieu de la lice fut couvert de leurs débris , de Chevaliers & de chevaux renversés. Louis & Adélaïde , suivant des yeux Gerard qu'ils reconnoissoient à la plume blanche comme à la chaîne qu'il venoit de recevoir , le virent porter à terre trois autres Chevaliers avant que d'avoir rompu sa lance.

Bientôt un nouveau bruit frappa l'air , & devint encore plus continu par la multiplicité des coups que les Chevaliers , l'épée à la main , se portoient sur leurs armes : rien ne pouvoit résister à celle de Gerard. On le voyoit s'ouvrir un passage dans les rangs , s'élançer au milieu des troupes les plus serrées , les mettre en défordre ; & , tour à tour , il dégagèa le Duc de Metz & le Comte de Montfort , que ceux du parti de Liziard avoient entourés & faisoient prisonniers. Gerard, s'attachant à ceux qui paroissoient les plus considérables par la richesse de leurs armes , en fit dix d'entr'eux prisonniers qu'il conduisit l'un après l'autre au balcon de la Reine. L'usage des tournois ne permettoit point aux prisonniers de rentrer dans la mêlée : ils ne pouvoient plus s'éloigner du balcon royal , qu'ils ne fussent échangés.

Le parti de Liziard alloit toujours en diminuant ; bientôt celui du Comte de Montfort eut une si grande supériorité , que le Roi jeta son bâton ; à ce signal , les Juges du camp & les Hérauts firent cesser le tournoi , & déclarèrent le parti du Duc de Montfort vainqueur.

Les deux troupes s'étant séparées , allèrent se désarmer ; & Louis , ayant rassemblé les anciens Chevaliers de sa Cour avec les Juges du camp pour prendre leur avis , il fut décidé tout d'une voix que le parti du Comte de Montfort étoit vainqueur ; & que *le mieux faisant* de l'un & l'autre côté , & celui qui remportoit le premier honneur de cette journée , étoit le Chevalier au Panache blanc & à la Chaîne d'or.

Louis envoya deux Hérauts & l'un de ses Chevaliers faire compliment au Comte de Montfort sur sa victoire , & le prier de se rendre le lendemain au Palais à la sortie de la Messe , & d'amener avec lui le Chevalier au Panache blanc , reconnu d'un voix unanime pour avoir remporté l'honneur du tournoi. — Le Comte de Montfort répondit respectueusement au compliment de Louis , & promit de se rendre le lendemain à ses ordres. Il y parut en effet le matin , sans être armé , avec les Chevaliers de son parti , vêtus avec la plus grande magnificence , hors les cent Chevaliers blancs qui restèrent couverts de leurs armes blanches , la visière baissée , & conduisant , au milieu d'eux , sept

Dames masquées, dont celle qui paroissoit la principale étoit conduite par le Chevalier au Panache blanc, & par l'un de ses Compagnons : ils se rangèrent en ordre dans un grand salon, où Louis avoit fait ordonner au Comte de Forest de se rendre, voulant achever d'accommoder & de finir la querelle qu'il avoit eue avec celui de Montfort.

Louis & la Reine Adélaïde furent très-surpris, en entrant dans le salon, de voir les cent Chevalier blancs la visière baissée, & les Dames qu'ils avoient conduites avec eux couvertes de leur masque. Gérard avoit alors ôté son panache blanc & sa chaîne ; il tenoit l'un & l'autre cachés sous son bouclier. Louis ayant appelé le Comte de Montfort lui demanda l'explication de ce mystère, & le pria de lui faire connoître, du moins, celui de ces Chevaliers dont il avoit admiré la valeur—. Permettez, Sire, dit-il, qu'aucun de cette troupe ne se fasse connoître qu'en présence du Comte de Forest ; ils n'attendent que ce moment pour porter leur hommage à vos pieds—.

Louis fit aussi-tôt appeller Liziard, qui
parut

parut avec une suite peu nombreuse, presque tous ceux de ses compagnons ayant été trop maltraités la veille pour être en état de venir à la Cour. Euriant, en voyant ce scélérat dont la trahison avoit causé tous ses malheurs, serra la main de Gerard, chancela, feroit même tombée, si celles qui l'accompagnoient ne l'eussent soutenue. Gerard, transporté de fureur en voyant son ennemi, peut à peine s'empêcher de la faire éclater; cependant il s'avance d'un air respectueux près de la Reine, met un genou en terre; &, tirant la plume blanche cachée sous son bouclier: — Madame, dit-il, je viens vous rapporter ce panache auquel seul je dois l'honneur du tournoi, & vous demander la permission de le porter le reste de ma vie pour cimier sur mes armes—. Adélaïde prit la plume, la passa dans une riche agraffe couverte de diamans, & la rattacha de sa main sur le casque de Gerard qui se prosternoit à ses pieds. Se relevant aussi-tôt, il se met une seconde fois aux genoux de Louis:—Sire, dit-il, voici la chaîne que je tiens de votre main royale; elle m'attache à Votre Majesté pour le reste de ma vie —.

En parlant ainsi, il baise la chaîne, la remet à son col, & poursuit : — Je suis votre homme, Sire ; comme tel, je demande justice à mon Maître ; le plus brave Prince de l'Univers ne peut me la refuser —. A ces mots il se lève, se tourne vers Liziard : — Comte de Forest, dit-il à haute voix, je t'accuse comme parjure, traître, menteur ; & je demande le combat à toute outrance contre toi —. Liziard étonné, mais furieux de l'affront qu'il reçoit en présence de Louis, & de toute la Cour : — Qui peut te donner l'audace de t'attaquer à moi, lui répond-il ? fais-toi connoître ; mon rang ne me permet pas de mesurer mon épée avec quelque vil aventurier tel que tu me parois l'être —. Gerard, indigné, se préparoit à lever la visière de son casque ; lorsque le Comte de Montfort arrête sa main ; & sur le champ le Duc de Metz, le Comte de Bar, les quatre Chevaliers Lorrains que nous avons nommés, s'avancèrent, délacèrent leurs casques, & s'écrièrent avec le Comte de Montfort : — Sire, nous répondons pour le Chevalier inconnu ; sa naissance est égale à celle du Comte de Forest, dont le cœur est aussi lâche & per-

fide que celui de son adversaire est noble & généreux , ce que nous sommes prêts à prouver *de notre corps & de nos biens envers & contre tous*. Louis , au moment que le Duc de Metz & de Lorraine ôta son casque , se leva de son siège , & vint l'embrasser : — Mon frère , lui dit-il , l'honneur que vous faites à ce Chevalier le rend digne de mesurer son épée avec tous les Souverains ; & je tiendrois le Comte de Forest pour un lâche , ajouta-t-il en regardant Liziard , s'il balançoit à défendre son honneur contre le Chevalier inconnu . . . — Non , je ne balance plus , répondit Liziard avec fureur ; je vais le punir à vos yeux : mais je vous déclare en présence de tous , que je renonce à l'hommage que je vous ai prêté , & que je ne voudrois pas tenir de vous un seul éperon (1).

(1) Lorsque le Seigneur Suzerain recevoit l'hommage de ses grands Vassaux , il s'engageoit , de son côté , à les secourir , dans l'occasion , d'un certain nombre de bannières ; & l'éperon d'or étant le signe le plus apparent de la Che-

La réponse audacieuse de Liziard excita parmi les Chevaliers l'indignation & le murmure : — Comte , lui répondit Louis , je ne vous regrette ni ne vous crains ; il m'en coûtera peu pour punir un rebelle de plus : mais songez à vous laver en ce moment , ou bien votre dégradation d'armes servira d'exemple à la Chevalerie — Liziard furieux : — Qui que tu sois , dit-il au Chevalier inconnu , ta mort vengera mon injure ; attends-moi si tu l'oses . . . — Oui ; je t'attends , répondit froidement Gerard.

Tandis que Liziard alloit prendre ses armes, Louis & toute sa Cour descendirent dans la vaste place du Palais avec le Duc de Metz & toute sa suite. Adélaïde resta sur un balcon qui dominoit sur cette place : elle appella les Dames blanches auprès d'elle ; & prenant par la main celle qu'elle avoit déjà remarquée : — Quoique je ne vous connoisse point encore , lui dit-elle ,

valerie , Liziard , par cette réponse , a l'audace de dire à Louis-le-Gros qu'il n'est plus son homme , & qu'il ne voudroit pas être secouru par lui de l'épée d'un seul Chevalier.

un tendre intérêt pour vous m'agite en ce moment ; je vous crois la cause du combat qui va se livrer : mais, quel qu'en soit l'événement , comptez sur mes soins & sur ma protection—. Euriant embrassa les genoux d'Adélaïde : l'abondance de ses larmes qui couloient sous son masque baigna la main de cette charmante Reine ; le Connétable Matthieu de Montmorenci , touché de ce spectacle attendrissant , & pénétré de voir les beaux yeux d'Adélaïde mouillés de pleurs, ne put s'empêcher de s'écrier :--Ah ! qu'elle est digne du plus beau Trône de l'Univers ! — Le Connétable adoroit en secret Adélaïde (1) : mais le plus vertueux

(1) On fait que Louis - le - Gros étant mort jeune , les Etats généraux du Royaume prièrent la Reine Adélaïde d'épouser le Connétable de Montmorenci , comme le Seigneur le plus illustre & le plus capable de contenir les grands Vassaux , & de veiller à l'éducation de Louis-le-Jeune & de ses frères. C'est de Louis - le - Gros & d'Adélaïde que descendoit la branche des Courtenay , finie & tombée dans la Maison de Beaufremont.

des Chevaliers & le plus fidèle sujet de Louis, avoit toujours retenu cet amour malheureux dans son cœur : quelque rang qu'il tînt à la Cour, quelques services éclatans qu'il eût rendus à l'Etat, son ame, aussi fidelle à son Maître que passionnée pour Adélaïde, ne s'étoit jamais laissé pénétrer : on étoit même en général persuadé de son indifférence, & qu'il n'étoit ému que par l'amour de la gloire. Ce Chevalier renommé dans toute l'Europe, & le premier Seigneur de l'Etat, avoit refusé constamment la main de plusieurs Princesses qui l'auroient fait Souverain. Toujours attentif à ce qui pouvoit intéresser Adélaïde, il s'avança près d'Euriant, & lui dit qu'il envioit au Duc de Metz l'honneur de l'avoir sous sa garde, & qu'il partageroit celui de la servir, en toute occasion.

Une rumeur qui s'éleva vers l'une des extrémités de la place, fit tourner les yeux de ce côté : Liziard parut à pied, couvert de ses armes; &, se souvenant du désavantage qu'il avoit eu la veille en combattant à cheval contre le Chevalier au panache blanc, il envoya l'un de ses Ecuyers lui dire qu'ayant le choix des armes & de la

manière de combattre , il vouloit que ce fût à pied avec la hache & le poignard ; il fit porter en même tems deux de ces espèces d'armes offensives , pour que le Juge du camp les visitât & les partageât entr'eux.

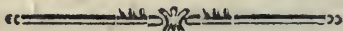
Gerard fut conduit par le Duc de Metz jusqu'au milieu de la place , & le Comte de Briare accompagna de même Liziard. Les deux parreins , ayant tous deux la visière levée , se mirent à distance égale des Combattans , appuyés sur le pommeau de leurs épées : les Juges du camp nommés par le Roi s'étant approchés , leur firent prêter serment : Gerard répéta sa même accusation , qui fut suivie du démenti de Liziard ; & les Juges se retirèrent , en criant à leurs parreins : *Laissez aller les Combattans*. Tous deux s'attaquèrent avec audace : Liziard plus grand que Gerard , & redoutable la hache à la main , espéra l'abattre sous ses premiers coups guidés par la fureur ; le sang-froid & l'ame tranquille de l'Amant d'Euriant lui faisoient attendre le moment de punir son ennemi ; & , lui rompant la mesure à chaque coup , son bouclier n'en étoit frappé qu'en effleurant : la pointe de sa hache qu'il portoit souvent

dans la visière de Liziard en brisa la grille; le sang de ce traître coula bientôt sur ses armes, & commençoit à l'étouffer sous son casque, & à lui faire perdre haleine. Gerard s'en aperçut; & l'attaquant à son tour avec plus de force que dans le commencement du combat, un coup terrible qu'il porta sur le bras de Liziard fit tomber ce bras avec la hache sur le sable qui fut inondé de son sang: Gerard, saisissant alors son ennemi d'un bras victorieux, l'entraîna jusqu'auprès du balcon de la Reine; & ce fut alors que, levant la visière de son casque & portant la pointe de son poignard à celle de Liziard qu'il venoit de lever aussi: — Rends-toi, traître, lui cria-t-il; avoue tes crimes, & reconnois Euriant & Gerard —. Dans ce même instant, Euriant, qui voit celui-ci victorieux, lève les bras au ciel, arrache son masque, & se jette aux genoux d'Adélaïde qui la reconnoît, la relève, & l'embrasse. Les approches de la mort inspiroient en ce moment un heureux remords au Comte de Forest: — Le Ciel est juste, dit-il d'une voix affoiblie; achève de m'arracher une honteuse vie: mais pardonne-moi l'affreuse trahison, que je n'eusse point exécutée sans

le secours de la détestable Gondrée—.Louis s'étant approché, Liziard fit l'aveu de ses crimes en sa présence, & le pria d'investir le Comte de Nevers de la Comté de Forest qu'il lui remettoit en réparation de son forfait. L'Abbé Suger, qui se trouvoit présent, fut assez touché du repentir de Liziard pour courir le demander à son vainqueur, qui le remit entre ses bras, où, peu d'heures après, ce coupable Comte expira.

Louis ramena Gérard triomphant près de sa chère Euriant : Adélaïde & lui prirent les mains de ces deux tendres Amans, les unirent ; & Suger qui venoit de recevoir les derniers soupirs de Liziard, leur fit renouveler le serment sacré de s'être à jamais fidelles. Leurs noces furent célébrées avec une magnificence digne de la Cour de Louis & d'Adélaïde ; le Prévôt de la Cour partit en diligence pour Nevers, fit arrêter Gondrée, tira l'aveu de tous ses crimes, & la fit expirer dans les flammes. Gérard prêta le double hommage des deux Comtés. Ce Comte & sa charmante Mie s'attachèrent à la Cour de leurs Souverains ; ils l'embellirent par leur présence, comme ils embellirent tous les jours

de leur vie par la constance de leur amour. Devenus Maîtres de Mont - Brison , de Marfigly , & des bords fleuris du Lignon , il les peuplèrent d'Amans fidèles. C'est de Gerard & d'Euriant sa Mie qu'Astrée & Céladon sont descendus ; & le sang des Châteaumorant qui coule encore dans les veines de l'Auteur de cet Extrait , en donna toujours les mœurs à toute sa race.



Ceux qui ne connoissent pas le Roman d'Astrée , sauront qu'il fut composé par Honoré d'Urfé , qui s'y est peint lui même sous le nom de Céladon ; comme il y a peint , sous le nom d'Astrée , Diane de Châteaumorant , dont il fut long-tems amoureux , & qu'il épousa. Feu M. le Marquis de Lévi , père de Madame la Marquise de Tavanès , possesseur de l'antique & vaste Château de Châteaumorant dans le Forest , & dont M. son père portoit le nom , a gagné un procès qui duroit depuis près de cent cinquante ans , pour le douaire d'Astrée.



CINQUIÈME CLASSE.
ROMANS MYTHOLOGIQUES.

LES AMOURS
DES DÉESSES,

PAR LE SIEUR DE LA SERRE.

Paris, 1626, un vol. in-12. fig. (1).

LA Serre fut un bel-Esprit, autant que peut l'être un Faiseur de Romans, qui n'est que cela. Voulant être le Romancier de la Cour, il préféroit le style à l'intérêt; & se gardoit bien de creuser un sentiment, dans la crainte de cesser d'être gracieux & léger. Des demi-teintes, un abus excessif des licences mythologiques, point

(1) Cet Extrait, vivement écrit, est d'une autre main que celle à qui nous devons les premiers Extraits de ce genre, insérés dans les Volumes précédens.

de moralité (quoique ses Romans soient suivis d'une dissertation ayant pour titre *Moralité*) : tels sont les défauts de l'Auteur. Le Recueil que nous allons extraire contient les Amours de Diane & d'Hippolyte, de l'Aurore & de Céphale, de la Lune & d'Endymion, de Vénus & d'Adonis, de Narcisse & d'Echo. Il est dédié à Leurs Alteſſes de Lorraine, le Duc Charles & la Duchefſe Nicole. Un fragment de ces deux Epîtres dédicatoires ſuffira pour mettre nos Lecteurs au fait de la manière de louer du ſieur de la Serre.

« Monſeigneur, après avoir dédié les Amours
» des Dieux à la plus grande Reine qui ait ja-
» mais porté couronne, cette offrande des Amours
» des Déesſes cherchoit un autel qui eût du rap-
» port à la gloire du premier, lorsque mon génie
» guida l'effor de ma plume vers le Ciel de votre
» empire. — Madame, dit-il ensuite à la Duchefſe,
» ces Déesſes ont abandonné leur Olympe pour
» venir rendre hommage à vos perfections, en
» publiant par - tout que leur diadème relevera
» votre couronne, & que vos vertus vous élèvent
» tellement au-delà de leurs conditions, qu'elles
» aimeroient beaucoup mieux être chaſtes comme
» vous, qu'immortelles comme elles ſont ».



LES AMOURS
DE DIANE ET D'HIPPOLYTE.

«=====»

HIPPOLYTE, aussi fier & aussi vaillant que Thésée, s'étoit proposé de n'imiter de son père que le Héros. Il avoit juré à l'Amour, qui avoit si souvent obscurci la gloire de Thésée, une haine invincible. Il fuyoit le commerce des humains pour se dérober à des atteintes qui pouvoient amollir son courage. Dès le lever de l'Aurore, on le voyoit piquer ses rapides courriers, s'entourer d'un nuage de poussière, & le javelot en main, s'enfoncer dans les forêts. Ou fuyez-vous, farouche Hippolyte ? l'Amour irrité punira un jour vos dédains. Si vous avez un cœur froid, il porte un flambeau brûlant ; si vous courez, il a des

aîles ; si vous voulez combattre , il a des traits.

Plus léger que le daim qu'il poursuit , Hippolyte fuit les Nymphes aimables qui le recherchent. Mais ce mépris , au lieu de le délivrer des pièges qu'on lui tend , l'expose à de nouvelles attaques. On court sur ses traces ; on le devance dans les forêts ; on l'attend au retour de la chasse. La chaste Diane , qui avoit juré de n'aimer point , s'enflamme au récit des froideurs d'Hippolyte. La gloire de dompter une ame sauvage , parut à la Déesse un triomphe au-dessus des plaisirs de l'indifférence ; Ainsi l'amour-propre (& ce n'étoit point la première fois) apprit à l'Amour la route d'un cœur. Arrêtez , aimable Déesse : ces feux que vous allumez ne serviront qu'à vous consumer ; le respect qu'Hippolyte a voué à la Déesse , va désespérer l'Amante. Déjà moins agile à pourchasser un cerf , à gravir les côteaux élevés , elle

descend le front baissé , & d'un pas lent , dans les vallons sombres. Le vent qui murmure à travers les feuillages des arbres courbés en berceaux , lui plaît ; la solitude l'intéresse. C'est - là que son cœur , pressé du besoin de faire un aveu , dépose dans le sein de Calisto ses peines & ses espérances.

Pendant qu'elle prête une oreille inquiète aux conseils de Calisto , ses Nymphes dispersées dans les bois ont rencontré Hippolyte. Combien elle est affligée, quand elles lui racontent qu'elles ont vu celui dont elle s'est si long tems entretenue ! Une biche s'élance , au même instant , à côté d'elle ; Diane la suit ; l'Amour qui lui traçoit le chemin , en paroissant l'égarer sur les pas de la biche , la conduit par mille détours au-devant d'Hippolyte. Hippolyte dans ces momens tenoit un chevreuil en arrêt. Aussi-tôt qu'il apperçoit la Déesse, il met un genou en terre ; Diane le relève,

& l'engage à forcer avec elle un sanglier. Il cède à ses instances , & ne devine pas qu'elle ne le retient que pour jouir plus long-tems du plaisir de le voir : — Que vous avez de graces , disoit-elle, bel Hippolyte, à porter votre arc, & à ajuster une flèche. -- Ah! si sur ce visage , où tant de roses semblent naître à l'envi , de moment en moment , pour cacher le lis de votre teint , on ne remarquoit point trop d'indifférence , Cupidon paroîtroit moins beau que vous. Vous vous plaisez trop dans les forêts ; il est des plaisirs plus sensibles que ceux de la chasse. Faites un plus doux emploi de vos journées. — Je vous obéirai , répondit-il d'un ton timide & respectueux ; grande Déesse , je tâcherai . . . — La nuit vint interrompre un entretien qu'Hippolyte auroit pu rendre plus délicieux.

Que cette nuit parut tour à tour longue & belle ! Le sommeil avoit livré Diane à la troupe caressante des songes ; ils lui mon-

troient Hippolyte plus beau & plus tendre qu'il n'étoit en effet : elle croyoit être encore dans les lieux qu'elle avoit parcourus avec lui. Tantôt elle vouloit que le monde entier fût un vaste temple, dont Hippolyte feroit l'Idole, & que mille Génies publiassent leur union ; tantôt la terre n'avoit point d'asyle assez solitaire pour y déposer le mystère de ses amours & de son bonheur. Elle s'éveille ensuite, appelle Calisto pour lui parler d'Hippolyte : en vain Calisto lui dit que les myrtes étoient de même nature que les roses, qui ne duroient qu'un matin.

Hippolyte ne faisoit point de rêves si beaux. L'amour n'avoit point pénétré encore dans ce cœur attaqué par Diâne & par Phèdre. Phèdre brûloit pour lui d'un feu incestueux. Il devançoit tous les matins le lever de l'Aurore, pour ne pas la rencontrer. Mais tous les soirs cette Amante criminelle attendoit son retour, assise à la porte du Palais.

Aussi-tôt que le jour parut, Diane parla ainsi à Calisto : « Allez préparer le bain » dans cette belle fontaine qui est au milieu du bois que je chéris, où Hippolyte » a coutume de venir se désaltérer ». Cette fontaine étoit environnée d'un cercle d'arbres droits & élevés, dont le feuillage large & étendu interceptoit les rayons du soleil, & entretenoit une ombre éternelle. Sur les bords anguleux de cette fontaine étoient représentés de petits Amours, les uns en action d'éteindre leur flambeau dans l'eau, les autres de pêcher à la ligne, des cœurs. Au milieu étoit une figure de marbre représentant Niobé, des yeux de laquelle s'échappoient des larmes qui produisoient cette fontaine. Les bords étoient tapissés d'œilllets, de lis & de roses, que Flore y avoit plantés, & que le Zéphyr du matin rafraîchissoit avec le vent de ses aîles humides.

Tandis que Diane, plongée dans le bain,

abandonnoit à Calisto & aux Zéphyrs le soin de ses cheveux , Hippolyte arrive auprès de la fontaine ; il voit la Déesse à demi-nue. Effrayé de cette rencontre , il s'égare dans le bois. Vous fuyez , Hippolyte ! vous allez chercher une proie nouvelle ! où pourriez - vous en trouver une plus belle que Diane ? Si le sort d'Actéon précipite votre fuite , songez qu'il ne fut puni que parce qu'il n'étoit pas aimé. Diane vous attend ; venez recevoir à ses pieds le pardon d'un crime involontaire. Mais déjà la crainte du châtiment effraye son jeune courage ; il court dans les forêts multiplier ses victimes , pour augmenter les offrandes qu'il veut apporter sur les Autels de la Déesse qu'il croit devoir apaiser. La nuit le force de revenir sur ses pas : nuit agitée ! il veut , dès le matin , aller dans le Temple de la Déesse. Diane formoit , sans en deviner le motif , le même projet. Son Temple étoit bâti au

milieu d'une forêt solitaire. Sa matière étoit d'un marbre blanc , travaillé & sculpté. L'entrée en représentoit , d'un côté , Actéon métamorphosé en cerf ; de l'autre , un cœur de marbre , couronné de palmes. L'Amour y étoit représenté la trouffe pleine de traits ; on lisoit au bas : *Amour n'a point de traits assez aigus pour la blesser.* L'intérieur du Temple étoit enrichi d'un nombre infini de pierres précieuses. Dans le fond s'élevoit un grand Autel d'or massif , sur lequel étoit l'image de Diane. Le jour pénétoit dans ce Temple au travers d'un plafond de crystal , parsemé de pierres précieuses.

Hippolyte entre dans le Temple , où Diane l'avoit prévenu , avec une action pleine de respect & d'étonnement. Prosterne devant l'Autel de Diane , il s'écrie :
« Grande Déesse ! voici la victime qui doit
» subir le châtiment que vous voudrez lui
» imposer , pour avoir jetté sur vous des

» regards profanes. Mes yeux, il est vrai, ont
» commis le crime : mais mon ame n'en fut
» point complice ; l'innocence de mes pen-
» sées vous est connue». Diane, cachée der-
rière l'Autel, entendit cette prière, & es-
péra des sentimens moins innocens. Hip-
polyte, après avoir répandu le sang des
bêtes qu'il offroit à la Déesse, sortit du
Temple ; Diane le suivit des yeux, aussi
loin qu'elle put. Un rayon d'espoir la sou-
tient. Elle écrit à Hippolyte une longue
lettre, remplie de cette dialectique senti-
mentale, qui ne persuade pas toujours,
puisqu'Hippolyte répondit si mal aux
avances d'une Déesse.

Diane, après la lecture de la réponse
d'Hippolyte, connut la douleur, pour la
première fois. Un emportement noir s'em-
para de son ame. Ce n'étoit plus une chas-
seresse tranquille ; c'étoit une Déesse fière,
offensée, qui menace l'ingrat qui la fuit,
gémît, soupire & crie. Un jour qu'elle s'étoit

écartée de ses Nymphes pour rêver seule , une voix plaintive vint frapper son oreille : c'étoit Phèdre qui accusoit les Dieux , la Nature entière , de l'amour incestueux qu'elle nourrissoit dans son sein. — Je te pardonne , disoit-elle , cher Hippolyte , d'être sans amour pour moi ; mais tu n'es point pardonnable d'être sans pitié. L'excès de ma douleur t'accusera toujours d'une horrible injustice—. Ces tristes plaintes ne touchent point Diane. Elle ne voit dans la malheureuse Phèdre qu'une rivale , & s'applaudit des tourmens qu'elle endure. Phèdre ose consulter l'Oracle de l'Echo. Cette Divinité, toujours prête à répondre aux Amans qui gémissent par des monosyllabes consolantes , étoit respectée dans la Grèce. Diane forme le projet cruel de décevoir Phèdre par des Oracles trompeurs. — Fille de l'Air , dit-elle , taisez-vous , & laissez-moi répondre à Phèdre.

PHÈDRE.

Dans la douleur de mon cruel servage ,

Fille de l'Air , qui loge en ce bocage ,
Que me faut-il pour finir mes clameurs ?

D I A N E.

Meurs.

P H È D R E.

Las ! que souvent j'éprouve ce remède ;
Car Hippolyte , en ses froides humeurs ,
Fait tous les jours que la mort me possède.

D I A N E.

Cède.

P H È D R E.

Comment céder ? quelle affreuse ordonnance !
N'aurai-je pas encor quelque espérance
Dans la douleur qui sans cesse m'espoint ?

D I A N E.

Point.

Phèdre , à ces cruelles réponses , tomba
à la renverse , en prononçant ces mots :
Meurs , malheureuse Phèdre.

Diâne , satisfaite d'avoir porté la mort

dans le sein de Phèdre , s'éloignoit avec vitesse. Elle trouva sur sa route Hippolyte endormi sous une voûte , au fond de laquelle couloit une source d'eau pure. La pudeur & la crainte la retinrent un moment à l'entrée ; mais le désir l'entraîna. Elle approche , à pas lents , & sans bruit ; elle promène ses yeux sur Hippolyte , qui feroit le plus beau chef-d'œuvre de la Nature s'il étoit sensible ; elle est à genoux. Sa pensée amoureuse se repose tantôt sur le front , tantôt sur la bouche d'Hippolyte , comme une abeille légère , sans les blesser , se repose tantôt sur le jasmin , tantôt sur la rose. Hippolyte endormi , & sans défense , est un bien dont elle se croit assurée. Si elle le quitte un moment , c'est pour cueillir des fleurs : elle revient bien vite les semer dans ses blonds cheveux , & en mêler le parfum , au parfum plus odorant de son haleine.

Un rêve heureux faisoit promener , dans
ces

ces momens , le sourire sur les lèvres d'Hippolyte. Il rêvoit qu'il étoit entouré de mille Amours qui le retenoient endormi sur l'herbe ; il croyoit entendre les voix séduisantes des Nymphes qui célébroient sa défaite. Chacune venoit poser sa main sur son cœur , & le faisoit palpiter. Hippolyte appelloit , à son secours , Diane. Diane , trompée par ce cri , répondoit *Hippolyte*. Trois fois il appelle Diane ; & trois fois la Déesse répète *Hippolyte*, *Hippolyte*. Il se réveille à ces mots , & croit rêver encore ; il se prosterne aux genoux de Diane. Elle lui dit : — Il est tems, beau Berger, que je vous annonce votre bonheur. Les Destins veulent que je vous aime, & j'obéis, sans murmure , aux ordres des Destins. Hippolyte timide, le front rouge de honte & de pudeur , tombe encore à ses genoux. — Vous voulez , sans doute , éprouver ma constance , dit-il ; vos discours ne sont point conformes à vos actions. On connoît.

le mépris que vous avez pour l'amour. J'ai suivi votre exemple. Ne m'enviez point la gloire que j'ai acquise en marchant sur vos traces. — Oubliez ma conduite passée , cher Hippolyte ; Diane n'est plus insensible. Imitiez-la. Elle vous aime. Cessez de résister à des Puissances souveraines. La nuit approche. Je vous laisse à vos pensées ; puisse-je vous retrouver , au point du jour , moins respectueux & plus tendre! —

Elle s'éloigne ; & tous deux vont passer une nuit , dont il est aisé de se faire une juste idée. Le jour avoit à peine lancé ses premiers rayons , que Diane reprend la route fleurie qui l'amène au-devant d'Hippolyte. Il se disposoit à lancer une flèche meurtrière contre une bête sauvage. — Ne vous amusez plus , lui dit-elle , à lancer de semblables traits , il en est un qui a fait une blessure bien plus glorieuse ; & cette victime doit vous suffire —. Hippolyte

alloit s'humilier de nouveau ; Diane l'arrête , & le force de s'asseoir auprès d'elle sur l'herbe. Elle commence alors l'histoire de l'origine & des progrès de sa passion. Cette histoire si intéressante , qu'une Amante écoute & raconte avec tant d'émotion , qui fait le sujet de tant d'entretiens, n'émeut point Hippolyte. Cependant , il ne fait plus se mettre en défense. Il veut parler , & il n'ose se plaindre. Il est attaqué si doucement , Diane est si tendre ! Il éprouve , sans s'en douter , que dans une situation pareille il est doux d'être vaincu. Il combat encore ; mais il sent trop bien que la partie n'est pas égale. Diane poursuit sa victoire , & la poursuit en vainqueur timide & modeste. L'amour le plus tendre brille dans ses yeux : tant d'agitation épuise ses forces ; elle succombe & s'endort ! . . Elle ne dormoit point. La ruse est permise à une femme sensible. L'Espoir sur ses aîles vermeilles avoit ramené les plaisirs dans son cœur ; & l'ave-

nir couronné des roses brillantes du bonheur , s'offroit déjà à sa pensée. Elle ouvre enfin la paupière : les yeux d'Hippolyte répondent à la douceur de ses regards. Elle lui présente deux bras arrondis par la main d'un Dieu ; il les presse de ses mains caressantes. L'Astre du jour , offensé sans doute de voir une Déesse éprise d'un mortel , s'enveloppe aussi-tôt du manteau de la nuit. Pourquoi faut-il que cette nuit touche de si près au dernier des jours d'Hippolyte.

Phèdre qui ne se flattoit plus de toucher le cœur d'Hippolyte , & qui , dévorée d'ennuis , de remords & de douleurs , se voyoit descendre dans le tombeau , n'avoit pas voulu mourir sans vengeance. Par un récit infidelle , elle avoit courroucé Thésée. Ce Roi , irrité contre un fils accusé d'inceste & d'adultère , avoit imploré l'assistance de Neptune , & juré la mort d'Hippolyte.

Hippolyte , la tête couronnée de myr-

tes , s'étoit éloigné de Diane plus tard qu'à l'heure accoutumée. Déjà le soleil avoit fait trois pas sur la voûte des cieux. Hippolyte , enivré d'amour , se préparoit à faire rouler sur l'arène son char léger , & à montrer à Diane combien il avoit de graces à conduire ses coursiers dociles à sa voix ; déjà il les avoit animés par le son du cor ; déjà les Nymphes chasseresse , rassemblées autour de lui , avoient frappé les airs des hymnes matinales chantées en l'honneur de Diane ; déjà les coupes d'ambrosie avoient été vidées : Hippolyte monte enfin sur son char , prend dans ses mains les rênes , & pousse ses chevaux. Le sable vole sous leurs pas précipités ; la flèche lancée paroît aller avec moins de vitesse. Un monstre , vomí du sein des flots , s'élance au milieu de leur course , & les effraye par ses affreux mugissemens. Ils ne connoissent plus la voix d'Hippolyte.

En efforts impuissans leur Maître se consume :
Ils rougissent le mors d'une sanglante écume.

.
L'effieu crie & se rompt. L'intrépide Hippolyte
Voit voler en éclats son char tout fracassé ;
Dans les ronces lui-même il tombe embarrassé.

Nous n'entreprendrons point de rendre la douleur de Diane. Les traits qu'elle lance contre les chevaux , les blessent, sans les arrêter. Hippolyte lui est rendu mort & déchiré. La sépulture pompeuse qu'elle lui accorda , le monument qu'elle éleva à sa mémoire , fastueuses consolations pour la vanité , ne dédommagèrent point l'amour.



LES AMOURS

DE

L'AURORE ET DE CÉPHALE.

DANS un Canton de la Grèce, Canton chéri des Cieux, vivoient deux tendres époux, Céphale & Procris. Céphale étoit le plus beau de tous les Bergers, Procris la plus belle de toutes les Bergères. Que l'Automne succède à l'Été, & amène l'Hiver, ils sont toujours au printems de leurs Amours; que les foudres du Ciel grondent & déchirent les airs; que la terre frémissse d'épouvante; que la mer soit battue par les tempêtes, leurs ames, semblables aux alcyons tranquilles, voltigent en paix sur la surface

Hiv

agitée du monde. Si quelque passion les anime, c'est l'Amour; . . . si quelque soupir leur échappe, ce n'est que d'Amour.

Tous les matins, Céphale gravit un coteau paré de la plus riante verdure : là, il se plaît à voir tomber, sous la dent de ses moutons, le thym & la marjolaine, dont le parfum se répand autour de lui. Procris le suit de près ; & aussi-tôt que le Soleil lance sur la terre ses premiers rayons, ils renouvellent le doux serment d'être à jamais fidèles. Céphale salue le Père du Jour avec les sons qu'il tire de sa musette. Procris marie sa voix flexible aux accords de l'instrument pastoral. Mais quand la chaleur du midi pénètre le feuillage qui les couvre de son ombre, & que la terre échauffée semble vouloir renvoyer à l'astre qui la brûle ces feux qu'il darde sur elle, Céphale, pareil à un jeune Narcisse, qui

se courbe sur sa tige , se penche vers Procris , & cherche , sur ses genoux , le repos dont il a besoin. Rien n'égale , dans ces momens , la joie de Procris ; elle pose sa main sur le cœur de Céphale , & dit tout bas : Il est à moi.

Pourquoi les Destins ont - ils mis un terme à leur félicité ? Oh ! qui fléchira les Dieux , puisque Procris doit verser des larmes ? L'Aurore fut jalouse de son bonheur. Elle aimoit Céphale : elle l'avoit vu tous les matins assis sur le penchant d'une colline émaillée ; elle avoit vu l'or de sa blonde chevelure scintiller au milieu des ombres légères du matin. Depuis qu'elle l'avoit vu , elle s'étoit parée des plus belles couleurs de l'arc de l'Iris ; & la Terre n'avoit jamais eu de plus riantes matinées ; les feux qu'elle lançoit étoient presque aussi brûlans que les feux du Midi : elle honoroit de ses premiers rayons la colline sur laquelle

Céphale étoit assis. Destinées , qui présidez au bonheur des Amans , si vous l'aviez permis , jamais l'Aurore n'auroit cédé le Ciel au Soleil , & jamais la Nuit n'auroit déployé ses tentes sur la Terre.

L'heureux Céphale ignoroit l'amour que l'Aurore avoit pour lui ; & il étoit bien éloigné de vouloir être infidèle à Procris. — Que Jupiter , disoit-il dans ses chansons , aime Junon , Neptune Amphytrite , Pluton la fille de Cérès , je n'en suis point jaloux ; que la Fortune volage se promène dans les Palais , & qu'elle fuie ma chaumière , j'en suis bien dédommagé. O Fortune , si tu m'offrois des richesses , je te dirois : Ma richesse , c'est Procris. O Jupiter , si tu m'offrois le pouvoir suprême , je te dirois : Je règne ; . . . je règne sur le cœur de Procris —. Pendant qu'il chantoit , il ornoit le chapeau qu'il devoit présenter à Procris de guirlandes de fleurs nouvellement

cueillies : en vain l'Aurore le caressoit amoureusement de ses rayons lumineux ; en vain , relevant par sa douce rosée les tiges de toutes les fleurs qui l'entouroient , elle sembloit vouloir lui présenter une corbeille de fleurs , & lui en offrir le parfum en hommage : Céphale ne s'apercevoit de la beauté du Matin , que quand il voyoit accourir Procris vers lui. Alors il s'écrioit : — Je vous salue , belle Aurore —. Alors son oreille s'ouvroit aux chants des oiseaux , & au murmure des airs & des ruisseaux. La Nature s'éveilloit pour lui , & son cœur sembloit s'éveiller avec elle. Il prenoit sa flûte , & jouoit l'air qui la veille avoit tant plu à Procris. L'Aurore les voit se prodiguer ces caresses du Matin , qui sont si fraîches & si délicieuses après un doux repos. De dépit & de honte , elle cache souvent sa lumière sous un nuage , & fait pâlir les Cieux par l'absence de ses rayons. — Amour , s'écrioit-elle , Amour , ôte-

moi ton bandeau, ou donne - moi tes armes. Ah ! fuyez, Illusions brillantes : Grandeur, Divinité, Puissance, cessez de m'importuner de vos superbes chimères. Déesse, hélas ! je suis bien moins qu'une Bergère, puisque j'aime, & que je ne suis point aimée —. Dans sa course ralentie, elle consulte tous les ruisseaux. Son œil flatté voit, sur leur surface polie, qu'elle seroit la plus belle des Bergères, si elle n'étoit pas Déesse. Les Zéphyr, qui la saluent, lui disent, dans leurs tendres sifflemens : *Aurore, belle Aurore !* Elle entend retentir, du sein des vastes plaines, les voix des Bergers reconnoissans, qui font dire à l'Echo : *Aurore, belle Aurore !* Parmi toutes ces voix, elle ne distingue point celle du Berger qu'elle aime. Céphale, qui ne forme point de vœux, ne lève point les yeux vers le Ciel : ses yeux sont sur la Terre.

Aurore, forcée de faire un aveu que

Céphale n'a point su deviner , charge Zéphyr de lui porter une lettre. « Vous » savez , lui écrit - elle , beau Céphale , » que je suis la sœur aînée du Soleil ; » je marche devant lui , & je répands , » en tous lieux , un jour amoureux , dont » la lumière éclaire sans éblouir. C'est » moi qui répands cette rosée qui fait » naître les lis , les œillets & les roses » qui parfument l'air. Les Destins me » nommèrent , à la naissance du Monde , » la Dame d'atour de la Nature. Tous » les matins j'émaille sa robe des plus » belles couleurs. Que ne ferois - je pas » pour vous ? combien de fois on vous » prendroit pour le Soleil , en voyant » l'Aurore s'endormir sur vos genoux » !

Zéphyr rend fidèlement cette lettre à Céphale. Procris , qui ne le laissoit jamais long-tems seul , arrive pendant qu'il la lisoit ; elle la lui ravit avec une douce violence. « O moitié de moi - même

» lui dit-elle avec un soupir de l'ame ,
» tu dois être content ; tu a lu à demi :
» c'est à moi de parcourir l'autre moitié.
» Procris veut & doit tout partager avec
» toi ». L'Aurore , qui , du haut des Cieux ,
étoit témoin de la demi-violence que Pro-
cris avoit faite à Céphale , s'enveloppe
d'un épais nuage , pour dérober à Procris
les secrets de son ame. « Tu caches en
» vain ta honte dans les Cieux , s'écrie
» l'épouse de Céphale ; il n'est point de
» rang assez élevé qui puisse exempter de
» la honte & du repentir. Que ne te con-
» tentes - tu de l'ambroisie céleste ? Les
» hommages des Dieux ne te suffisent-ils
» pas ? Oses - tu m'envier le cœur d'un
» Berger » ? Céphale l'interrompt par un
baïser. *Tendre Amie , n'offense point les*
Déités célestes , de peur d'attirer leur ven-
geance sur nos têtes ; qu'il te suffise d'être
assurée que tu verras plutôt la fin de ma
vie , que celle de mon amour. L'Aurore
étoit déjà vengée ; Procris étoit déjà une

viâtime de la jalousie : mais ses tourmens n'avoient point commencé encore. Le lendemain , elle s'étoit dérobée à la vue de Céphale , & avoit brûlé la lettre de l'Aurore. *Porte-lui* , dit - elle au Zéphyr , *ces cendres en réponse*. Céphale , dans le même tems , appaisoit la Déesse par une lettre respectueuse ; lettre peu consolante , puisqu'il lui écrivoit : *Si j'étois libre , vous ne me convaincriez pas long-tems d'ingratitude ; mais j'aime Procris*. Zéphyr porta encore cette réponse.

L'Aurore , irritée contre Procris , ne fut pas consolée par Céphale. Elle jura de punir la Bergère qui l'offensoit & dont elle étoit jalouse , en lui enlevant son époux. Procris jura de surveiller Céphale avec des yeux d'Argus , & de ravir à sa rivale le plaisir de le trouver seul dans les campagnes. Mais ces soins d'une mutuelle jalousie les tourmentent déjà toutes deux : Procris soupire , & a des craintes même

dans les bras de Céphale ; l'Aurore est affligée, ne laisse plus tomber sur la Terre sa bienfaisante rosée : on ne voit plus éclore que des fougues, des pensées, & fleurir la piquante aubépine.

Céphale , innocent auteur de leurs peines secrètes , est bien éloigné de les soupçonner. Il avoit toujours un sourire à offrir à Procris , un air de musette à lui répéter, un vœu pour le lendemain. Tous les matins il conduisoit gaîment son troupeau sur la colline : l'Aurore l'observoit ; Procris étoit assise auprès de lui ; la brebis chérie étoit étendue à ses pieds, & broutoit la branche fleurie qu'il lui présentait : un bouvreuil sifflait les airs qu'il lui avoit appris , en volant de son épaule sur le sein de Procris.

Un jour , jour fatal ! Céphale , excédé de chaleur , se reposoit sur les genoux de son épouse ; Procris soulève doucement un fardeau si précieux , & le place sur

l'herbe : elle veut profiter de son sommeil, pour aller chercher dans la cabane un vase rempli de lait qu'elle avoit oublié d'apporter. Céphale se défaltéroit avec cette liqueur blanche & sucrée. Elle part ; elle va bientôt revenir. L'Aurore l'a vue s'éloigner ; elle descend dans le berceau du Jour , qui lui sert de char , traîné par les Etoiles , & conduit par les Heures. Les Habitans de la Terre furent étonnés de voir le Soleil au milieu de sa course , & l'Aurore annoncer , en même tems , la naissance du Jour. Céphale dormoit ; elle ne perd point de tems , le place dans son char , & l'emmène dans son Palais , élevé au milieu des Airs , sur un des points de l'Orient. Procris étoit revenue , & n'avoit plus trouvé son cher Céphale ; un cri perçant avoit frappé les airs : *Céphale , mon cher Céphale !* L'Echo seul avoit répondu , *Céphale*. Sa jalousie l'éclaira bientôt sur les causes de son malheur. *Céphale*

est dans les Cieux, s'écria-t-elle ; Céphale est dans les bras de l'Aurore. Ah ! s'il pouvoit m'entendre, Astre du Jour, ô Soleil, Dieu, Protecteur des Bergers & des Champs, prends pitié de ma douleur ; avertis Céphale des tourmens de Procris. Le Soleil attendri se voila le visage ; & , en signe de tristesse , laissa tomber une pluie passagère. La Nuit vint, & la Nuit ne rendit point Céphale à son épouse.

L'Aurore étoit arrivée dans son Palais, fière de sa proie. Ce Palais étoit de même matière que le Ciel , & couvert d'une glace de rosée , beaucoup plus belle & plus transparente que le crystal. On y voyoit la chambre azurée où la Nature accoucha du soleil à la naissance du monde, celle où le Temps régla les Heures , & les enchaîna aux Mois , qui furent à leur tour esclaves des Ans & des Siècles. La chambre de l'Aurore étoit ornée d'un nombre

infini d'étoiles dont la lumière étoit tempérée par celle qui s'élevoit du berceau du Jour dans lequel Céphale étoit endormi. — Ouvre tes paupières, lui disoit-elle : mais je voudrois qu'à l'instant même que j'éveillerai tes sens , l'Amour éveillât ton cœur ; car il dort toujours pour moi—. Céphale s'éveille il s'éveille & cherche Procris. Parmi tant de merveilles , il ne cherche qu'elle . . . L'honneur qu'il a de se voir élevé dans les Cieux , couché sur un Trône de lumière , n'est pas capable de calmer son agitation. Il redemande Procris. Tandis que son épouse fait retentir la Terre du nom de Céphale , il fait redire à l'Echo des Cieux : *Procris, Procris!* « Ne t'afflige point, beau Céphale, lui dit l'Aurore ; cède aux Destins, » qui m'ont permis de te ravir à la Terre , » indigne de te posséder. Règne dans le » Palais de l'Aurore, comme tu règnes sur » son cœur ». Céphale ne sent que la vio-

lence qui lui est faite. — Mon cœur & toutes mes pensées, disoit-il, sont sur la Terre; rendez-moi, belle Déesse, aux lieux où je suis tout entier. Ce qui vous reste de moi, ce que vous retenez par violence, est tout à la douleur. Vous m'entendrez gémir, & mêler mes larmes de sang à votre rosée céleste. Aurore, belle Aurore, rendez-moi à Procris —. Cette Déesse, pour le distraire de ses ennuis, le conduit dans la galerie des Sens. Ici, l'ouïe de Céphale est caressée par la douce harmonie du mouvement des Cieux, d'où naquirent tous les Sons. Là, l'odorat est enivré des essences parfumées, que la rosée verse avec économie tous les matins sur chaque fleur. Plus loin, la vue est frappée des appas célestes, qui servirent de modèles aux premières Beautés de la Terre. Céphale y vit le modèle de Procris, & ceux des Belles de tous les siècles. Il y vit encore

les palettes brillantes où toutes les couleurs primitives avoient été broyées par les Graces , & qui conservoient leur éclat & leur fraîcheur. Le goût fut flatté par la saveur délicieuse des fruits & des mets qu'une main immortelle avoit préparés. Le *toucher* . . . Céphale vit avec indifférence les plus belles formes . . . Ce n'étoit point Procris. — Eh quoi ! Céphale , lui dit l'Aurore ! quoi ! tant de charmes ! la Beauté sous toutes les formes ! . . . — Ah ! rendez-moi Procris , s'écria - t - il douloureusement : tout ce que je vois n'est pas elle. Je crois l'entendre gémir ; non , Déesse , non : quand Procris a des peines , je ne puis goûter des plaisirs — L'Aurore voulut tenter un dernier effort ; elle le conduisit dans la chambre des Idées ; là , disoit elle , éclairé par le passé , vous verrez , Céphale , combien sont légères les idées de fidélité & de constance. Vous n'en trouverez pas

une qui vous conseille de dédaigner une Déesse pour une Bergère. Un sceptre est préférable à une houlette , & l'encens de l'Univers vaut mieux que les caresses secrètes d'une union pastorale—Céphale entra d'un pas tremblant dans cette chambre redoutable. Il craignoit d'en sortir avec des idées nouvelles ; il fut bientôt rassuré. Il vit les premières idées que reçurent les premiers humains ; elles étoient pures & simples comme eux. C'étoit l'âge d'or du monde & de l'amour. On étoit Amant fidèle , & cultivateur ; deux idées semblèrent régir seules l'Univers. Les autres âges furent moins tranquilles. Céphale vit des idées d'argent , des idées de sang , des idées de fer : celles d'amour devinrent plus rares , celles de constance se perdoient parmi les idées d'intérêt , d'ambition , de fortune, de vengeance & de haine. Céphale vit avec étonnement qu'à mesure que les idées cardinales , celles qui

servent d'aliment aux passions & qui sont essentielles, se dénatureroient, & prenoient des phases hideuses, les idées intellectuelles se volatilisoient : celles-là étoient figurées par des productions végétatives ; les plus anciennes étoient de grands chênes élevés, & dont les racines étoient profondes : celles des âges suivans étoient figurées par des ormeaux, des tilleuls, des peupliers, & enfin par des gradations qui formoient une chaîne d'infiniment petits qui finissoit aux pâles narcisses & aux renoncules sans odeur. Il vit qu'un siècle condamnoit ce que le siècle précédent avoit approuvé, & que les humains avoient passé sans peine du blanc au noir. Parmi les idées amoureuses, Céphale vit qu'on n'avoit été d'accord que sur le besoin d'aimer. Après avoir parcouru cette chambre, il s'applaudit d'en sortir, sans avoir altéré ses idées aussi pures & aussi vraies que sa tendresse. Un dernier refus décon-

certa l'Aurore. — Eh bien , dit-elle , puisqu'il faut t'affliger , viens t'assurer toi-même de l'infidélité de Procris. — Procris infidelle ! vous , Déesse , un mensonge ! Arrachez - moi la vie , plutôt que de me déchirer par un trait si cruel. — Suis-moi , aveugle Amant ; viens voir ta honte dans un miroir des Destins. — Les Destins , dites-vous ! ils ont écrit dans mon cœur : *Céphale aimera Procris , Procris aimera Céphale.* — L'Aurore le fait entrer dans le Palais des Destinées. Il vit tourner l'urne immortelle d'où sortent , à mesure , les noms de ceux qui doivent naître , & de ceux qui doivent mourir. Le Temps enregistre les uns dans le livre passager de la vie , & écrit dans le livre des morts ceux qui ne sont plus. Céphale gémit , & envie le bonheur des Dieux. *Qu'ils sont heureux ,* dit-il ! *ils vivent toujours , & aiment toujours.* Il demande au Destin si Procris vivra long-tems. Le Destin se tait ; le Temps répond

répond *non*. Il demande qu'on le fasse mourir le premier : — Il est trop cruel, dit-il, de survivre à ce qu'on aime —. Le Temps répond *non*. — Impitoyable Dieu, que rien ne fléchit, les Destins, au moins, ne permettroient-ils pas que mes yeux se fermaient aussi-tôt que Procris fermera les siens ? ne pouvons-nous mourir dans les bras l'un de l'autre — ? *non*, répond le Temps, *non*. Céphale s'approche en tremblant du Père des Destins, au pied duquel rouloient tous les soleils & tous les mondes : — Père des humains, s'écria-t-il, Procris est-elle fidelle ! Le Destin se tait ; l'Amour répond *oui*. — Graces vous soient rendues, Dieu des beaux jours ! Sortons, Aurore, sortons ; je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage. — Ton sort n'est pas éclairci, lui dit Aurore ; demande si Procris sera fidelle —. Ce doute est une injure : Amour, s'écria-t-il, Procris cessera-t-elle d'être fidelle ? *oui*, répond

l'Amour —. Procris ! ô Dieux , ne me trompez-vous pas ? il faut mourir —. Il tombe dans un abattement profond. Un moment après , agité par le désespoir , il se traîne aux pieds de l'Oracle. — O Destins ! n'avez - vous point de peines pour les infidèles — ? — *Tu seras vengé* — , répond l'Oracle. — Moi ! vengé ! moi ! punir ce que j'aime ! je frémis d'y penser : ma vengeance se borne à ses remords. — *Tu te vengeras toi - même.* — Non , non , jamais. — *Ta main , ta propre main.* — Qu'ai - je entendu ? Je meurs ; Destins cruels — ! L'Aurore l'entraîne aussi - tôt devant le miroir où les Destins ont d'avance retracé toutes les actions humaines. Nous laisserons à part les tableaux historiques de tous les siècles , qui y étoient tracés. Céphale y voit Procris dans les bras d'un Berger ; il recule d'horreur & de surprise. — Voilà , lui

dit l'Aurore, la récompense de ta fidélité. Puisque rien ne peut vaincre ton indifférence pour moi, tu vas retourner sur la Terre; & si tu veux juger toi-même de la vérité de l'Oracle, présente-toi devant Procris sous un habillement étranger — Céphale, qui jusques-là avoit repoussé le soupçon, consent à prendre l'habit d'un Marchand Indien, & accepte les présens que lui fait l'Aurore. — Adieu, lui dit la Déesse; adieu, ingrat Céphale; les Destins ont parlé: tu vas cesser d'être un Berger digne d'envie.

Malgré la rigueur des prédictions, Céphale ne put se défendre d'un mouvement de joie, quand il revit ces lieux chéris, où il avoit été le plus heureux des époux. L'air qu'on respire avec ce qu'on aime est plus pur que l'air qu'on respire sans lui dans les Cieux. — Procris ! s'écrie-t-il, Procris — ! Ce n'est

pas l'Echo qui lui répond ; c'est elle qui se hâte , qui accourt Mais quelle est sa surprise ! elle a entendu la voix de son époux , & c'est un Marchand étranger qui se présente devant elle ! O Procris ! vos yeux sont trompés , votre cœur ne l'est pas ; ou Céphale , ou Etranger , le Berger qui est devant vous est aimable , vous l'aimez. Céphale , sans le vouloir , devient un instrument du Destin ; il n'ose se faire connoître , & étale aux yeux de Procris les perles orientales & les riches diamans qu'il a reçus des mains de l'Aurore. Procris éprouve trop d'émotions confuses pour être tranquille. Elle reçoit les présens du Marchand. La main qui les lui donne lui paroît plus belle que les rubis , & plus blanche que les perles. — *Aimable Marchand* , dit-elle enfin , *que je vous aime !* Céphale lui répond : *Procris ! ah ! Procris ! on ne peut pas aimer autant que*

je vous aime N'allons pas plus loin ; ne donnons point un tort à Procris. Non , fans doute , ce n'est pas l'or qui la séduisit , & la rendit infidelle. Ce n'étoit plus la personne de son Berger qu'elle voyoit ; mais c'étoit la voix de Céphale qu'elle entendoit , & qui savoit si bien arriver jusqu'à son cœur. Sa douleur va bientôt la justifier. A peine elle a vu Céphale quitter ses habits étrangers , qu'elle le reconnoît. L'infidélité n'étoit pas commise ; l'eût - elle été , ce n'étoit que pour Céphale , Marchand , qu'elle auroit trahi Céphale , Berger ; & cette erreur involontaire eût peut - être été digne de pardon. Procris se punit , s'éloigne de son époux , fuit la lumière des Cieux , s'enfonce dans la forêt , & se plaît à gémir dans les ombres.

Céphale , en proie aux tourmens de la jalousie , & chérissant toujours l'objet qu'il accuse , s'immole lui - même , en

fuyant Procris, pour ne pas la sacrifier un jour. — Non, s'écrioit-il; non, je ne serai point vengé: non, son sang ne sera point répandu par les mains d'un époux qui l'adore —. Il s'égare dans les forêts, & prend des routes opposées à celles qu'il a vu prendre à Procris. Il n'a plus de plaisir que de faire couler le sang des daims, des serfs & des sangliers. Enfin (on n'échappe point à sa destinée), échauffé par une longue poursuite, & altéré du sang de l'animal qu'il menace, il entend les feuilles s'agiter autour de lui; il voit un corps s'éloigner & se perdre dans les ombres: il ajuste son javelot, le trait part. Procris, frappée, tombe mourante; & jette un cri. Ce cri avertit Céphale de toute son infortune: il se précipite sur la blessure qu'il a faite. Secours inutiles! les Destins avoient ordonné la mort de Procris. Elle meurt en lui pardonnant; & sa bouche s'accuse.

encore d'une infidélité qu'elle n'a point commise. Les Destins n'avoient point demandé le sang de Céphale ; il survécut à son épouse , & fut une victime renaissante de ses remords & de sa douleur. Il est bien peu de Procris !

La suite dans un des Volumes qui suivront ;



TABLE

DU 2^e. VOLUME DE JUILLET.

L ES apparences trompeuses ,	<i>page</i> 3
Histoire de Gerard , Comte de Nevers ,	7
Les Amours des Déeses ,	155.
Les Amours de Diane & d'Hippolyte ,	157
Les Amours de l'Aurore & de Céphale ,	174

A P P R O B A T I O N.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux le 2^e. Volume du mois de Juillet de *la Bibliothèque des Romans*. Cet Ouvrage me paroît toujours fait pour plaire à l'imagination & aux âmes sensibles, sans jamais blesser la décence. A Paris, ce 14 Juillet 1780. DE SANCY,

THE HISTORY OF THE

ROYAL SOCIETY OF LONDON

AND OF THE
ACADEMY OF SCIENCES
OF PARIS
FROM THE YEAR 1660 TO 1789
BY
JAMES HUTTON
ESQ.
OF EDINBURGH

LONDON

PRINTED BY
J. JOHNSON, ST. PAULS CHURCH-YARD

1795

IN TWO VOLUMES
VOL. I.

THE HISTORY OF THE
ROYAL SOCIETY OF LONDON

AND OF THE
ACADEMY OF SCIENCES
OF PARIS

FROM THE YEAR 1660 TO 1789

BY
JAMES HUTTON
ESQ.
OF EDINBURGH

209707

LF.C.
B582u

Author

Title Bibliothèque universelle des romans. Vols. 91-82.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

